# LA VIE
## *DE*
# MARIANNE

*Par Mr. DE MARIVAUX*
*de l'Académie Françoise.*

*NOUVELLE EDITION.*
*TOME IV.*

A PARIS
*Chez* PRAULT, *et Fils Libraires,*
*Quai de Conti près le Pont-Neuf, a la Charité.*

M. DCC.LVI.
*Avec Approbation et privilége du Roy.*

PQ
2003
V5
1756
Pt. 10-12

LIBRARY
AUG 7 1933
UNIVERSITY OF TORONTO

# LA VIE
DE
# MARIANNE,
*OU*
# LES AVANTURES
DE MADAME
# LA COMTESSE DE ***
## *DIXIÈME PARTIE.*

# LA VIE
# DE MARIANNE;
## *OU*
# LES AVANTURES
## DE MADAME
# LA COMTESSE DE ***

---

### *DIXIÉME PARTIE.*

VOus reçûtes hier la neuviéme Partie de mon Hiſtoire, & je vous envoye aujourd'hui la dixiéme; on ne ſçauroit

guére aller plus vîte. Je prévois malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence ; j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige ; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers, n'est-il pas vrai ? Je suis sûre que c'est-là votre pensée. Patience, vous me faites une injustice, Madame, mais vous n'êtes pas encore obligée de le sçavoir, c'est à moi dans la suite à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en fassiez réparation. Poursuivons, c'est toujours mon amie la Religieuse qui parle ; & qui est revenue sur le soir dans ma chambre où je l'attendois.

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez Ma-

dame Durfan qui me prodiguoit tout ce qui ſert à l'entretien d'une fille ; de ſorte qu'il ne tint qu'à ma mere de m'aimer beaucoup ; ſi pour obtenir ſon amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laiſſer tout doucement oublier que j'étois ſa fille.

Auſſi l'oublia-t-elle ſi bien, qu'il y avoit quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ſes nouvelles, quand je perdis Madame Durfan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou ſix ans, & je les paſſai d'une maniere ſi tranquille & ſi uniforme, que ce n'eſt pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déja dit qu'on m'appelloit la belle Tervire ; car dans chaque petit canton de Province, il y a preſque toujours quelque perſonne de notre ſexe qui eſt la Beauté du Pays, celle pour

ainſi dire dont le Pays ſe fait fort.

Or, c'étoit moi qui avoit cette diſtinction-là que je n'ai pas portée ailleurs, & qui alors m'attiroit quantité d'Amans Campagnards dont je ne me ſouciois guére, mais qui ſervoient à montrer que j'étois la Belle par excellence ; & c'étoit-là tout ce qui m'en plaiſoit.

Non que j'en devinſſe plus glorieuſe avec mes Compagnes ; je n'étois pas de cette humeur-là ; elles ont pû ſouvent n'être pas contentes de ma figure qui triomphoit de la leur, mais jamais elles n'ont eu à ſe plaindre de moi ni de mes façons, jamais ma vanité ne triomphoit d'elles ; au contraire, j'ignorois autant que je pouvois les préférences qu'on me donnoit ; je les écartois, je ne les voyois point,

je paſſois pour ne les point voir ; je ſouffrois même pour mes Compagnes, qui les voyoient, quoique je fuſſe bien aiſe que les autres les viſſent, c'eſt une puerilité dont je me ſouviens encore ; mais comme il n'y avoit que moi qui la ſçavoit, que mes amies ne me croyoient pas inſtruites de mes avantages, cela les adouciſſoit, c'étoit autant de rabattu ſur leur mortification, & nous n'en vivions pas plus mal enſemble.

Tout le monde m'aimoit au reſte ; elle eſt plus aimable qu'une autre, diſoit-on, & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas ; on ne parloit que de cela à Madame Durſan ; par tout où nous allions on ne l'entretenoit de moi que pour me louer, & on témoignoit que c'étoit de bonne foi, par l'accueil & par les careſſes qu'on me faiſoit.

Il eſt vrai que j'étois née douce, & qu'avec le caractere que j'avois, rien ne m'auroit plus inquiétée, que de me ſentir mal dans l'eſprit de quelqu'un.

Madame Durſan que j'aimois de tout mon cœur, & qui en étoit convaincue ; recueilloit de ſon côté tout le bien qu'on lui diſoit de moi ; on concluoit qu'elle avoit raiſon de m'aimer, & ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étois avec elle, je ne l'avois jamais vûe qu'en parfaite ſanté ; mais comme elle étoit d'un âge très-avancé, inſenſiblement cette ſanté s'altera. Madame Durſan juſques-là ſi active, devint infirme & peſante ; elle ſe plaignit que ſa vûe baiſſoit, d'autres accidens de la même nature ſurvinrent ; nous ne

ſortions preſque plus du Château ; c'étoit toujours de nouvelles indiſpoſitions ; & elle en eut une entr'autres, qui parut lui annoncer une fin ſi prochaine, qu'elle fit ſon Teſtament ſans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'eſprit que me cauſoit ſon état.

J'avois pris tant d'attachement pour elle, & je tenois ſi fort à la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, que la tête me tournoit quand je penſois qu'elle pouvoit mourir.

Auſſi depuis quelques jours étois-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'effrayer cependant, je paroiſſois tranquille, & tâchois de montrer un

peu de ma gayeté ordinaire.

Mais en pareil cas, on rit de ſi mauvaiſe grace, on imite ſi mal & ſi triſtement ce qu'on ne ſent point. Madame Durſan ne s'y trompoit pas, & ſourioit tendrement en me regardant comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venoit donc d'écrire ſon Teſtament, quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré, & il reſte toujours quelque petite impreſſion de cela ſur le viſage.

D'où viens-tu, ma niéce? me dit-elle, tu as les yeux bien rouges! Je ne ſçais, lui répondis-je; c'eſt peut-être de ce que je me ſuis aſſoupie un quart d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoir dormi, reprit-elle, en ſecouant la tête, tu as pleuré.

Moi, ma tante, & de quoi

voulez-vous que je pleure ? m'écriai-je avec cet air dégagé que j'affectois ; de mon âge & de mes infirmités, me dit-elle en souriant. Comment, de vos infirmités ! Pensez-vous qu'un petit dérangement de santé qui se passera, me fasse peur avec le tempéramment que vous avez ? lui répondis-je d'un ton qui alloit me trahir, si je ne m'étois pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui, mais on n'est pas éternelle, mon enfant, & il y a long-tems que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, Madame ? lui dis-je, sans répondre à sa réflexion. A personne, reprit-elle ; ce sont des mesures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils ; depuis près de vingt ans qu'on n'a entendu par-

ler du mien, je le crois mort; & quand il vivroit, ce seroit la même chose pour moi, non que j'aye encore aucun ressentiment contre lui; s'il vit, je prie Dieu de le benir, & de le rendre honnête homme; mais ni l'honneur de la famille, ni la Religion, ni les bonnes mœurs qu'il a violées, ne me permettent pas de lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux fils. Mais elle ne m'écouta point.

Tais-toi, me dit-elle, mon parti est pris. Ce n'est pas par humeur que je suis inflexible; il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence folle & criminelle qui nuiroit à l'ordre & à la justice humaine & divine; l'action de Durval fut affreuse; le misérable ne respecta rien, &

tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui ſeroit peut-être funeſte à ton fils même, ſi jamais tu en as un. Si le mien, comme a fait autrefois ton pere, qui fut traité avec trop de rigueur, s'étoit marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou ſimplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me ſerois rendue, je n'aurois pas regardé au bien, & je ne ſerois pas aujourd'hui à lui faire grace; mais épouſer une fille de la lie du Peuple, & d'une famille connue pour infâme parmi le Peuple; je n'y ſçaurois penſer qu'avec horreur; revenons à ce que je diſois.

Il ne me reſte pour tout héritier que ton oncle Tervire qui étoit déja aſſez riche, & qui l'eſt de ton bien; il a profité dure-

ment du malheur de ton pere; m'a-t-on dit, il ne l'a jamais ni consolé, ni secouru. Il se réjouiroit encore du malheur de mon fils & du sujet de mes larmes, ainsi je ne veux point de lui; il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres, & n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand secours à attendre de ta mere, tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterois, & ma succession servira du moins à faire la fortune d'une niéce que j'aime, dont je vois bien que je suis aimée, qui craint de me perdre, qui me regrettera, j'en suis sûre, toute mon héritiere qu'elle sera, & que mon fils qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui dans la misere où il est peut-être; ta reconnoissance est une ressource que je lui

laiſſe. Voilà, ma fille, de quoi il eſt queſtion dans le papier cacheté que tu vois; j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, & je t'y donne tout ce que je poſſede.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce diſcours qui m'offroit par tout l'image de ſa mort, m'attendrit & m'effraya tant, qu'il me fut impoſſible de prononcer un mot; il me ſembla qu'elle alloit mourir, qu'elle me diſoit un éternel adieu, & jamais ſa vie ne m'avoit été ſi chere.

Elle comprit le ſujet de mon ſaiſiſſement & de mes pleurs; je m'étois aſſiſe, elle ſe leva pour s'approcher de moi, & me prenant la main; tu m'aimerois encore mieux que ma ſucceſſion, n'eſt-il pas vrai, ma fille? Mais ne t'allarmes point, me dit-elle, ce n'eſt qu'une précaution que j'ai priſe. Non, Madame, lui

dis-je, en faiſant un effort, votre fils n'eſt pas mort, & vous le reverrez, je l'eſpere.

En cet inſtant, nous entendîmes quelque bruit dans la Salle. C'étoit deux Dames d'un Château voiſin qui venoient voir Madame Durſan, & je me ſauvai pour n'être point vûe dant l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart d'heure après. Elles venoient inviter Madame Durſan à une partie de Pêche qui ſe faiſoit le lendemain chez elles ; & comme elle s'en excuſa ſur ſes indiſpoſitions, elles la prierent du moins de vouloir bien m'y envoyer, & tout de ſuite demanderent à me voir.

Madame Durſan qui leur promit que j'y viendrois, me fit avertir, & je fus obligée de paroître.

Ces deux Dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient auſſi de toutes nos amies, celles avec qui je me plaiſois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi; il y avoit dix ou douze jours que nous ne nous étions vûes. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouverent ſi abattue, qu'elles crurent que j'avois été malade; non, leur dis-je; tout ce que j'ai, c'eſt que depuis quelque tems je dors aſſez mal, mais cela reviendra. Là-deſſus, Madame Durſan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien, c'eſt qu'elle s'attribuoit mon inſomnie.

Ces Dames, me dit-elle enſuite, ſouhaitoient que nous allaſſions demain à une partie de Pêche qui ſe fera chez elles, mais

je ſuis trop incommodée pour ſortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je, bien réſolue de prétexter quelqu'indiſpoſition, plûtôt que de la laiſſer ſeule toute la journée.

Auſſi le lendemain, avant que Madame Durſan fût éveillée, eus-je ſoin de leur dépêcher un Domeſtique qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin, & qui me retenoit au lit, m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Durſan, étonnée quelques heures après de voir entrer chez elle une Femme de chambre qu'elle avoit chargée de me ſuivre, apprit d'elle que je n'étois point partie, & ſçut en même tems l'excuſe que j'en avois donnée.

Cependant, je me levai pour aller

aller chez elle, & j'étois à moitié de ſa chambre, quand je la rencontrai, qui, malgré la peine qu'elle avoit à marcher depuis quelques tems, & qui ſoutenue d'un Laquais, venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment! te voilà levée! me dit-elle, en s'arrêtant dès qu'elle me vit, & ta migraine? Ce n'en étoit pas une, lui dis-je, je me ſuis trompée, ce n'étoit qu'un grand mal de tête qui eſt extrêmement diminué, & je ſuis bien fâchée de n'être pas arrivée plûtôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une friponne, & tu mériterois que je te fiſſe partir tout-à-l'heure, mais viens donc, puiſque tu as voulu reſter. Je vous aſſure que je ſerois partie, ſi je n'avois pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénu. Et moi, me dit-

elle, je t'assure que j'irai par tout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus raisonnable. Eh, mais, sans doute, vous irez par tout, repris-je, j'y compte bien, vous ne serez pas toujours indisposée, & en tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis-là, & dans lesquelles elle devinoit toujours mon intention, de quelque maniere que je m'y prisse, m'avoient tellement gagné son cœur, qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des meres aime sa fille.

Dans ces entrefaites, la plus ancienne de deux Femmes de chambre qu'elle avoit, vieille fille qui avoit toute sa confiance, & qui la servoit depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fiévre

aiguë qui l'emporta en ſix jours de tems.

Madame Durſan en fut conſternée ; il eſt vrai qu'à l'âge où elle étoit, il n'y a preſque point de perte égale à celle-là.

C'eſt une amie d'une eſpece unique que la mort vous enleve en pareil cas, une amie de tous les inſtans, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire, qui vous délaſſe de la fatigue d'avoir plù aux autres, qui n'eſt pour ainſi dire perſonne pour vous, quoiqu'il n'y ait perſonne qui vous ſoit plus néceſſaire, avec qui vous êtes auſſi rebutante, auſſi petite d'humeur & de caractere que vous avez quelquefois beſoin de l'être, avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne ſont que des maux pour vous, & point une honte ; enfin, une amie qui n'en a pas mê-

me le nom, & que ſouvent vous n'apprenez que vous aimiez, que lorſque vous ne l'avez plus; & que tout vous manque ſans elle. Et voilà le cas où ſe trouvoit Madame Durſan qui avoit près de quatre-vingt ans.

Auſſi, comme je vous l'ai dit, en tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

Il lui falloit cependant une autre Femme de chambre, & on lui en envoya pluſieurs dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même & lui en preſentai une ou deux qui ne lui convinrent pas non plus.

Ce fut ainſi qu'elle paſſa près d'un mois, pendant lequel, elle eut lieu dans mille occaſions de ſe convaincre de ma tendreſſe & de mon zéle.

Dans cette occurrence, un jour qu'elle repoſoit, & que je

me promenois en lisant aux environs du Château; j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servoit d'avenue, desorte que je tournai de ce côté-là, pour sçavoir de quoi il étoit question, & je vis que c'étoit le garde de Madame Dursan avec un de ses gens, qui querelloient un jeune homme, qui sembloient avoir envie de le maltraiter, & tâchoient de lui arracher un fusil qu'il tenoit.

Je me sentis un peu émue du ton brutal & ménaçant dont ils lui parloient, aussi-bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire, & je m'avançai le plus vîte que je pûs, en leur criant de s'arrêter,

Plus j'approchai d'eux, & plus leur action me déplut, c'est que j'en voyois mieux le jeune homme en question, qu'il étoit en effet difficile de regarder indif-

feremment, & dont l'air, la taille & la phyſionomie me fraperent, malgré l'habit tout uni, & preſque uſé dont il étoit vêtu.

Que faites-vous donc là? vous autres, dis-je alors, avec vivacité à ces brutaux, quand je fus près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chaſſe ſur les Terres de Madame, qui a déja tué du gibier, & que nous voulons deſarmer, me répondit le garde, avec toute la confiance d'un valet qui eſt charmé d'avoir droit de faire du mal.

Le jeune homme qui avoit ôté ſon chapeau d'un air fort reſpectueux, dès que je m'étois approchée, jettoit de tems en tems ſur moi des regards, & modeſtes & ſupplians, pendant que l'autre parloit.

Laiſſez, laiſſez aller Monſieur, dis-je après au garde qui ne

l'avoit appellé que ce garçon, & dont je fus bien aise de corriger l'incivilité; retirez-vous, ajoutai-je; il est sans doute étranger, & n'a pas sçû les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne faisois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors, en me saluant, & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la Terre de leur Dame, & plus encore de vouloir desarmer un homme qu'ils ne connoissent point, qui, malgré l'état où ils le voyent, n'est pas fait, je vous assure, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se sont jettés que par surprise.

A ces mots, le garde & son camarade insisterent pour me persuader qu'il ne méritoit point de grace, & continuerent de l'apostropher desagréablement;

mais je leur impoſai ſilence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvez que brutaux, & depuis qu'il avoit dit quelques paroles, je les trouvois inſolens; taiſez-vous, leur dis-je, vous parlez mal, éloignez-vous, mais ne vous en allez pas.

Et puis m'adreſſant à lui; vous-ont-ils ôté votre gibier, lui dis-je; non, Mademoiſelle, me répondit-il, & je ne ſçaurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occaſion-ci. Il eſt vrai que je chaſſe, mais pour un motif qui vous paroîtra ſans doute bien pardonnable; c'eſt pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parens dans la Nobleſſe de ce païs-ci, qui en eſt abſent depuis long-tems, & qui y eſt arrivé d'avant hier avec ma mere.

mere. En un mot, Mademoiſelle, c'eſt pour mon pere ; je l'ai laiſſé malade, ou du moins très-indiſpoſé dans le village prochain chez un païſan qui nous a retirés, & comme vous jugez bien qu'il y vit aſſez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudroit, & qu'il n'eſt guéres en état de faire beaucoup de dépenſe ; je ſuis ſorti tantôt pour alle vendre un petit Bijou que j'ai ſur moi, dans la Ville qui n'eſt plus qu'à une demi lieuë d'ici ; & en ſortant j'ai pris ce fuſil dans l'intention de chaſſer en chemin, & de rapporter à mon pere quelque choſe qu'il pût manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un diſcours aſſez humilant à tenir : cependant, dans

tout ce qu'il me dit là, il n'y eut pas un ton qui n'excitât mes égards autant que ma ſenſibilité, & qui ne m'aidât à diſtinguer l'homme d'avec ſa mauvaiſe fortune ; il n'y avoit rien de ſi oppoſé que ſa figure & ſon indigence.

Je ſuis fachée, lui dis-je, de n'être pas venue aſſez-tôt, pour vous épargner ce qui vient de ſe paſſer, & vous pouvez chaſſer ici en toute liberté ; j'aurai ſoin qu'on ne vous en empêche pas. Continuez, Monſieur, la chaſſe eſt bonne ſur ce terrain-ci, & vous n'irez pas loin, ſans trouver ce qu'il faut pour votre malade ; mais peut-on vous demander ce que c'eſt que ce bijou que vous avez deſſein de vendre.

Helas! Mademoiſelle, reprit-il, c'eſt fort peu de choſe, il

n'eſt queſtion que d'une bagatelle de deux cent francs, tout-au-plus, mais qui ſuffira pour donner à mon pere le tems d'attendre que ſes affaires changent: la voici, ajouta-t-il, en me la preſentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je, après l'avoir priſe & regardée, peut-être vous en aurai-je défait; je la propoſerai du moins à la Dame du Château qui eſt ma tante; elle eſt généreuſe, je lui dirai ce qui vous engage à la vendre, elle en ſera ſans doute touchée, & j'eſpere qu'elle vous épargnera la peine d'aller la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'étoit en lui remettant la bague que je lui parlois ainſi; mais il me pria de la garder.

Il n'eſt pas néceſſaire que je

la reprenne, Mademoiſelle; puiſque vous voulez bien tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me répondit-il; il eſt juſte d'ailleurs, que la Dame dont vous parlez, ait le tems de l'examiner; ainſi, Mademoiſelle, permettez que je vous la laiſſe.

La ſubite franchiſe de ce procedé, me ſurprit un peu, me plut, & me fit rougir, je ne ſçais pourquoi. Cependant je refuſai d'abord de me charger de cette bague, & le preſſai de la reprendre. Non, Mademoiſelle, me dit-il encore, en me ſaluant pour me quitter; il vaut mieux que vous l'ayiez dès aujourd'hui, afin que vous puiſſiez la montrer; & là-deſſus il partit, pour abreger la conteſtation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le

regardois en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuſe.

Le Garde & ſon Camarade étoient reſtés dans l'allée à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avois ordonné, & je les rejoignis.

Si vous retrouviez aujourd'hui ou demain, ce jeune homme chaſſant encore ici, leur dis-je, je vous défens, de la part de Madame Durſan, de l'inquiéter davantage, je vais avoir ſoin qu'elle vous le défende elle-même. Et puis je rentrai dans le Château, l'eſprit toujours plein de ce jeune homme & de ſa décence, de ſes airs reſpectueux & de ſes graces; cette bague même qu'il m'avoit laiſſée, avoit part à mon attention, elle m'occupoit & n'étoit pas pour

moi une choſe indifférente.

J'allai, chez Madame Durſan qui étoit reveillée, & à qui je contai ma petite avanture, avec l'ordre que j'avois donné de ſa part au garde.

Elle ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chaſſeur de ſi bonne mine, (car je n'obmis rien de ce qui pouvoit le rendre intereſſant,) un jeune homme ſi poli, ſi doux, ſi bien élevé, qui chaſſoit avec un zéle ſi édifiant pour un pere malade, ne pouvoit que trouver grace auprès de Madame Durſan, qui avoit le cœur bon, & qui ne voyoit dans mon récit que ſa juſtification ou ſon éloge.

Oui, ma fille, tu as raiſon, me dit-elle, j'aurois penſé comme toi, ſi j'avois été à ta place, & ton action eſt-très-louable; (pas ſi louable qu'elle ſe l'ima-

ginoit, ni que je le croyois moi-même, ce n'étoit pas là le mot qu'il eût fallu dire.)

Quoi qu'il enſoit, dans l'attendriſſement où je la vis, j'augurai bien du ſuccès de ma négociation au ſujet de la bague dont je lui parlai, & que je lui montrai tout de ſuite, perſuadée que je n'avois qu'à lui en dire le prix pour en avoir l'argent.

Mais je me trompois, les mouvemens de ma tante & les miens n'étoient pas tout-à-fait les mêmes; Madame Durſan n'étoit que bonne & charitable; cela laiſſe de ſens froid, & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y ſonges pas, me dit-elle, pourquoi t'es-tu chargée de ce Bijou? à quoi veux-tu que je l'emploie; je ne pourrois le prendre que pour toi, & je t'en

ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai) non, ma fille, reprends-le, ajouta-t-elle tout de suite, en me le rendant d'un air triste, ôte-le de ma vûe; il me rappelle une petite bague que j'ai eûë autrefois, qui étoit ce me semble pareille à celle-ci, & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ses études.

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée, & l'assurai bien qu'elle ne la verroit plus.

Attens, reprit-elle, j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune homme, de lui prêter quelque argent, qu'il te rendra, lui diras-tu, quand il aura vendu son Bijou; voilà dix écus pour lui, qu'on te les rende ou non, je ne m'en soucie guéres, & je les donne, quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

Je m'en garderai bien, lui repartis-je, en prenant cette ſomme qui étoit bien au-deſſous de la généroſité que je me ſentois; mais, qui avec quelque argent que je reſolus d'y joindre, deviendroit un peu plus digne du ſervice que j'avois envie de rendre; car de l'argent, j'en avois. Madame Durſan, qui dans les occaſions, vouloit que je jouaſſe, ne m'en laiſſoit point manquer.

Tout mon embarras fut de ſçavoir comment je ferois le lendemain pour offrir cette ſomme au jeune homme en queſtion, ſans qu'il en rougît, à cauſe de l'indigence des ſiens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit cet argent plus qu'on ne le prêtoit.

J'y rêvai donc avec attention, j'y rêvai le ſoir, j'y rêvai étant

couchée, j'arrangeai ce que je lui dirois, & j'attendis le lendemain ſans impatience, mais auſſi ſans ceſſer un inſtant de ſonger à ce lendemain.

Il arriva donc, & ma premiere idée en me réveillant, fut de penſer qu'il étoit arrivé.

J'étois avec Madame Durſan ſur la terraſſe du Jardin, & nous nous y entretenions toutes deux aſſiſes après le diné, quand on vint me dire qu'un jeune étranger qui étoit dans la Salle, demandoit à me parler. C'eſt apparamment ton Chaſſeur d'hier, me dit Madame Durſan, va lui rendre ſa bague & tâche de l'amuſer un inſtant; je vais retourner dans chambre, & je ſerois bien aiſe de le voir en traverſant la Salle.

Je me levai donc avec une émotion ſecrette que je n'attri-

buai qu'à la fâcheuſe néceſſité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embarras du compliment que j'allois lui faire pour cette ſomme que je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a, quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réuſſi pour eux; il ſe méprit à mon air, & crut qu'il ſignifioit que ſa viſite m'étoit, en ce moment-là, importune; c'eſt du moins, ce que je compris à ſa réponſe.

Je ſuis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiſelle, & je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-il, en me ſaluant avec toutes les graces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monſieur, lui repartis-je, vous venez à propos, & je

vous attendois ; mais ce qui me mortifie, c'eſt que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pû engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait eſperer ; elle a beaucoup de ces ſortes de Bijoux, & ne ſçauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle ſeroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes gens ; & quoiqu'elle ne vous connoiſſe pas, ſur ce que je lui ai dit que les perſonnes à qui vous appartenez, étoient reſtées dans le village prochain, qu'elles venoient dans ce païs-ci pour une affaire de conſéquence, & que vous ne vendiez ce petit Bijou que pour en tirer un argent dont vos parens avoient actuellement beſoin ; enfin, Monſieur, ſur la maniere dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous meritiez, elle a crû qu'elle ne riſ-

queroit rien à vous faire un plaiſir qu'elle ſeroit bien aiſe qu'on lui fît en pareil cas; c'eſt de vous prêter cette ſomme en attendant que les vôtres ayent reçû de l'argent, ou que vous ayez vendu le Diamant dont la vente ſervira à vous acquitter, & j'ai ſur moi vingt écus que vous nous devrez & que voilà, ajoutai-je.

Quoi! Mademoiſelle, me répondit-il, en ſouriant doucement, & d'un air réconnoiſſant; vous me remettez la bague, nous vous ſommes inconnus, vous ne me demandez ni nom, ni billet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent; vous avez raiſon; Monſieur, lui dis-je, on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes aſſurément un jeune homme plein d'honneur, on voit bien que vous venez de bon

lieu, & je ſuis perſuadée que je ne haſarde rien. A quoi d'ailleurs nous ſerviroient votre billet & votre nom, ſi vous n'êtiez pas ce que je penſe; quant au Diamant, je ne vous le rends, qu'afin que vous le vendiez, Monſieur: C'eſt avec lui que vous me payerez; cependant, ne vous preſſez point, il vaut, dit-on, plus de deux cens francs, prenez tout le tems qu'il faudra pour vous en défaire ſans y perdre, & je le lui preſentois en lui parlant ainſi.

Je ne ſçais, Mademoiſelle, me répondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligés, ou du ſervice que vous voulez nous rendre, ou du ſoin que vous prenez pour nous le déguiſer, car on ne prête point à des inconnus, c'eſt vous en dire aſſez; & mon pere & ma

mere ſeront auſſi pénétrés que moi de vos bontés ; mais je venois ici pour vous dire, Mademoiſelle, que nous ne ſommes plus dans l'embarras, & que depuis hier, nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qui nous falloit.

Madame Durſan qui entra alors dans la Salle, m'empêcha de lui répondre. Il ſe douta bien que c'étoit ma tante, & lui fit une profonde réverence.

Elle fixa les yeux ſur lui en le ſaluant à ſon tour, avec une honnêté plus marquée que je ne l'aurois eſperé, & qu'elle crut apparemment devoir à ſa figure qui étoit fort noble.

Elle fit plus, elle s'arrêta pour me dire ; n'eſt-ce pas, Monſieur, qui vous avoit confié la bague que vous m'avez montrée, ma niéce ? Oui, Madame, mais il

n'eſt plus queſtion de cela, lui répondis-je, & Monſieur ne la vendra point; tant mieux, reprit-elle, il auroit eu de la peine à s'en défaire ici; mais quoique je ne m'en ſois pas accommodée, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à lui, pourrois-je vous être bonne à quelque choſe, Monſieur? vos parens, à ce que m'a dit ma niéce, ſont nouvellement arrivés en ce païs-ci, ils y ont des affaires, & s'il y avoit occaſion de les y ſervir, j'en ſerois charmée.

J'aurois volontiers embraſſé ma tante, tant je lui ſçavois gré de ce qu'elle venoit de dire; le jeune homme rougit pourtant, & j'y pris garde, il me parut embarraſſé. Je n'en fus point ſurpriſe; il ſe douta bien que ma tante, à cauſe de ſa mauvaiſe ortune, avoit été curieuſe de voir

voir comment il étoit fait, & on n'aime point à être examiné dans ce ſens-là, on eſt même honteux de faire pitié.

Sa réponſe n'en fut cependant ni moins polie, ni moins reſpectueuſe. J'inſtruirai mon pere & ma mere de l'intérêt que vous daignez prendre à leurs affaires, répartit-il, & je vous ſupplie pour eux, Madame, de leur conſerver des intentions ſi favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que Madame Durſan reſta comme étonnée. Elle garda même un inſtant de ſilence.

Votre pere eſt-il encore malade, lui dit-elle après ? Un peu moins depuis hier au ſoir, Madame, répondit-il. Eh ! de quelle nature ſont ſes affaires, ajoûta-t-elle encore ?

Il eſt queſtion, dit-il, avec timidité, d'un accommodement

de famille, dont il vous inſtruira lui-même, quand il aura l'honneur de vous voir; mais de certaines raiſons ne lui permettent pas de ſe montrer ſi-tôt. Il eſt donc connu ici, lui dit-elle? Non, Madame, mais il y a quelques parens, reprit-il.

Quoi qu'il en ſoit, répondit-elle, en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, & je vous répete qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui ſois utile.

Elle partit là-deſſus, & m'obligea de la ſuivre contre mon attente, car il me ſembloit que j'avois encore quelque choſe à dire à ce jeune homme, qui de ſon côté paroiſſoit ne m'avoir pas tout dit non plus, & ne croyoit pas que je me retirerois ſi promptement. Je vis dans ſes yeux qu'il me regrettoit, & je

tâchai qu'il vît dans les miens que je voulois bien qu'il revînt, s'il le falloit.

Je ſuis de ton avis, me dit Madame Durſan, quand nous fûmes ſeules; ce garçon-là eſt de très-bonne mine, & ceux à qui il appartient ſont ſûrement des gens de quelque choſe; ſçais-tu bien qu'il a un ſon de voix qui m'a émûe? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils. Que te diſoit-il quand je ſuis arrivée? Qu'un amie que ſon pere avoit trouvé, repris-je, l'avoit tiré du beſoin d'argent où il étoit, & qu'il vous rendoit mille graces de la ſomme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune homme parle d'un accommodement de famille, & je crains fort que le pere ne ſe ſoit autrefois battu; il y a

toute apparence que c'eſt pour cela qu'il ſe cache, & tantpis; il lui ſera difficile de ſortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interrompre, je laiſſai Madame Durſan, & j'allai dans ma chambre pour y être ſeule. J'y rêvai aſſez longtems ſans m'en appercevoir, j'avois voulu remettre à ma tante les dix Ecus qu'elle m'avoit donnée pour le jeune homme, mais elle me les avoit laiſſés: Et il reviendra, diſois-je, il reviendra; je ſuis d'avis de garder toujours cette ſomme, il ne ſera peut-être pas fâché de la retrouver; & je m'applaudiſſois innocemment de penſer ainſi. J'aimois à me ſentir un ſi bon cœur.

Le lendemain, je crus que la journée ne ſe paſſeroit pas ſans que je reviſſe le jeune homme; c'étoit-là mon idée. Et l'après-

dinée, je m'attendois à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva ſans qu'il eût paru, & mon bon cœur, par un dépit imperceptible, & que j'ignorois moi-même, en devint plus tiéde.

Le jour d'après, point de viſite non plus. Malgré ma tiédeur, j'avois porté juſques-là l'argent que je lui deſtinois; mais alors, allons, me dis-je, il n'y a qu'à le remettre dans ma caſſette, & c'étoit toujours mon bon cœur qui ſe vangeoit ſans que je le ſçuſſe.

Enfin, le ſurlendemain, une des meilleures amies de Madame Durſan, femme à peu près de ſon âge, qui l'étoit venue voir ſur les quatre heures, & que je reconduiſois par galanterie juſqu'à ſon caroſſe qu'elle avoit fait arrêter dans la grande allée, me

dit au ſortir du Château ; promenons-nous un inſtant de ce côté, & elle tournoit vers un petit Bois qui étoit à droite & à gauche de la maiſon, & qu'on avoit percé pour faire l'Avenue. Il y a quelqu'un qui nous y attend, ajoûta-t elle, qui n'a pas oſé me ſuivre chez vous, & que je ſuis bien aiſe de vous montrer.

Je me mis à rire. Au moins puis-je me fier à vous, Madame, & n'a-t-on pas deſſein de m'enlever, lui répondis-je.

Non, reprit-elle du même ton, & je ne vous ménerai pas bien loin.

En effet, à peine étions-nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois perſonnes qui nous aborderent avec de grandes réverences ; & de ces trois perſonnes, j'en re-

connus une qui étoit mon jeune homme; l'autre étoit une femme très-bien faite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devoit avoir été de la plus grande beauté, & a qui il en reſtoit beaucoup, mais qui étoit pâle, & dont l'abattement paroiſſoit venir d'une triſteſſe ancienne & habituelle, au ſurplus miſe comme une femme qui n'auroit pû conſerver qu'une vieille robbe pour ſe parer.

L'autre étoit un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans, qui avoit l'air infirme, aſſez mal arrangé d'ailleurs, & à qui on ne voyoit plus, pour tout reſte de dignité, que ſon épée.

Ce fut lui qui le premier s'avança vers moi, en me ſaluant, je lui rendis ſon ſalut, ſans ſçavoir à quoi cela aboutiſſoit.

Monſieur, dis-je, au jeune

homme qui étoit à côté de lui. Dites-moi, je vous prie, de quoi il eſt queſtion. De mon pere & de ma mere que vous voyez, Mademoiſelle, me répondit-il; ou pour vous mettre encore mieux au fait, de Monſieur & de Madame Durſan; voilà ce que c'eſt, ma fille, me dit alors la Dame avec qui j'étois venue; voilà votre couſin, le fils de cette tante qui vous a donné tout ſon bien, à ce qu'elle m'a confié elle-même, & je vous en demande pardon, car avec la belle ame que je vous connois, je ſçavois bien qu'en vous amenant ici, je vous faiſois le plus mauvais tour du monde.

A peine achevoit-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds, & c'eſt à moi, qui ai cauſé les malheurs de mon mari, à me jetter à vos genoux, & à vous conjurer

conjurer d'avoir pitié de lui & de ſon fils, me dit-elle, en me tenant une main qu'elle arroſoit de ſes larmes.

Pendant qu'elle parloit, le pere & le fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la poſture du monde la plus ſuppliante, attendoient ma réponſe.

Que faites-vous donc là, Madame? m'écriai-je, en l'embraſſant, & pénétrée juſqu'au fond de l'ame, de voir autour de moi, cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de ſon ſort; & ne me ſollicitoit qu'en tremblant, d'avoir pitié de ſa miſere.

Que faites-vous donc, Madame? levez-vous, lui criois-je, vous n'avez point de meilleure amie que moi, eſt-il néceſſaire de vous abaiſſer ainſi devant moi pour me toucher? Penſez-vous que je tienne à votre bien?

Eſt-il à moi dès que vous vivez ? Je n'en ai reçû la donation qu'avec peine, & j'y renonce avec mille fois plus de plaiſir qu'il ne m'en auroit jamais fait.

Je tendois en même tems une main au pere qui ſe jetta deſſus auſſi-bien que ſon fils, dont l'action plus tendre & plus timide, me fit rougir, toute diſtraite que j'étois par un ſpectacle auſſi attendriſſant.

A la fin, la mere qui étoit juſques-là reſtée dans mes bras, ſe releva tout-à-fait, & me laiſſa libre. J'embraſſai alors Monſieur Durſan qui ne put prononcer que des mots ſans aucune ſuite, qui commençoit mille remerciemens, & n'en achevoit pas un ſeul.

Je jettai les yeux ſur le fils, après avoir quité le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pa-

reilles circonſtances, rien ne devoit m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à Monſieur Durſan ; & cependant, je n'oſois pas ; ce parent-là étoit different, je ne trouvois pas que mon attendriſſement pour lui fut ſi honnête, il ſe paſſoit entre lui & moi je ne ſçai quoi de trop doux, qui m'avertiſſoit d'être moins libre, & qui lui en impoſoit à lui-même.

Mais auſſi pourquoi l'aurois-je traité avec plus de reſerve que les autres ? qu'en auroit-on penſé ? Je me déterminai donc, & je l'embraſſai avec une émotion qui ſe joignit à la ſienne.

Voyons d'abord ce que vous ſouhaitez que je faſſe, dis-je alors à Monſieur & à Madame Durſan ; ma tante a beaucoup de tendreſſe pour moi, & vous devez compter ſur tout le crédit

que cela peut me donner sur elle; encore une fois, le testament qu'elle a fait pour moi, & rien, c'est la même chose, & je le lui declarerai quand il vous plaira; mais il faut prendre des mesures avant que de vous presenter à elle, ajoutai-je, en adressant la parole à Dursan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la prévienne, me dit la Dame qui m'avoit amenée, & que je lui avoue que son fils est ici?

Non, repris-je, d'un air pensif; je connois son infléxibilité à l'égard de Monsieur, & ce ne seroit pas là le moyen de réussir.

Helas! Mademoiselle, reprit Dursan le pere, c'est, comme vous voyez, à un mourant qu'elle pardonneroit; il y a long-tems que je n'ai plus de santé; ce n'est pas pour moi que je lui demande grace, c'est pour ma femme &

pour mon fils que je laiſſerois dans la derniere indigence.

Que parlez-vous, d'indigence! ôtez-vous donc cela de l'eſprit, lui répondis-je; vous ne rendez point juſtice à mon caractere; je vous ai déja dit, & je le répete, que je ne veux rien de ce qui eſt à vous, que j'en ferai ma déclaration, & que dès cet inſtant-ci, votre ſort ceſſe de dépendre du ſuccès de la réconcilation que nous allons tenter auprès de ma tante, à moins que ſur mon refus d'heriter d'elle, elle ne faſſe un nouveau teſtament en faveur d'un autre; ce qui ne me paroît pas croyable: quoiqu'il en ſoit, il me vient une idée.

Votre mere a beſoin d'une femme de chambre, elle ne ſçauroit s'en paſſer, elle en a perdu une que vous avez connue ſans

doute, c'étoit la le Févre; mettons à profit cette conjoncture, & tâchons de placer auprès d'elle, Madame Durfan que voilà; ce fera vous, dis-je à l'autre Dame, qui la preſenterez, & qui lui répondrez d'elle & de ſon attachement, qui lui en direz hardiment tout ce qu'en pareil cas, on peut dire de plus avantageux; Madame eſt aimable, la douceur & les graces de ſa phiſionomie vous rendront bien croyable, & la conduite de Madame achevera de juſtifier votre éloge; voilà ce que nous pouvons faire de mieux; je ſuis ſûre que ſous ce perſonnage, elle gagnera le cœur de ma tante; oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée; & peut-être qu'au premier jour, dans la ſatisfaction qu'elle aura d'avoir retrouvé in-

finiment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même quelques heureux inſtans où nous ne riſquerons rien à lui avouer une petite ſupercherie qui n'eſt que louable, qu'elle ne pourra s'empêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'eſt en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, & qui l'aura miſe hors d'état de nous réſiſter quand elle en ſera inſtruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de Femme de chambre à une belle-mere irritée, qui ne vous a jamais vûe, quand ce n'eſt qu'une adreſſe pour deſarmer ſa colere.

A peine eus-je ouvert cet avis qu'ils s'y rendirent tous, & que leurs remerciemens recommencerent; ce que je propoſois, marquoit, diſoient-ils, tant de franchiſe, tant de zéle & de

bonne volonté pour eux, que leur étonnement ne finissoit point.

Dès demain, dans la matinée, dit la Dame qui étoit leur amie & la mienne; je mene Madame Dursan à sa belle-mere; heureusement que tantôt elle m'a demandé si je ne sçavois pas quelque personne raisonnable qui pût remplacer la le Fevre. Je lui ai même promis de lui en chercher une, & je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à Madame Dursan, qui étoit charmée de ce que j'avois imaginé, & qui répondit qu'elle se tenoit pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques Domestiques qui étoient dans l'allée de l'Avenue, nous craignîmes ou qu'ils ne nous vissent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir pourquoi je ne revenois pas; & nous ju-

geâmes à propos de nous séparer, d'autant plus qu'il nous suffisoit d'être convenus de notre dessein, & qu'il nous seroit aisé d'en régler l'exécution, suivant les occurrences, & de nous concilier tous les jours ensemble, quand une fois l'affaire seroit entammée.

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi (c'est le nom de la Dame qui m'avoit amenée) pendant que Dursan, sa femme & son fils allerent à travers le petit Bois, gagner le haut de l'avenue, pour attendre cette Dame qui devoit en passant les prendre dans son Carosse, qui les avoit tous trois logés chez elle, qui les faisoit passer pour d'anciens amis dont la perte d'un Procès avoit déja dérangé la fortune, & qui pour les en consoler, les avoit

engagés à la venir voir pour quelques mois.

Tu as été bien long-tems avec Madame Dorfrainville, me dit ma tante, quand je fus arrivée. Oui, lui dis-je, il n'étoit point tard, elle a eu envie de se promener dans le petit Bois, & elle n'insista pas davantage.

A dix heures du matin, le lendemain, Madame Dorfrainville étoit déja au Château. Je venois moi-même d'entrer chez Madame Dursan.

Enfin, vous avez une Femme de chambre, lui dit tout d'un coup cette Dame; mais une Femme de chambre unique; sans vous je renverrois la mienne; & je garderois celle-là, & il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner la préférence; c'est une femme attentive, adroite, affectionnée, ver-

tueuſe ; c'eſt le meilleur ſujet, le plus fidéle, le plus eſtimable qu'il y ait peut-être ; je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'avoir mieux ; & tout cela ſe voit dans ſa phiſionomie. Je la trouvai hier chez moi qui venoit d'arriver de vingt lieues d'ici.

Eh ! de chez qui ſort-elle ; dit ma tante ? Comment a-t-on pu ſe défaire d'un ſi excellent ſujet ? Eſt-ce que ſa Maîtreſſe eſt morte ? C'eſt cela même, repartit Madame Dorfrainville, qui avoit prévû la queſtion, & qui ne s'étoit pas fait un ſcrupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle ſort de chez une Dame qui mourut ces jours paſſés, qui en faiſoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choſes admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou ſeize ans. Je ſçais d'ailleurs qui elle eſt,

je connois sa famille, elle appartient à de fort honnêtes gens, & enfin je suis sa caution. Elle venoit même dans l'intention de rester chez moi ; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maisons qu'on lui propose, sans sçavoir si je ne la retiendrois pas ; mais comme je ne suis par mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la cede, ou pour mieux dire, je vous en fais présent ; car c'en est un.

Il n'en falloit pas moins que ce petit Roman-là, ajusté comme vous le voyez, pour engager, Madame Dursan à la prendre, & pour la guérir des dégoûts qu'elle avoit de tout autre service que de celui qu'elle n'avoit plus.

Eh bien, Madame, quand me l'enverrez-vous, lui dit-elle? Tout à l'heure, répondit Ma-

dame Dorfrainville, elle ne viendra pas de bien loin, puiſqu'elle ſe promene ſur la terraſſe de votre jardin où je l'ai laiſſée. Quelque mérite, quelque raiſon qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fût preſente à ſon éloge; elle ne ſçait pas auſſi-bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'eſt pas néceſſaire qu'elle le ſçache, nous nous paſſerons bien qu'elle s'eſtime tant; elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant. & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous voilà inſtruite, c'en eſt aſſez, il n'y a plus qu'à dire à un de vos gens de la faire venir.

Non, non, dis-je alors, je vais l'avertir moi-même, & je ſortis en effet, pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiette, & qu'elle avoit beſoin d'être raſſurée dans ces commençemens.

Venez, Madame, lui dis-je, en l'abordant, on vous attend, vous êtes reçûe; ma tante vous met chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

Hélas! Mademoiſelle, vous me voyez toute tremblante, & j'appréhende de me montrer dans l'émotion où je ſuis, me répondit-elle avec un ton de voix qui ne prouvoit que trop ce qu'elle diſoit, & qui auroit pû paroître extraordinaire à ma tante, ſi je l'avois amenée dans cet état-là.

Eh! de quoi tremblez-vous donc, lui dis-je? Eſt-ce de vous preſenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir chere, & qui dans quinze jours, peut-être, pleurera de tendreſſe, & vous embraſſera de tout ſon cœur, en apprenant qui vous êtes; vous n'y ſongez pas, allons, Madame, paroiſſez avec

confiance, ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous; qu'y a-t-il à craindre? vous êtes bien sûre de Madame Dorfrainville, & je pense que vous l'êtes de moi.

Ah! mon Dieu, de vous, Mademoiselle, me répondit-elle, ce que vous me dites là, me fait rougir, & sur qui donc compterois-je dans le monde? allons, Mademoiselle, je vous suis, voilà toutes mes émotions dissipées.

Et là-dessus, nous entrâmes dans cette chambre dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu, elle salua avec une timidité qu'on auroit pû trouver excessive dans une autre qu'elle, mais, qui jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de dou-

ceur qu'elle avoit, parut une grace de plus chez elle.

A mon égard, je fouris d'un air fatisfait, afin d'exciter encore les bonnes diſpoſitions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je penſois.

Mademoiſelle Brunon, dit Madame Dorfrainville, à notre nouvelle femme de chambre, vous reſterez ici; Madame vous retient, & je ne ſçaurois vous donner une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle; je l'ai bien aſſurée qu'elle ſeroit contente de vous, & je ne crains pas de l'avoir trompée.

Je n'oſe encore répondre que de mon zéle, & des efforts que je ferai pour plaire à ma Madame, répondit la fauſſe Brunon, Et il faut avouer qu'elle tint ce diſcours de la maniere du monde

de la plus engageante ; je ne m'étonnai point que Durſan le fils l'eût tant aimée, & je n'aurois pas été ſurpriſe, qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Auſſi Madame Durſan la mere ſe ſentit-elle prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à Madame Dorfrainville, que je ne haſarde rien à vous remercier d'avance ; Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je ſerois fort trompée moi-même, ſi je n'acheve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de marché, Brunon, vous n'avez qu'à vous en fier à moi là-deſſus ; on me dit que je ſerai contente de vous, & vous le ſerez de moi ; mais n'avez-vous rien apporté avec vous ? c'eſt à côté de moi que je vous loge, & je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous

méne à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je, au moment qu'elle alloit sonner; je suis bien aise de la mettre au fait; n'appellez personne, je vais prendre quelque chose dans ma chambre, & je lui montrerai la sienne en passant. Elle a laissé deux cassettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit Madame Dorfrainville; je vous en prie, répondit ma tante; allez, Brunon, voilà qui est fini, vous êtes à moi, & je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi dont je suis en peine, repartit Brunon, avec son air modeste. Elle me suivit ensuite, & en sortant nous entendîmes ma tante qui disoit à Madame Dorfrainville : cette femme-là a été belle comme un ange.

Je regardai Brunon là-dessus,

& je me mis à rire : trouvez-vous ce petit discours d'assez bon augure, lui dis-je ? voilà déja son fils à demi justifié.

Oui, Mademoiselle, me répondit-elle, en me serrant la main, ceci commence bien, il semble que le ciel béniſſe le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous restâmes un demi quart d'heure ensemble, je n'étois sortie avec elle que pour l'instruire, en effet, d'une quantité de petits soins dont je sçavois tout le mérite, & que je lui recommandai. Elle m'écouta transportée de reconnoissance, & se récriant à chaque instant, sur les obligations qu'elle m'avoit ; il étoit impossible de les sentir plus vivement, ni de les exprimer mieux ; son cœur s'épanouissoit, ce n'étoit plus que des transports de joie qui finissoient toujours par

des careſſes pour moi.

Les gens de la maiſon alloient & venoient ; il ne convenoit pas qu'on nous vît dans un entretien ſi reglé, & je la quittai, après lui avoir dit ſes fonctions, & l'avoir même, ſur le champ, miſe en exercice. Elle avoit de l'eſprit ; elle ſentoit l'importance du rôle qu'elle jouoit ; je continuois de lui donner des avis qui la guidoient ſur une infinité de petites choſes eſſentielles. Elle avoit tous les agrémens de l'inſinuation ſans paroître inſinuante, & ma tante au bout de huit jours fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me diſoit-elle en particulier, je lui ferai du bien, & tu n'en ſeras pas fâchée, ma niéce?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondois-je ; vous avez le

cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenſer tout le zéle & tout l'attachement du ſien, car on voit qu'elle vous aime, que c'eſt avec tendreſſe qu'elle vous ſert.

Tu as raiſon, me diſoit-elle, il me le ſemble auſſi-bien qu'à toi; ce qui m'étonne, c'eſt que cette fille-là ne ſoit pas mariée, & que même, avec la figure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune hemme riche, & d'un état au-deſſus du ſien, à qui elle ait tourné la tête. C'étoit préciſément un de ces viſages propres à cauſer bien de l'affliction à une famille.

Hélas! répondois-je, il n'a peut-être manqué à Brunon, pour faire beaucoup de ravage, que d'avoir paſſé ſa jeuneſſe dans une Ville; il faut que ce ſoit une de ces figures-là, que mon couſin

Durſan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutai-je d'un air ſimple & naïf; mais à la campagne où Brunon a vécu, une fille, quelque aimable qu'elle ſoit, ſe trouve comme enterrée, & n'eſt un danger pour perſonne.

Ma tante à ce diſcours, levoit les épaules, & ne diſoit plus rien.

Durſan le fils revenoit de tems en tems avec ſon pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux & les deſcendoit au haut de l'avenue, d'où ils paſſoient dans le bois, où j'allois les voir quelques momens; & la derniere fois que le pere y vint, je le trouvai ſi malade, il avoit l'air ſi livide & ſi bouffi, les yeux ſi morts, que je doutai très-ſérieuſement qu'il pût s'en retourner, & je ne me trompois pas.

Il ne s'agit plus de moi, ma chere Couſine; je ſens que je me meurs, me dit-il, il y a un an que je languis, & depuis trois mois, mon mal eſt devenu une hydropiſie qu'on n'a pas apperçûe d'abord, & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville, m'a donné un Medecin depuis que je ſuis chez elle, elle m'a procuré tous les ſecours qu'elle a pû, mais il y a apparence qu'il n'étoit plus tems, puiſque mon mal a toujours augmenté depuis; auſſi ne me ſuis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander une derniere fois, les interêts de ma malheureuſe famille.

Après tout ce que je vous ai dit, lui repartis-je, ce n'eſt plus ma faute, ſi vous n'êtes pas tranquille; mais laiſſons-là cette opi-

nion que vous avez d'une mort prochaine ; tout infirme & tout affoibli que vous êtes, votre ſanté ſe rétablira dès que vos inquiétudes ceſſeront ; ouvrez davance votre cœur à la joie ; dans les diſpoſitions où je vois ma tante pour Madame Durſan, je la défie de vous refuſer votre grace, quand nous lui avouerons tout, & cet aveu ne tient plus à rien, nous le ferons peut-être demain, peut-être ce ſoir ; il n'y a pas d'heure à preſent dans la journée, qui ne puiſſe en amener l'inſtant ; ainſi ſoyez en repos, tous vos malheurs ſont paſſés ; il faut que je me retire, je ne puis diſparoître pour long-tems ; mais, Madame Durſan va venir ici qui vous confirmera les eſperances que je vous donne, & qui pourra vous dire auſſi, combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces

Ces dernieres paroles m'échaperent, & me firent rougir, à cauſe du fils qui étoit preſent, & ſans qui, peut-être, je n'aurois rien dit des deux autres, s'il n'avoit pas été le troiſiéme.

Auſſi ce jeune homme, tout plongé qu'il étoit dans la triſteſſe, ſe baiſſa-t-il ſubitement ſur ma main, qu'il prit & qu'il baiſa avec un tranſport, où il entroit plus que de la reconnoiſſance, quoiqu'elle en fût le prétexte, & il fallut bien auſſi n'y voir que ce qu'il diſoit.

Je me levai cependant, en retirant ma main, d'un air embarraſſé; le pere voulut par honnêteté ſe lever auſſi pour me dire adieu; mais, ſoit que le ſujet de notre entretien l'eût trop remué, ſoit qu'avec la difficulté qu'il avoit de reſpirer, il eût encore reſté trop affoibli par les efforts

qu'il venoit de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois ou nous étions ; il lui prit un étouffement qui le fit retomber à sa place, où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Sa femme qui étoit sortie du Château pour nous joindre, accourut aux cris du fils qui ne furent entendus que d'elle ; j'étois moi-même si tremblante, qu'à peine pouvois-je me soutenir, & je tenois un flacon dont je lui faisois respirer la vapeur ; enfin, son étouffement diminua, & Madame Dursan le trouva un peu mieux en arrivant ; mais de croire qu'il pût regagner le caroſſe de Madame Dorfrainville, ni qu'il soutînt le mouvement de ce caroſſe, depuis le Château jusqu'es chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en flatter, & il nous dit qu'il ne se sen-

toit pas cette force-là.

Sa femme & son fils, tous deux plus pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me disoient, que ferons-nous donc. Je me déterminai.

Il n'y a point à hésiter, leur répondis-je, on ne peut mettre Monsieur qu'au Château même; & pendant que ma tante est avec Madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y transporter.

Au Château! s'écria sa femme; eh! Mademoiselle, nous sommes perdus. Non, lui dis-je, ne vous inquiétez pas; je me charge de tout, laissez-moi faire.

J'entrevis en effet dans le parti que je prenois, que de tous les accidens qu'il y avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

Dursan malade, ou plûtôt

mourant ; Durſan que ſa miſere & ſes infirmités avoient rendu méconnoiſſable, ne pouvoit pas être rejetté de ſa mere quand elle le verroit dans cet état-là, & ne ſeroit plus ce fils à qui elle avoit réſolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en ſoit, je courus à la maiſon, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je fis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez-de-chauſſée de la cour, & où on le tranſporta. Il étoit ſi foible, qu'il fallut l'arrêter pluſieurs fois dans le trajet, & je le fis mettre au lit, perſuadée qu'il n'avoit pas long-tems à vivre.

La plûpart des Gens de ma tante étoient diſperſés alors. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre devant qui Madame Durſan contraignoit ſa douleur, comme je le lui avois

recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenoient seulement que le Malade étoit son pere ; mais cela n'éclairciſſoit rien ; & me fit venir une nouvelle idée.

L'état de Monsieur Dursan étoit pressant ; à peine pouvoit-il prononcer un mot, il avoit besoin des secours spirituels, il n'y avoit pas de tems à perdre, il se sentoit si mal qu'il les demandoit, & il étoit presqu'impossible de les lui procurer à l'insçu de sa mere ; je craignois d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir, & sur toutes ces réflexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avoit un Malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à Madame Dursan, ne quittez point Monsieur ; quant à vous au-

tres, retirez-vous (c'étoit à nos Gens à qui je parlois); & vous, Monsieur, ajoûtai-je, en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Ils me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruisis en chemin de ce que j'allois dire. Madame Dorfrainville alloit prendre congé de ma tante quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune homme.

Le pere de Monsieur, dis-je à Madame Dursan la mere, est actuellement dans l'appartement d'en-bas, où je l'ai fait mettre au lit; il venoit vous remercier avec son fils des offres de service que vous lui avez fait faire, & la fatigue du chemin, jointe à une maladie très-sérieuse qu'il a de-

puis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour ; on est venu dans le Jardin où je me promenois, m'informer de son état ; j'ai couru à à lui, & n'ai eu que le tems de faire ouvrir cet appartement où je l'ai laissé avec Brunon qui le garde au moment où je vous parle, ma tante ; je le trouve si affoibli, que je ne pense pas qu'il passe la nuit.

Ah ! mon Dieu ! Monsieur ; s'écria sur le champ Madame Dorfrainville à Dursan le fils ; quoi ! votre pere est-il si mal que cela ? ( car elle jugea bien qu'il falloit imiter ma discrétion, & se taire sur le nom du malade, puisque je le cachois moi-même ).

Ah ! Madame ! ajoûta-t elle ; que j'en suis fâchée. Vous le connoissez donc, lui dit ma tante ?

Oui, vraiment, je le connois; lui & toute sa famille; il est allié par sa mere aux meilleures Maisons de ce Pays-ci; il me vint voir il y a quelques jours; sa femme & son fils étoient avec lui; je vous dirai qui ils sont; je leur offris ma maison, & je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai, Monsieur, que votre pere me fit peur avec le visage qu'il avoit. Il est hydropique, Madame, il est dans l'affliction, & je vous demande toutes vos bontés pour lui; elles ne sçauroient être ni mieux placées, ni plus légitimes; permettez que je vous quitte, il faut que je le voye.

Oui, Madame, répondit ma tante, allons-y ensemble; descendons, ma niéce me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vît alors ; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hazard pourroit nous amener des circonſtances encore plus attendriſſantes, & moins équivoques pour le ſuccès. En un mot, il me ſembla que ce ſeroit aller trop vîte, & qu'avec une femme auſſi ferme dans ſes réſolutions ; & d'auſſi bon ſens que ma tante, tant de précipitation nous nuiroit peut-être, & ſentiroit la manœuvre ; que Madame Durſan pourroit regarder toute cette avanture-ci comme un tiſſu de faits concertés, & la maladie de ſon fils comme un jeu joué pour la toucher ; au lieu qu'en différant d'un jour, ou même de quelques heures, il alloit ſe paſſer des évenemens qui ne lui permettroient plus la moindre défiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher un Médecin & un Prêtre ; je ne doutois pas qu'on n'administrât Monsieur Dursan ; & c'étoit au milieu de cette auguste & effrayante cérémonie, que j'avois dessein de placer la reconnoissance entre la mere & le fils, & cet instant me paroissoit infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc, ma tante ; non ; lui dis-je, il n'est pas nécessaire que vous descendiez encore, j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de Madame ; vous avez de la peine à marcher, attendez un peu, ma tante, je vous dirai comment il est. Si on juge à propos de le confesser & de lui apporter les Sacremens, il sera tems alors que vous le voyiez.

Madame Dorfrainville qui ré-

gloit sa conduite sur la mienne, fut du même sentiment. Dursan le fils se joignit à nous, & la supplia de se tenir dans sa chambre; de sorte qu'elle nous laissa aller, après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce jeune homme qui lui baisa la main d'une maniere aussi respectueuse que tendre, & dont l'action parut la toucher.

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes; & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari; il ne respiroit plus qu'avec tant de peine, qu'il en avoit le visage tout en sueur; & le Médecin qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avois envoyé chercher, nous assura qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre; on le con-

feſſa ; après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reſte de ſes fonctions, nous dit que le malade avoit exigé de lui qu'il allât prier Madame Durſan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'adminiſtrer.

Il vous a apparemment confié qui il eſt ? lui dis-je alors ; mais, Monſieur, êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voye ? Non ; Mademoiſelle, me répondit-il ; ma commiſſion ſe borne à la ſupplier de deſcendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelloit d'une voix foible, & nous nous approchâmes.

Ma chere parente, me dit-il, à pluſieurs repriſes, ſuivez mon Confeſſeur chez ma mere avec Madame Dorfrainville, je vous ne conjure, & appuyez toutes

deux la priere qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher couſin, lui dis-je, nous allons l'accompagner ; je ſuis même d'avis que votre femme pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils reſtera ici.

Et effectivement il me paſſa dans l'eſprit qu'il falloit que ſa femme nous ſuivît auſſi.

Ma tante, ſuivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du meſſage qu'on nous envoyoit faire auprès d'elle. Je me ſouvins d'ailleurs, que la premiere fois qu'elle avoit parlé au jeune homme, elle avoit cru entendre le ſon de la voix de ſon fils, à ce qu'elle me dit; je ſongeai encore à cette Bague qu'elle avoit trouvée ſi reſſemblante à celle qu'elle avoit autrefois donnée à Durſan. Eh, que ſçait-on, me

disois-je, si elle ne se rappellera pas ces deux articles, & si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce malade qui presse tant pour la voir est son fils lui-même.

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle refusât de venir; d'un autre côté, son refus, quelqu'obstiné qu'il fût, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvemens d'attendrissement, & il me sembloit qu'alors Brunon qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvemens, & se jettant tout d'un coup en pleurs aux genoux de sa belle-mère, triompheroit infailliblement de ce cœur opiniâtre.

Ce que je prévoyois n'arriva pas, ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle, & cependant la présence de Brunon

ne nous fut pas abſolument inutile.

Madame Durſan liſoit quand nous entrâmes dans ſa chambre; elle connoiſſoit beaucoup l'Eccléſiaſtique que nous lui menions, elle lui confioit même de l'argent pour des aumônes.

Ah! c'eſt vous, Monſieur? lui dit-elle; venez-vous me demander quelque choſe? Eſt-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui eſt là-bas?

C'eſt de ſa part que je viens vous trouver, Madame, lui répondit-il, d'un air extrêmement ſérieux; il ſouhaiteroit que vous euſſiez la bonté de le voir avant qu'il mourût; tant pour vous remercier de l'hoſpitalité que vous lui avez ſi généreuſement accordée, que pour vous entretenir d'une choſe qui vous intéreſſe.

Qui m'intéreſſe! moi? reprit

elle. Eh que peut-il avoir à me dire qui me regarde ? Vous avez dit-il un fils qu'il connoît, avec qui il a long-tems vécu avant que d'arriver en ce Pays-ci, & c'eſt de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils ! s'écria-t-elle encore ; ah ! Monſieur, ajoûta-t-elle, après un grand ſoupir ; qu'on me laiſſe en repos là-deſſus ; dites-lui que je ſuis très-ſenſible à l'état où il eſt, que ſi Dieu diſpoſe de lui, il n'eſt point de ſervices, ni de ſortes de ſecours que ſa femme & ſon fils ne puiſſent attendre de moi ; je n'ai point encore vû la premiere, & ſi on ne l'a pas avertie de l'état où eſt ſon mari, il n'y a qu'à dire où elle eſt, & je lui enverrai ſur le champ mon Caroſſe ; mais ſi le malade croit me devoir quelque reconnoiſſance, le ſeul témoignage que je lui en demande,

demande, c'eſt de me diſpenſer de ſçavoir ce que le malheureux qui m'appelle ſa mere l'a chargé de me dire, ou bien s'il eſt abſolument néceſſaire que je le ſçache, qu'il lui ſuffiſe que vous me l'appreniez, Monſieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre la parole, & nous laiſſâmes répondre l'Eccléſiaſtique.

Il peut être queſtion d'un ſecret qui ne ſçauroit être révelé qu'à vous, Madame, & dont vous ſeriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre; conſidérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoye, eſt un homme qui ſe meurt, qu'il a ſans doute des raiſons eſſentielles pour ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il eſt, Madame, à vous refuſer à ſes inſtances.

Non, Monsieur, répondit-elle; la promesse qu'il peut avoir fait à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laisse pas moins la maîtresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret qu'il est si important que je sçache, je consens, Monsieur, qu'il vous le déclare, je veux bien le partager avec vous; si je fais une imprudence, je n'en accuserai personne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh! ma tante, lui dis-je alors; tâchez de surmonter votre répugnance là-dessus; l'inconnu qui l'a prévûe, nous a demandé en grace à Madame Dorfrainville & à moi, de joindre nos prieres à celles de Monsieur.

Oui, Madame, reprit à son tour Madame Dorfrainville, je

lui ai promis auſſi de vous amener ; d'autant plus qu'il m'a bien aſſuré que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu deſcendre.

Ah ! quelle perſécution, s'écria cette mere toute émue ; quel quart d'heure pour moi ! De quoi faut-il donc qu'il m'inſtruiſe ? Et vous, Brunon, ajoûta-t-elle, en jettant les yeux ſur ſa belle fille qui laiſſoit couler quelques larmes ; pourquoi pleurez-vous ?

C'eſt qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, & qu'elle eſt touchée de le voir mourir.

Quoi ! tu le connois auſſi ? reprit ma tante, en lui adreſſant encore ces paroles. Oui, Madame, repartit-elle ; il a des parens pour qui j'aurai toute ma vie des ſentimens de tendreſſe & de reſpect, & je vous les nom-

merois s'il ne vouloit pas reſter inconnu.

Je ne demande point à ſçavoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante, mais puiſque tu ſçais qui il eſt, & qu'il a vécu long-tems avec Durſan, dit-il, ne les aurois-tu pas vû enſemble ? Oui, Madame, je vous l'avoue, reprit-elle ; j'ai connu même le fils de Monſieur Durſan dès ſa plus tendre enfance.

Son fils ! répondit-elle, en joignant les mains ; il a donc des enfans ? Je penſe qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon. Hélas ! que n'eſt-il encore à naître ! s'écria ma tante ; que fera-t-il de la vie ? Que deviendra-t il ? Et qu'avois-je affaire de ſçavoir tout cela ? Tu me perces le cœur, Brunon, tu me le déchires ; mais parles, ne me cache rien, tu es peut-être mieux

inſtruire que tu ne veux me le dire ; où eſt à préſent ſon pere ? Quelle étoit ſa ſituation quand tu l'as quitté ? Que faiſoit-il ?

Il étoit malheureux, Madame, repartit Brunon, en baiſſant triſtement les yeux.

Il étoit malheureux ! dis-tu ? Il a voulu l'être ; acheves Brunon, ſeroit-il veuf ? Non, Madame, répondit-elle, avec un embarras qui ne fut remarqué que de nous qui étions au fait ; je les ai vûs tous trois, leur état auroit épuiſé votre colere.

En voilà aſſez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en ſoupirant ; quelle deſtinée ! mon Dieu ! Quel mariage ! Elle étoit donc avec lui, cette femme que le miſérable s'eſt donnée ; & qui le deshonore ?

Brunon rougit à ce dernier mot dont nous ſouffrîmes tous,

mais elle se remit bien vîte, & prenant ensuite un air doux, tranquille, où je vis même de la dignité.

Je répondrois de votre estime pour elle, si vous pouviez lui pardonner d'avoir manqué de bien & de naissance, répondit-elle ; elle a de la vertu, Madame, tous ceux qui la connoissent vous le diront ; il est vrai que ce n'étoit pas assez pour être Madame Dursan, mais je suis bien à plaindre moi-même, si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh ! que me dis-tu là, Brunon, repartit-elle ? Encore si elle te ressembloit !

Là-dessus, je m'apperçus que Brunon étoit toute tremblante, & qu'elle me regardoit comme pour sçavoir ce que je lui conseillois de faire ; mais pendant

que je délibérois, ma tante qui se leva sur le champ pour venir avec nous, interrompit si brusquement cet instant favorable à la réconciliation, & par-là le rendit si court, qu'il étoit déja passé quand Brunon jetta les yeux sur moi; ce n'auroit plus été le même, & je jugeai à propos qu'elle se contînt.

Il y a de ces instans-là qui n'ont qu'un point qu'il faut saisir, & ce point nous l'avions manqué, je le sentis.

Quoiqu'il en soit, nous descendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot; le cœur me battoit, à moi. L'événement que nous allions tenter commençoit à m'inquiéter pour elle; j'appréhendois que ce ne fût la mettre à une trop forte épreuve; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire, j'avois

tout disposé moi-même pour arriver à ce terme que je redoutois; le coup qui devoit la frapper étoit mon ouvrage, & d'ailleurs il étoit sûr que sans le secours de tant d'impressions que j'allois pour ainsi dire assembler sur elle, il ne falloit pas espérer de réussir.

Enfin, nous parvînmes à cet appartement du malade; ma tante soupiroit en entrant dans sa chambre; Brunon sur qui elle s'appuyoit aussi-bien que sur moi, étoit d'une pâleur à faire peur; je sentois mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivoit dans un silence inquiet & morne. Le Confesseur qui marchoit devant nous entra le premier, & les rideaux du lit n'étoient tirés que d'un côté.

Cet Ecclésiastique s'avança donc

donc vers le mourant qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils qui étoit au chevet & qui pleuroit à chaudes larmes se retira un peu ; le jour commençoit à baisser, & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monsieur ; dit l'Ecclésiastique à ce mourant, je vous amène Madame Dursan que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main foible & tremblante, & tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir. Mais ma tante qui arrivoit en ce moment auprès de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

Non, Monsieur, non, restez comme vous êtes, je vous prie, vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle,

ſans l'enviſager encore.

Après quoi, nous la plaçâmes dans un fauteuil à côté du chevet, & nous nous tînmes debout auprès d'elle.

Vous avez deſiré m'entretenir, Monſieur, voulez-vous qu'on s'écarte ? Ce que vous avez à me dire doit-il être ſecret ? reprit-elle enſuite, moins en le regardant, qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

Le malade là-deſſus fit un ſoupir; & comme elle appuyoit ſon bras ſur le lit, il porta la main ſur la ſienne, il la lui prit, & dans la ſurpriſe où elle étoit de ce qu'il faiſoit, il eut le tems de l'approcher de ſa bouche, d'y coller ſes lévres, en mêlant aux baiſers qu'il y imprimoit, quelques ſanglots à demi étouffés par ſa foibleſſe & par la peine qu'il avoit à reſpirer.

A cette action, la mere alors troublée, & confusément au fait de la vérité, après avoir jetté sur lui des regards attentifs & effrayés. Que faites-vous donc là, lui dit-elle, d'une voix que son effroi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire? Qui êtes-vous, Monsieur? Votre victime, ma mere, répondit-il, du ton d'un homme qui n'a plus qu'un soufle de vie.

Mon fils? Ah malheureux Dursan! je te reconnois assez pour en mourir de douleur, s'écria-t-elle, en retombant dans le fauteuil où nous la vîmes pâlir, & rester comme évanouie.

Elle ne l'étoit pas cependant; elle se trouva mal, mais elle ne perdit pas connoissance, & nos cris avec les secours que nous lui donnâmes, rappellerent insensiblement ses esprits.

Ah, mon Dieu! dit-elle après

avoir jetté quelques soupirs, à quoi m'avez-vous exposé, Tervire?

Hélas! ma tante, lui répondis-je; falloit-il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant; ce jeune homme n'a-t il pas des droits sur votre cœur, n'est-il pas digne que vous l'aimiez, & pouvons-nous le dérober à vos tendresses, ajoutai-je, en lui montrant Dursan le fils, qui se jetta, sur le champ à ses genoux, & à qui cette grand'-mere, déja toute rendue, tendit languissamment une main qu'il baisa en pleurant de joie, & nous pleurions tous avec lui. Madame Dursan, qui n'étoit encore que Brunon, l'Ecclesiastique lui-même, Madame Dorfrainville & moi, nous contribuâmes tous à l'attendrissement de cette tante, qui pleuroit aussi & qui ne voyoit

autour d'elle que des larmes, qui la remercioient de s'être laissée toucher.

Cependant, tout n'étoit pas fait. Il nous restoit encore à la fléchir pour Brunon, qui étoit à genoux derriere le jeune Dursan, & qui, malgré les signes que je lui faisois, n'osoit s'avancer, dans la crainte de nuire à son mari & à son fils, & d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusques-là qu'à rappeller la tendresse d'une mere irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haine, & de son mépris pour une étrangere, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

Cependant, ma tante regardoit toujours le jeune Dursan avec complaisance, & ne retiroit point sa main qu'il avoit prise.

Leves-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin, je n'ai rien à te reprocher à toi; hélas! comment te reſiſterois-je, moi qui n'ai pas tenu contre ton pere.

Ici, les careſſes du jeune homme, & nos larmes de joie redoublerent.

Mon fils, dit-elle après, en s'adreſſant au malade, eſt-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir; qu'on lui cherche par tout du ſecours, nous avons des Médecins dans la Ville prochaine, qu'on les faſſe venir, & qu'on ſe hâte.

Mais, ma tante, lui dis-je alors; vous oubliez encore une perſonne qui eſt chere à vos enfans, qui nous intereſſe tous, & qui vous demande la permiſſion de ſe montrer.

Je t'entens, dit-elle. Eh bien je lui pardonne! mais je ſuis

âgée, ma vie ne ſera pas encore bien longue, qu'on me diſpenſe de la voir. Il n'eſt plus tems, ma tante, lui dis-je alors, vous l'avez déja vûe, vous la connoiſſez, Brunon vous le dira.

Moi, je la connois, reprit-elle, Brunon dit que je l'ai vûe. Eh! où eſt-elle? A vos pieds, répondit Durſan le fils, & celle-ci à l'inſtant venoit de s'y jetter.

Ma tante immobile à ce nouveau ſpectacle, reſta quelque tems ſans prononcer un mot, & puis tendant les bras à ſa belle fille : venez donc Brunon, lui dit-elle, en l'embraſſant, venez que je vous paye de vos ſervices; vous me diſiez que je la connoiſſois, vous autres, il falloit dire auſſi que je l'aimois.

Brunon que j'appellerai à preſent Madame Durſan, parut ſi ſenſible à la bonté de ma tante,

qu'elle en étoit comme hors d'elle-même ; elle embraſſoit ſon fils, elle nous accabloit de careſſes, Madame Dorfrainville & moi ; elle alloit ſe jetter au cou de ſon mari, elle lui amenoit ſon fils, elle lui diſoit de vivre, de prendre courage ; il l'embraſſoit lui-même, tout expirant qu'il étoit, il demandoit ſa mere qui alla l'embraſſer à ſon tour, en ſoupirant de le voir ſi mal.

Il s'affoibliſſoit à tout moment cependant ; il nous le dit même, & preſſa l'Eccleſiaſtique d'achever ſes fonctions ; mais comme, après tout ce qui venoit de ſe paſſer, il avoit beſoin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie ſe fit.

Ma tante qui, de ſon côté, n'avoit pû ſupporter tant de mou-

vemens & tant d'agitations, ſans en être affoiblie, nous pria de la remener dans ſa chambre.

Je me ſens épuiſée, je n'en puis plus, dit-elle à Madame Durſan, je n'aurois pas la force d'aſſiſter à ce qu'on va faire; aidez-moi à remonter, Brunon, (car elle ne l'appella plus autrement) & nous la conduisîmes chez elle. Je la trouvai même ſi abattue que je lui propoſai de ſe coucher pour ſe mieux repoſer; elle y conſentit.

Je voulus ſonner pour faire venir une autre femme de chambre; mais, Madame Durſan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon eſt ici, me dit-elle, & elle ſe mit ſur le champ à la deshabiller.

Comme vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui reçut ſon action de bonne grace, &

ne voulut pas s'y oppoſer, de peur qu'elle ne regardât ſon refus comme un reſte d'éloignement pour elle. Après quoi, elle nous renvoya tous chez le malade, & il ne reſta qu'une femme de chambre auprès d'elle.

Son deſſein n'étoit pas de reſter au lit plus de deux ou trois heures, elle devoit enſuite revenir chez ſon fils, mais il étoit arrêté qu'elle ne le verroit plus.

A peine fut-elle couchée, que ſes indiſpoſitions ordinaires augmenterent ſi fort, qu'elle ne put ſe relever, & à dix heures du ſoir ſon fils étoit mort.

Ma tante le comprit aux mouvemens que nous nous donnions, Madame Dorfrainville & moi, qui deſcendions tour à tour, & à l'abſence de Madame Durſan & de ſon fils, qui n'étoient ni l'un ni l'autre remontés chez elle.

Je ne revois ni Durſan ni ſa mere, me dit-elle un quart d'heure après que Durſan le pere eut expiré, ne me cache rien; eſt-ce que je n'ai plus de fils ? Je ne lui répondis pas, mais je pleurai. Dieu eſt le Maître, continua-t-elle tout de ſuite, ſans verſer une larme, & avec une ſorte de tranquillité qui m'effraya, que je trouvai funeſte, & qui ne pouvoit venir que d'un excès de conſternaton & de douleur.

Je ne me trompois pas. Ma tante fut plus mal de jour en jour; rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba; la fiévre la prit & ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de Madame Durſan & de ſon fils. La premiere me fit pitié, tant je la trouvai accablée. Le Teſtament qui desheritoit ſon

mari, n'étoit pas encore revoqué ; peut-être appréhendoit-elle que ma tante ne mourût sans en faire un autre, & ce n'auroit pas été ma faute ; je l'en avois déja pressée plusieurs fois, & elle me renvoyoit toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville qui lui en avoit parlé aussi, passa trois ou quatre jours avec nous ; le matin du jour de son départ, nous insistâmes encore l'une & l'autre sur le testament.

Ma niéce, me dit alors ma tante, allez prendre une petite clef à tel endroit ; ouvrez cette armoire, & apportez-moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me disoit, & dès qu'elle eut le paquet.

Qu'on ait la bonté de me laisser seule une demi heure, nous dit-elle, & nous nous retirâmes.

Tout ceci s'étoit passé entre nous trois; Madame Dursan & son fils n'y avoient point été presens; mais ma tante les envoya chercher, quand elle nous eut fait rappeller Madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire, elle avoit encore une écritoire & du papier sur son lit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à Madame Dursan, le testament que j'avois fait en faveur de ma niéce. Mon dessein depuis le retour de mon fils a été de le supprimer, mais il y a quatre jours qu'elle m'en sollicite à tout instant, & je vous le remets, afin que vous y voyiez vous-même que je lui laissois tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna; prenant ensuite un second

papier cacheté, qu'elle presenta à Madame Dorfrainville. Voici, poursuivit-elle, un autre écrit, dont je prie Madame de vouloir bien se charger; &, quoique je ne doute pas que vous ne satisfassiez de bonne grace aux petites dispositions que vous y trouverez, ajouta-t-elle, en adressant la parole à Madame Dursan, j'ai crû devoir encore vous les recommander, & vous dire qu'elles me sont cheres, qu'elles partent de mon cœur, qu'en un mot, j'y prens l'interêt le plus tendre, & que vous ne sçauriez, ni prouver mieux votre reconnoissance à mon égard, ni mieux honorer ma memoire, qu'en exécutant fidelement ce que j'exige de vous dans cet écrit que je confie à Madame Dorfrainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime;

que j'ai du plaiſir à penſer que vous allez être dans une meilleure fortune, & que tous ces ſentimens avec leſquels je meurs pour vous, ſont autant d'obligations que vous avez à ma niéce.

Elle s'arrêta-là, elle demanda à ſe repoſer; Madame Dorfrainville l'embraſſa, partit à onze heures, & ſix jours après, ma tante n'étoit plus.

Vous concevez aiſément quelle fût ma douleur: Madame Durſan parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir; mais je ne fus guére ſenſible à tout ce qu'elle me diſoit; & quoiqu'elle fût affligée elle-même, je crus voir qu'elle ne l'étoit pas aſſez; ſes larmes n'étoient pas améres; il y entroit, ce me ſemble, beaucoup de facilité de pleurer, & voilà pourquoi elle ne me conſoloit pas, malgré tous ſes efforts,

Son fils y réüſſiſſoit mieux ; il avoit, à mon avis, une triſteſſe plus vraie ; il regrétoit du moins ſon pere de tout ſon cœur ; & ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnoiſſance, ſans ſonger, comme ſa mere, à l'abondance où il alloit vivre.

Et puis je le voyois ſincerement s'intéreſſer à mon affliction. Ce dernier article n'étoit pas équivoque ; & peut-être à cauſe de cela, jugeois-je de lui plus favorablement ſur le reſte.

Quoi qu'il en ſoit, Madame Dorfrainville vint deux jours après au Château, avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui fut ouvert en préſence de témoins, avec toutes les formalités qu'on jugea néceſſaires.

Ma tante y rétabliſſoit ſon petit-fils dans tous les droits que ſon pere

pere avoit perdus par ſon mariage; mais elle ne le rétabliſſoit en entier, qu'à condition qu'il m'épouſeroit; & qu'au cas qu'il en épouſât une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il ſeroit obligé de me donner le tiers de tous les biens qu'elle laiſſoit, de quelque nature qu'ils fuſſent.

Qu'au ſurplus, l'affaire de notre mariage ſe décideroit dans l'intervalle d'un an, à compter du jour où le paquet ſeroit ouvert; & qu'en attendant, il me feroit, du même jour, une penſion de mille écus, dont je joüirois juſqu'à la concluſion de notre mariage, ou juſqu'au moment où j'entrerois en poſſeſſion du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là ſont de trop, s'écria vivement Durſan le fils, pendant qu'on liſoit cet

article, je ne veux rien qu'avec ma cousine.

Je baissai les yeux, & je rougis d'embarras & de plaisir sans rien répondre, mais le tiers de ce bien qu'on me donnoit, si je ne l'épousois pas, ne me tentoit guére.

Attendez-donc qu'on acheve, mon fils, lui dit Madame Dursan, d'un air assez brusque, que Madame Dorfrainville remarqua comme moi. J'aurois été honteux de me taire, reprit le jeune homme, plus doucement; & l'on continua de lire.

L'air brusque que Madame Dursan avoit eu avec son fils, venoit apparamment de ce qu'elle sçavoit mon peu de fortune; & malgré le tiers du bien de ma tante que je devois emporter, si Dursan ne m'épousoit pas, elle le voyoit non-seulement en état de faire un très-riche mariage, mais

encore d'aſpirer aux Partis les plus diſtingués par la naiſſance.

Quoi qu'il en ſoit, elle ne put s'empêcher quelques jours après, de dire à Madame Dorfrainville, que j'avois bien raiſon de regretter une tante qui m'avoit ſi bien traitée. Qu'apellez-vous bien traitée ? ſçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à Mademoiſelle de Tervire de l'être encore mieux, lui répondit cette Dame, qui fut ſcandaliſée de ſa façon de penſer; & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien ſans elle, ſans ſon déſintereſſement, & ſa généreuſe induſtrie. Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien; votre fils en l'épouſant, Madame, épouſera l'héritiere de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en penſe lui-même, & vous ne ſçauriez auſſi penſer autrement, ſans une ingratitude dont je ne vous crois pas capable.

A l'égard de leur mariage, répartit Madame Durſan, en ſouriant, mon fils eſt encore ſi jeune, qu'il ſera tems d'y ſonger dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit Madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, & qui ſe ſépara d'elle avec une froideur dont Madame Durſan profita pour avoir un prétexte de ne la plus voir, & pour ſe délivrer de ſes reproches.

Cette femme que nous avions mal connuë, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en queſtion; je ſçûs qu'elle faiſoit conſulter d'habiles gens pour ſçavoir ſi on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante; & ce fut encore Madame Dorfrainville qu'on inſtruiſit de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

Durſan qui la ſçavoit, & qui n'oſa me la dire, étoit au déſeſ-

poir; ce n'étoit pas de lui dont j'avois à me plaindre alors, il m'aimoit au-delà de toute expreſſion; je ne lui diſſimulois pas que je l'aimois auſſi; & plus Madame Durſan en uſoit mal avec moi, plus ſon fils que je croyois ſi different d'elle, me devenoit cher; mon cœur le récompenſoit, par là, de ce qu'il ne reſſembloit pas à ſa mere.

Mais cette mere toute ingrate qu'elle étoit, avoit un aſcendant prodigieux ſur lui; il n'oſoit lui parler avec autant de force qu'il l'auroit dû, il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à lui dire, vous me chagrinez, & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.

Les mauvaiſes intentions de cette mere ne ſe terminerent pas à me diſputer, s'il étoit poſſible, le tiers du bien qui m'appartenoit: Elle

réſolut encore de m'écarter de chez elle, dans l'eſperance que ſon fils en ceſſant de me voir, ceſſeroit auſſi de m'aimer avec tant de tendreſſe, & ne ſeroit plus ſi difficile à amener à ce qu'elle vouloit; & voici ce qu'elle fit pour parvenir à ſes fins.

Je vous ai dit qu'il y avoit une eſpece de rupture, ou du moins, une grande froideur entre Madame Dorfrainville & elle; & ce fut à moi à qui elle s'en prit. Mademoiſelle, me dit-elle, Madame Dorfrainville eſt toûjours votre amie, & n'eſt plus la mienne; comment cela ſe peut-il? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je; vous ſçavez mieux que moi ce qui s'eſt paſſé entre vous deux.

Mieux que vous, reprit-elle en ſouriant, d'un air ironique; vous plaiſantez, & elle auroit en-

tendu raiſon ſi vous l'aviez voulu : Le mariage dont il s'agit n'eſt pas ſi preſſé.

Il ne l'eſt pas pour moi, lui dis-je, mais elle n'a pas crû que ce fût vous qui duſſiez le differer, ſi j'y conſentois. Quoi ! Mademoiſelle, vous me querellez auſſi ? Déja des reproches du ſervice que vous nous avez rendu ? Cette humeur-là m'allarme pour mon fils, reprit-elle, en me quittant.

J'ai vû Brunon me rendre plus de juſtice, lui criai-je, pendant qu'elle s'éloigna ; & depuis ce moment nous ne nous parlâmes preſque plus, & j'en eſſuyai tous les jours tant de dégoût, qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château, malgré la déſolation du fils, que je laiſſai malade de douleur, brouillé avec ſa mere, & que je ne pûs ni voir

ni informer du jour de ma sortie ; par tout ce que m'allégua sa mere, qui feignoit ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirois ; & qui me dit que son fils avec la fiévre qu'il avoit, n'étoit pas en état de recevoir des adieux aussi étonnans que les miens.

Tant de fourberie me rebuta de lui répondre là-dessus, mais pour lui témoigner le peu de cas que je faisois de son caractere : j'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant, & il est juste de vous en tenir compte.

C'est bien plûtôt moi qui vous dois trois mois de la pension qu'on vous a laissé, & je vais m'en acquitter tout à l'heure, dit-elle, en souriant du compliment que je lui faisois, & dont ma retraite la consoloit. Non, lui dis-je, avec fierté, gardez votre argent, Madame, je n'en ai pas besoin à pre-

ſent; & auſſi tôt je montai dans une chaiſe que Madame Dorfrainville, chez qui j'allois, m'avoit envoyée.

Je paſſe la colere de cette Dame au récit que je lui fis de tous les déſagrémens que j'avois eu au Château. J'avois écrit deux fois à ma mere depuis la mort de ma tante, & je n'en avois point eu de réponſe, quoiqu'il y eût alors nombre d'années que je n'euſſe eu de ſes nouvelles, & cela me chagrinoit.

Où pouvoit me jetter une ſituation comme la mienne? Car enfin, je ne me voyois rien d'aſſuré; & ſi Madame Durſan qui avoit tenté d'attaquer le dernier Teſtament de ma tante, parvenoit à le faire caſſer, que devenois-je? Il n'étoit pas queſtion d'abuſer de la retraite que Madame Dorfrainville venoit de me donner; il ne me ref-

toit donc que ma mere à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de Madame Dorfrainville, femme âgée, alloit faire un voyage à Paris, je crûs devoir profiter de sa compagnie, & partir avec elle; ce que je fis en effet, quinze jours ou trois semaines après ma sortie de chez Madame Dursan, qui m'avoit envoyée ce qui m'étoit dû de ma pension, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pûs que laisser une lettre, que Madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir.

*Fin de la dixiéme Partie.*

# LA VIE
# DE MARIANNE,
## *OU*
# LES AVANTURES
## DE MADAME
## LA COMTESSE DE ***.

IL me ſemble vous entendre d'ici, Madame; quoi, vous écriez-vous, encore une Partie ! quoi trois tout de ſuite ! Eh par quelle raiſon vous plaît-il d'écrire ſi diligemment l'Hiſtoire d'autrui, pendant que vous avez été ſi lente à continuer la vôtre ? ne ſeroit-ce pas que la Religieuſe auroit elle-même

écrit la ſienne ; qu'elle vous auroit laiſſé ſon Manuſcrit, & que vous le copiez ?

Non, Madame, non, je ne copie rien ; je me reſſouviens de ce que ma Religieuſe m'a dit, de même que je me reſſouviens de ce qui m'eſt arrivé ; ainſi le récit de ſa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne, & ma diligence vient de ce que je me corrige, voilà tout le myſtere ; vous ne m'en croirez pas, mais vous le verrez, Madame, vous le verrez. Pourſuivons.

Nous nous retrouvâmes ſur le ſoir dans ma chambre, ma Religieuſe & moi.

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrege le reſte de mon Hiſtoire, non que je n'aye le tems de la finir cette fois ci ; mais j'ai quelque confuſion de vous parler ſi long-tems de moi, & je ne demande pas mieux que de paſſer rapide-

ment sur bien des choses, pour en venir à ce qu'il est essentiel que vous sçachiez ?

Non, Madame, lui répondis-je, ne passez rien je vous en conjure ; depuis que je vous écoute je ne suis plus ce me semble si étonnée des évenemens de ma vie ; je n'ai plus une opinion si triste de mon sort ; s'il est fâcheux d'avoir comme moi perdu sa mere, il ne l'est guere moins d'avoir comme vous été abandonnée de la sienne ; nous avons toutes deux été différemment à plaindre ; vous avez eu vos ressources, & moi les miennes. A la vérité je crois jusqu'ici que mes malheurs surpassent les vôtres ; mais quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas, me dit-elle, achevons.

Je vous ai dit que mon voyage étoit résolu, & je partis quelques

jours après, avec la Dame dont je vous ai parlé.

J'avois été payée d'une moitié de ma penſion, & cette ſomme que Madame de Veniere avoit bien voulu recevoir pour moi ſur ma quittance, avoit été donnée de fort bonne grace, Madame Durſan avoit même offert de l'augmenter.

Nous ne ſerons pas long-tems ſans vous ſuivre, me dit-elle, la veille de mon départ; mais ſi par quelque accident imprevû vous avez beſoin de plus d'argent avant que nous ſoyons à Paris, écrivez-moi, Mademoiſelle, & je vous en envoyerai ſur le champ.

Ce diſcours fut ſuivi de beaucoup de proteſtations d'amitié qui n'avoient qu'un défaut, c'eſt qu'elles étoient trop polies, je les aurois crû plus vrayes, ſi elles avoient été plus ſimples; le bon cœur ne fait point de complimens.

Quoiqu'il en ſoit je partis, tou-

jours incertaine du fond de ſes ſentimens, & par-là toujours inquiéte du parti qu'elle prendroit ; mais en revanche bien convaincuë de la tendreſſe du fils.

Je ne vous en dirai que cela, je n'ai que trop ſouffert du reſſouvenir de ce qu'il me dit alors, auſſi-bien que dans d'autres tems ; il a fallu les oublier ces expreſſions, ces tranſports, ces regards, cette phyſionomie ſi touchante qu'il avoit avec moi & que je vois encore, il a fallu n'y plus ſonger, & malgré l'état que j'ai embraſſé, je n'ai pas eu trop de quinze ans pour en perdre la mémoire.

C'étoit dans un Caroſſe de voiture que nous voyagions ma compagne & moi, & nous n'étions plus qu'à vingt lieuës de Paris, quand dans un endroit où l'on s'arrêta quelque tems le matin pour rafraîchir les chevaux, il vint une Dame qui demanda s'il y avoit

une place pour elle dans la Voiture.

Elle étoit ſuivie d'une Payſanne qui portoit une caſſette, & qui tenoit un ſac de nuit ſous ſon bras. Ouï, lui dit le Cocher, il y a encore une place de vuide à la portiere.

Eh bien je la prendrai, répondit la Dame, qui la paya ſur le champ, & qui monta tout de ſuite en caroſſe, après nous avoir tous ſalués d'un air qui avoit de la dignité, quoique très-honnête, & qui ne ſentoit point la politeſſe de campagne. Tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit aſſiſe à côté d'un vieux Eccléſiaſtique qui alloit plaider à Paris. Ma Compagne & moi, nous rempliſſions le fond du devant; celui de derriere étoit occupé par un homme âgé, indiſpoſé, & par ſa femme. Dans l'au-

tre portiere, étoient un Officier, & la Femme de chambre de la Dame avec qui je voyageois, & qui avoit encore un Laquais qui ſuivoit le Caroſſe à cheval.

Cette Inconnuë que nous prîmes en chemin, étoit grande, bien-faite, je lui aurois donné près de cinquante ans, cependant elle ne les avoit pas ; on eut dit qu'elle relevoit de maladie, & cela étoit vrai. Malgré ſa pâleur & ſon peu d'embompoint, on lui voyoit les plus beaux traits du monde avec un tour de viſage admirable, & je ne ſçai quoi de fin qui faiſoit penſer qu'elle étoit une femme de diſtinction. Toute ſa figure avoit un air d'importance naturelle qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on eſt accoutumé aux attentions, & même aux reſpects, de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une

lieuë depuis la Beuvette, que le mouvement de la Voiture incommoda notre nouvelle venuë.

Je la vis pâlir, ce qui fut bientôt ſuivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter, mais elle dit que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas, & comme j'étois la plus jeune de toutes les perſonnes qui occupoient les meilleures places, je la preſſai beaucoup de ſe mettre à la mienne, & l'en preſſai d'une maniere auſſi ſincere qu'obligeante.

Elle parut extrêmement touchée de mes inſtances, me fit ſentir combien elle les eſtimoit de ma part, & mêla même quelque choſe de ſi flatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empreſſemens en redoublerent; mais il n'y eut pas moyen de la perſuader, & en effet ſon indiſpoſition ſe paſsât.

Comme elle étoit placée auprès

de moi, nous avions de tems en tems de petites converſations enſemble.

La Dame que j'ai appellée ma Compagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit preſque toujours ſa fille quand elle me parloit; & là-deſſus notre Inconnuë crût qu'elle étoit ma mere.

Non, lui dis-je, c'eſt une amie de ma famille qui a eu la bonté de ſe charger de moi juſqu'à Paris, où nous allons toutes deux, elle pour recueillir une ſucceſſion, & moi pour joindre ma mere qu'il y a long-tems que je n'ai vûë.

Je voudrois bien être cette mere là, me dit-elle d'un air doux & careſſant, ſans me faire de queſtions ſur le Pays d'où je venois, & ſans me parler de ce qui la regardoit.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner; il faiſoit un fort beau jour, & il y avoit dans

l'Hôtellerie un jardin qui me parut assez joli. Je fus curieuse de le voir, & j'y entrai. Je m'y promenai même quelques instans pour me délasser d'avoir été assise toute la matinée.

Madame Darcire (c'est le nom de ma Compagne) étoit à l'entrée de ce jardin avec l'Ecclésiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'Officier ordonnoit notre dîné, l'autre voyageur incommodé & sa femme étoient déja montés dans la chambre où l'on devoit nous servir, & où ils nous attendoient.

L'Officier revint, & dit à Madame Darcire qu'il ne nous manquoit que notre nouvelle venuë qui s'étoit retirée, & qui apparemment avoit dessein de manger à part.

Je me promenois alors dans un petit bois que cette Dame eut envie de voir aussi. L'Ecclésiastique & l'Officier la suivirent, & il y

avoit déja une bonne demie-heure que nous nous y amuſions quand le Laquais de Madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit ſervir ; nous prîmes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étoient d'abord montés.

J'ignorois que notre Inconnuë ſe fut ſéparée, on n'en avoit rien dit devant moi ; de ſorte qu'en traverſant la cour, je la vis dans un cabinet à rez de chauſſée, dont les fenêtres étoient ouvertes, & on lui apportoit à manger dans le même moment.

Comment, dis-je à l'Officier, eſt-ce dans ce cabinet que nous dînons, nous n'y ſerons guére à notre aiſe ? auſſi n'eſt-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'eſt en haut, mais cette Dame a voulu dîner toute ſeule.

Il n'y a pas d'apparence qu'elle eut pris ce parti-là, ſi on l'avoit

priée d'être des nôtres, repris-je, peut-être s'attendoit-elle là-dessus à une politesse que personne de nous ne lui a faite, & je suis d'avis d'aller sur le champ réparer cette faute.

Je laissai en effet monter les autres, & me hâtai d'entrer dans ce cabinet. Elle prenoit sa serviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté ; c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une assiette.

J'avoue qu'un repas si frugal m'étonna, elle rougit elle-même que j'en fusse témoin ; mais lui cachant ma surprise.

Eh quoi, Madame, lui dis-je, vous nous quittez, nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec vous ? nous ne souffrirons point cette séparation là s'il vous plaît ; heureusement que j'arrive à propos ; vous n'avez point encore mangé, & je

vous enleve de la part de toute la compagnie, on ne ſe mettra point à table que vous ne ſoyez venuë.

Elle s'étoit bruſquement levée, comme pour m'écarter de la table & de la vûë de ſon dîné. Je me conformai à ſon intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiſelle, me répondit-elle en m'embraſſant, ne prenez point garde à moi je vous prie; j'ai été long-tems malade, je ſuis encore convaleſcente, il faut que j'obſerve un regime qui m'eſt néceſſaire, & que j'obſerverois mal en compagnie; voilà mes raiſons, voyez ſi vous voulez que je m'expoſe, je ſuis bien ſûre que non, & vous ſeriez la premiere à m'en empêcher. Je crus de bonne foi ce qu'elle me diſoit, & je n'en inſiſtai pas moins.

Je ne me rends point, lui dis-je, & ne veux point vous laiſſer ſeule; venez, Madame, & fiez-

vous à moi, je veillerai ſur vous avec la derniere rigueur, je vous garderai à vûë ; on n'a pas encore ſervi ; il n'y a qu'à dire en paſſant qu'on joigne votre dîné au nôtre, & je la prenois ſous le bras pour l'emmener en lui parlant ainſi ; deſorte que je l'entraînois déja ſans qu'elle ſçut que me répondre, malgré la répugnance que je lui voyois toujours.

Mon Dieu, Mademoiſelle, me dit-elle en s'arrêtant d'un air triſte, & même douloureux ! que votre empreſſement me fait de plaiſir & de peine ; faut-il vous parler confidemment ? Je viens d'une petite maiſon de Campagne que j'ai ici près, j'y avois apporté un certain argent pour y paſſer environ un mois ; je ſortois de maladie, la fiévre m'y a repriſe, je m'y ſuis laiſſé gagner par le tems ; il ne me reſte bien préciſement que ce qu'il me faut pour retourner à Paris où

je ſerai demain, & je ne ſonge qu'à arriver. Ce que je vous dis-là au reſte, n'eſt fait que pour vous, Mademoiſelle, vous le ſentez bien, & vous aurez la bonté de m'excuſer auprès des autres ſur ma ſanté.

Quelque peu de ſouci qu'elle affectât d'avoir elle-même de cette diſette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardaſſe comme un accident ſans conſéquence, ce qu'elle me diſoit là me toucha cependant, & je crus voir moins de tranquillité ſur ſon viſage, qu'elle n'en marquoit dans ſon diſcours : il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh Madame, m'écriai-je, avec une franchiſe vive & badine, & en lui mettant ma bourſe dans la main, que j'ai l'honneur de vous être bonne à quelque choſe ; ſervez-vous de cet argent juſqu'à Pa-

ris, puiſque vous avez négligé d'en faire venir, & ne nous puniſſez point du peu de précaution que vous avez priſe.

Je déliois les cordons de la bourſe en lui parlant ainſi ; prenez ce qu'il faut, ajoutai-je, ſi vous n'en avez pas beſoin, vous me le rendrez en arrivant, ſinon vous me le renverrez le lendemain.

Elle jetta comme un ſoupir alors, & laiſſa même, ſans doute malgré elle, échapper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle enſuite avec un embarras qu'elle combattoit, vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous ; mais je puis me paſſer de ce que vous m'offrez de ſi bonne grace, ſouffrez que je vous remercie ; il n'y a perſonne de quelque conſidération dans ces Campagnes-ci qui ne me connoiſſe, & chez qui je ne puiſſe envoyer ſi je voulois ; mais ce n'eſt pas la peine,

peine, je ſerai demain chez moi.

S'il vous eſt indifférent de reſter ſeule ici, lui répondis-je d'un air mortifié, il ne me l'auroit pas été d'être quelques heures de plus avec vous ; c'étoit une grace que je vous demandois, & qu'à la vérité je ne mérire pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas, me repartit-elle en joignant les mains ; Eh comment feroit-on pour ne vous pas aimer ? Eh bien, Mademoiſelle, que voulez-vous que je prenne, puiſque vous me menacez de croire que je ne vous aime pas, je ferai tout ce que vous exigerez, & je vais vous ſuivre ; êtes-vous contente ?

C'étoit en tenant ma bourſe qu'elle me diſoit cela ; je l'embraſſai de joye, car toutes ſes façons me plaiſoient, je les trouvois nobles & affectueuſes ; & ce petit moment de converſation particuliere venoit encore de me lier à elle. De ſon

côté elle me ſerra tendrement dans ſes bras ; ne diſputons plus, me dit-elle après, voilà un de vos louis que je prens, c'eſt aſſez, puiſqu'il n'eſt queſtion que de prendre ; non, répondis-je en riant, n'y eut-il qu'un quart de lieuë d'ici chez vous, je vous taxe à davantage. Eh bien, mettons en deux pour avoir la paix, & marchons, reprit-elle.

Je l'emmenai donc ; il y avoit un inſtant qu'on avoit ſervi, & on nous attendoit. On la combla de politeſſe, & Madame Darcire ſurtout eut mille attentions pour elle.

Je lui avois promis de veiller ſur elle à table, & je lui tins parole du moins pour la forme ; on m'en fit la guerre, on me querella, je ne m'en ſouciai point ; c'eſt une rigueur à laquelle je me ſuis engagée, dis-je, Madame n'eſt venuë qu'à cette condition là, & je fais ma charge.

Ma prétenduë rigueur n'étoit cependant qu'un prétexte pour lui ſervir ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat, & quoique pour entrer dans le badinage, elle ſe plaignit d'être trop génée, il eſt vrai qu'elle mangea très-peu.

Nous ſentîmes tous combien nous aurions perdu ſi elle nous avoit manquée ; il me ſembla que nous étions devenus plus aimables avec elle, & que nous avions tous plus d'eſprit qu'à l'ordinaire.

Enfin le dîné finit nous remontâmes en Caroſſe, & le ſoupé ſe paſſa de même.

Nous n'étions plus le lendemain qu'à une lieuë de Paris, quand nous vîmes un équipage s'arrêter près de notre Voiture, & que nous entendîmes quelqu'un qui demandoit ſi Madame Darcire n'étoit pas là ? C'étoit un Homme d'affaire à qui elle avoit écrit de venir au-devant d'elle, & de lui chercher

un Hôtel où elle put avoir un logement convenable ; elle se montra sur le champ.

Mais comme nous avions quelques paquets engagés dans le magazin, que le lieu n'étoit pas commode pour les retirer, nous jugeâmes à propos de ne descendre qu'à un petit Village qui n'étoit plus qu'à un demi quart de lieuë, & où notre Cocher nous dit qu'il s'arrêteroit lui-même.

Pendant qu'on y travailla à retirer nos paquets, mon inconnuë me prit à quartier dans une petite cour, & voulut en m'embrassant, me rendre les deux louis d'or que je l'avois forcée de prendre.

Vous n'y songez pas, lui dis-je, vous n'êtes pas encore arrivée, gardez-les jusques chez vous ; que je les reprenne aujourd'hui ou demain, n'est-ce pas la même chose ? avez-vous intention de ne me pas revoir ? & me quittez-vous pour toujours ?

J'en ſerois bien fachée, me répondit-elle ; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'eſt comme ſi j'y étois. Vous avez beau dire, repris-je, en me reculant, je me méfie de vous, & je vous laiſſe cet argent préciſément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

Elle ſe mit à rire, & s'avança vers moi, mais je m'éloignai encore ; ce que vous faites-là eſt inutile, lui criai-je, donnez-moi mes ſûretés, où logez-vous ?

Je ne vous en aurois pas moins inſtruite de l'endroit où je vais, me repartit-elle ; mon nom eſt Darneuil (ce n'étoit là que le nom d'une petite Terre, & elle me cachoit le véritable,) & vous aurez de mes nouvelles chez M. le Marquis de Viry ruë S. Louis au Marais, (c'étoit un de ſes amis,) dites-moi à préſent à votre tour, ajouta-t'elle, où je vous trouverai ?

Je ne ſçai point le nom du quartier où nous allons, lui répondis-je ; mais demain j'envoyerai quelqu'un qui vous le dira, ſi je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors Madame Darcire qui m'appelloit, & je me hâtai de ſortir de la petite cour pour la joindre ; mon Inconnuë me ſuivit, elle dit adieu à Madame Darcire, je l'embraſſai tendrement, & nous partîmes.

En une heure de tems nous arrivâmes à la maiſon que cet Homme d'affaire dont j'ai parlé nous avoit retenuë.

Comme la journée n'étoit pas encore fort avancée, j'aurois volontiers été chercher ma mere, ſi Madame Darcire qui ſe ſentoit trop fatiguée pour m'accompagner, & dont je ne pouvois prendre que la Femme de chambre, ne m'avoit engagée à attendre juſqu'au lendemain.

J'attendis donc, d'autant plus qu'on me dit qu'il y avoit fort loin du quartier où nous étions, à celui où je devois aller trouver cette mere qu'il me tardoit avec tant de raiſon de voir & de connoître.

Auſſi Madame Darcire ne me fit-elle pas languir le jour d'après ; elle eut la bonté de préférer mes affaires à toutes les ſiennes, & à onze heures du matin nous étions déja en caroſſe pour nous rendre dans la rue S. Honoré, vis-à vis les Capucins, conformément à l'adreſſe que j'avois gardé de ma mere, & à laquelle je lui avois écrit mes dernieres lettres qui étoient reſtées ſans réponſe.

Notre caroſſe arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, & là nous demandâmes la maiſon de Madame la Marquiſe de... (c'étoit le nom de ſon mari.) Elle n'eſt plus ici, nous répondit un Suiſſe ou un Portier, je ne ſçai

plus lequel des deux. Elle y logeoit il y a environ deux ans ; mais depuis que M. le Marquis eſt mort, ſon fils a vendu la maiſon à mon Maître qui l'occupe à préſent.

M. le Marquis eſt mort, m'écriai-je toute troublée, & même ſaiſie d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir, car dans le fond, que m'importoit la mort de ce beau-pere qui m'étoit inconnu, à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation, & ſans lequel au contraire ma mere ne m'auroit pas vraiſemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait ?

Cependant en apprenant qu'il ne vivoit plus, & qu'il avoit un fils marié, je craignis pour ma mere, qui m'avoit laiſſé ignorer tous ces évenemens ; le ſilence qu'elle avoit gardé là-deſſus m'allarma, j'apperçus confuſément des choſes triſtes, & pour elle & pour moi ; en un mot cette nouvelle me frappa,

pa, comme ſi elle avoit entraîné mille autres accidens fâcheux que je redoutois ſans ſçavoir pourquoi.

Eh depuis quand eſt-il donc mort, répondis-je d'une voix alterée ? eh mais, c'eſt depuis dix-ſept ou dix-huit mois je penſe, reprit cet homme, & ſix ou ſept ſemaines après avoir marié M. le Marquis ſon fils qui vient ici quelquefois, & qui demeure à préſent à la place Royale.

Et la Marquiſe ſa mere, lui dis-je encore, loge-t'elle avec lui ? Je ne crois pas, me répondit-il ; il me ſemble avoir entendu dire que non ; mais vous n'avez qu'à aller chez lui, pour apprendre où elle eſt, apparemment qu'on vous en informera.

Eh bien, me dit alors Madame Darcire, il n'y a qu'à retourner au logis, & nous irons à la Place Royale après dîné, d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces

côtés-là. Comme vous voudrez, lui répondis-je, d'un air inquiet & agité, & nous revînmes à la maiſon.

Vous voilà bien rêveuſe, me dit en chemin Madame Darcire ; à quoi penſez-vous donc ? eſt-ce la mort de votre beau-pere qui vous afflige ?

Non, lui dis-je, je ne pourrois en être touchée que pour ma mere que cet accident intéreſſe peut-être de plus d'une façon ; mais ce qui m'occupe à préſent, c'eſt le chagrin de ne ne la point voir, & de n'être pas ſûre que je la trouverai chez ſon fils, puiſqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'eſt pas là un grand inconvenient, me dit-elle ; ſi elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelques Marchands pour des emplettes, nous rentrâmes enſuite au

logis ; trois quart-d'heures après le dîné nous remontâmes en carosse avec son Homme d'affaire qui venoit d'arriver, & nous prîmes le chemin de la Place Royale où cette Dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener, d'abord dans l'intention de m'y laisser si nous y trouvions ma mere, d'aller de-là à ses propres affaires, & de revenir me reprendre sur le soir s'il le falloit.

Mais ce n'étoit pas la peine de nous arranger là-dessus, & mes inquiétudes ne devoient pas finir si-tôt. Ni mon frere ni ma belle-sœur, c'est-à-dire, ni M. le Marquis ni sa femme n'étoient chez eux. Nous sçûmes de leur Suisse que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieuës de Paris. Quant à ma mere elle ne logeoit point avec eux, & on ignoroit sa demeure. Tout ce qu'on pouvoit

m'en dire, c'eſt que ce jour-là même elle étoit venuë à onze heures du matin pour voir ſon fils dont elle ne ſçavoit pas l'abſence, qu'elle avoit paru fort ſurpriſe, & fort affligée de le trouver parti ; qu'elle arrivoit elle-même de campagne, à ce qu'elle avoit dit, & qu'elle s'étoit retirée ſans laiſſer ſon adreſſe.

A ce récit, je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé, & je ne pus m'empêcher de ſoupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis, répondis-je à cet homme ? Ouï, Mademoiſelle, me repartit-il, c'eſt ce qui m'en a ſemblé. Eh comment eſt-elle venuë ici, ajoutai-je, par je ne ſçai quel eſprit de méfiance ſur ſa ſituation, & comme cherchant à tirer des conjectures ſur ce qu'on alloit me répondre, étoit-elle dans ſon équipage ou dans celui d'un de ſes amis ?

Oh d'équipage, me répondit-il, vraiment, Mademoiſelle, elle n'en a point, elle étoit toute ſeule, & même aſſez fatiguée, car elle s'eſt repoſée ici près d'un quart heure.

Toute ſeule & ſans voiture, m'écriai-je, la mere de M. le Marquis ? voilà qui eſt bien horrible. Ce n'eſt pas ma faute, & je ne ſçaurois dire autrement, me repartit-il ; au ſurplus je ne me mêle point de ces choſes là, & je réponds ſeulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je, en inſiſtant, ne m'indiquerez-vous point dans ce quartier-ci quelque perſonne qui la connoiſſe, chez qui elle aille, & de qui je puiſſe apprendre où elle loge ?

Non, reprit-il, elle vient ſi rarement à l'Hôtel à des heures où il y a ſi peu de monde, & elle y demeure ſi peu de tems, que je ne me ſouviens pas de l'avoir vû par-

ler à d'autres perſonnes qu'à M. le Marquis ſon fils ; & c'eſt toujours le matin, encore quelquefois n'eſt-il pas levé.

Y avoit-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendois-là ? Que ferai-je donc, & qu'elle eſt ma reſſource, dis-je, d'un air conſterné à Madame Darcire qui commençoit auſſi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela ? Il n'eſt pas poſſible en nous informant avec ſoin, que nous ne découvrions bien-tôt où elle eſt, me dit-elle ; il ne faut pas vous inquieter, ceci n'eſt qu'un effet du hazard, & des circonſtances dans leſquelles vous arrivez. Je ne lui répondis que par un ſoupir, & nous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aiſé dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je devois

ſçavoir des nouvelles chez le Marquis de Viry rue S. Louis, à ce qu'elle m'avoit dit ; mais dans ce moment là je ne penſai point à elle ; je n'étois occupée que de ma mere, que de mes triſtes ſoupçons ſur ſon état, & que de l'impoſſibilité où je me voyois de l'embraſſer.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle pût pour raſſurer mon eſprit, & pour diſſiper mes allarmes. Mais cette mere qui étoit venuë à pied chez ſon fils, que ſa laſſitude avoit obligée de ſe repoſer ; cette mere qui faiſoit ſi peu de figure, qui étoit ſi enterrée, que les gens même de ſon fils ne ſçavoient pas ſa demeure, me revenoit toujours dans la penſée.

De la Place Royale, nous allâmes chez le Procureur de Madame Darcire ; de-là dans une maiſon où l'on avoit mis le ſcellé, & qui avoit appartenu à la perſonne dont elle

étoit héritiere ; elle y demeura près d'une heure & demie, & puis nous rentrâmes au logis avec ce Procureur à qui elle devoit donner quelques papiers dont il avoit besoin pour elle.

Cet homme pendant que nous étions dans le carosse, parla de quelqu'un qui demeuroit au Marais, & qu'il devoit voir le lendemain au sujet de la succession de Madame Darcire. Comme c'étoit-là le quartier du Marquis, & celui où j'avois espéré de trouver ma mere, je lui demandai s'il ne la connoissoit pas, sans lui dire cependant que j'étois sa fille.

Ouï, me dit-il, je l'ai vûë deux ou trois fois avant la mort de son mari, qui m'avoit en ce tems-là chargé de quelque affaire ; mais depuis qu'il est mort, je ne sçai plus ce qu'elle est devenuë ; j'ai seulement ouï dire qu'elle n'étoit pas fort heureuse.

Eh quel eſt donc ſon état, lui répondis-je, avec une émotion que j'avois bien de la peine à cacher ? ſon fils eſt ſi riche & ſi grand Seigneur, ajoutai-je ? Il eſt vrai, reprit-il ; & il a épouſé la fille de M. le Duc de... mais je crois la Marquiſe brouillée avec lui & avec ſa belle-fille ; cette Marquiſe n'étoit, dit-on, que la veuve d'un très-mince & très-pauvre Gentilhomme de Province, dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays, & qu'il épouſa aſſez étourdiment tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il eſt mort, & que le fils qu'il a eu d'elle s'eſt marié avec la fille du Duc de... il ſe peut bien faire que cette fille de Duc, je veux dire, que Madame la Marquiſe la jeune ne voye pas de trop bonne œil une belle-mere comme la vieille Marquiſe, & ne ſe ſoucie pas beaucoup de ſe voir alliée

à tous les petits houbereaux de ſa famille, & de celle de ſon premier mari, dont on dit auſſi qu'il reſte une fille qu'on n'a jamais vûë, & qu'apparemment on n'eſt pas curieux de voir ; voilà à peu près ce que je puis recueillir de tous les propos que j'ai entendu tenir à ce ſujet-là.

Les larmes couloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainſi, je n'avois pû les retenir à cet étrange diſcours, & n'étois pas même en état d'y rien répondre.

Madame Darcire, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit pris de l'amitié pour moi, avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant, & s'étoit même apperçûë que je pleurois.

Qu'appelle-t'on des houbereaux, Monſieur, lui dit-elle, quand il eut fini ? il faut que Madame la Marquiſe la jeune, toute fille de Duc qu'elle eſt, ſoit bien mal in-

formée, ſi elle rougit des alliances dont vous parlez ; je lui apprendrois moi qui ſuis du pays de cette belle-mere qu'elle mépriſe, je lui apprendrois que la Marquiſe qui s'appelle de Treſle en ſon nom, eſt d'une des plus nobles & des plus anciennes Maiſons de notre Province ; que celle de M. de Tervire ſon premier mari, ne le cede à pas une que je connoiſſe ; qu'il n'y en avoit point anciennement de plus conſidérable par l'étenduë de ſes Terres, & que toute diminuée qu'elle eſt aujourd'hui de ce côté-là, M. de Tervire auroit encore laiſſé à ſa veuve plus de dix-huit ou vingt mille livres de rente, ſans la mauvaiſe humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à ſon cadet ; & qu'enfin il n'y a ni Gentilhomme, ni Marquis, ni Duc en France qui ne pût avec honneur épouſer Mademoiſelle de Tervire qui eſt cette fille qu'on

n'a jamais vûë à Paris, que Madame la Marquise laissa effectivement à ses parens quand elle quitta la Province, & sur qui aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit & du caractere.

Le Procureur alors, qui me vit les yeux mouillés, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avoit demandé des nouvelles de la vieille Marquise, soupçonna que je pouvois bien être cette fille dont il étoit question.

Madame, dit-il, un peu confus à Madame Darcire, quoique je n'ai rapporté que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence; ne seroit-ce pas Mademoiselle de Tervire, elle-même que je vois?

Il auroit été difficile de le lui dissimuler; ma contenance ne le permettoit pas, & ne laissoit pas deux partis à prendre; aussi Ma-

dame Darcire n'héſita-t'elle point. Ouï, Monſieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez pas, c'eſt elle, voilà cette petite Provinciale qu'on n'eſt pas curieuſe de voir, que ſans doute on s'imagine être une eſpece de Payſanne, & à qui on ſeroit peut-être fort heureuſe de reſſembler. Je ne crois pas qu'on y perdit de quelque maniere qu'on ſoit faite, répondit-il, en me ſuppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit; notre caroſſe arrêtoit en ce moment, nous étions arrivés, & je ne lui répondis que par une inclination de tête.

Vous jugez bien, que dès qu'il fut ſorti je n'oubliai pas de remercier Madame Darcire du portrait flatteur qu'elle avoit fait de moi, & de cette colere vraiment obligeante avec laquelle elle avoit défendu ma famille, & vengé les miens des mépris de ma belle-ſœur. Mais ce que le Procureur nous

avoit dit ne ſervit qu'à me confirmer dans ce que je penſois de la ſituation de ma mere, & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne ſçavoir où l'aller chercher.

Il eſt vrai, qu'à proprement parler, je ne la connoiſſois pas ; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce deſir ardent que j'avois de la voir. C'eſt une ſi grande & ſi intéreſſante avanture que celle de retrouver une mere qui vous eſt inconnuë ; ce ſeul nom qu'elle porte a quelque choſe de ſi doux!

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penſer qu'on la mépriſoit, qu'elle étoit humiliée, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle ſouffroit même, car j'allois juſques-là, & je partageois ſon humiliation & ſes peines ; mon amour propre étoit de moitié avec le ſien dans tous les affronts que

je ſuppoſois qu'elle eſſuyoit ; & j'aurois eu, ce me ſemble, un plaiſir extrême à lui montrer combien j'y étois ſenſible.

Il ſe peut bien que mon empreſſement n'eut pas été ſi vif, ſi je l'avois ſçû plus heureuſe, & c'eſt que je ne me ſerois pas flattée non plus d'être ſi bien reçûë ; mais j'arrivois dans des circonſtances qui me répondoient de ſon cœur, j'étois comme ſûre de la trouver meilleure mere, & je comptois ſur ſa tendreſſe à cauſe de ſon malheur.

Malgré toutes les informations que nous fimes Madame Darcire & moi, nous avions déja paſſé dix ou douze jours à Paris ſans avoir pû découvrir où elle étoit, & j'en mourois d'impatience & de chagrin ; par tout où nous allions nous parlions d'elle ; bien des gens la connoiſſoient, tout le monde ſçavoit quelque choſe de ce qui lui

étoit arrivé, les uns plus, les autres moins ; mais comme je ne déguisois point que j'étois sa fille, que je me produisois sous ce nom là, je m'appercevois bien qu'on me menageoit, qu'on ne me disoit pas tout ce qu'on sçavoit, & le peu que j'en apprenois signifioit toujours qu'elle n'étoit pas à son aise.

Excedée enfin de l'inutilité de mes efforts pour la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours Madame Darcire & moi à la Place Royale, dans l'espérance que ma mere y seroit revenuë elle-même, qu'on lui auroit dit que deux Dames étoient venuës l'y demander, & qu'en consequence elle auroit bien pû laisser son adresse, afin qu'on la leur donnât si elles revenoient la chercher.

Autre peine inutile, ma mere n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la premiere fois, que le Marquis

quis ne ſeroit de retour que dans trois ſemaines ou un mois, & ſans doute elle attendoit que ce tems-là fut paſſé pour ſe remontrer. Ce fut du moins ce qu'en penſa Madame Darcire qui me le perſuada auſſi.

Toute affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes, je m'aviſai de ſonger que nous étions dans le quartier de Madame Darneuil, de cette Dame de la Voiture, dont l'adreſſe étoit chez le Marquis de Viry, avec qui, comme vous ſçavez, je m'étois liée d'une amitié aſſez tendre, & à qui d'ailleurs j'avois promis de donner de mes nouvelles.

Je propoſai donc à Madame Darcire d'aller la voir, puiſque nous étions ſi près de la rue S. Louis; elle y conſentit, & la premiere maiſon à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du Marquis de Viry, étoit attenant

la sienne. C'est la porte d'après, nous dit-on, & un des gens de Madame Darcire y frappa sur le champ.

Personne ne venoit, on redoubla, & après un intervalle de tems assez considérable, parut un très-vieux domestique à longs cheveux blancs, qui sans attendre qu'on lui fit de question, nous dit d'abord que M. de Viry étoit à Versailles avec Madame.

Ce n'est pas à lui que nous en voulons, lui répondis-je, c'est à Madame Darneuil. Ha, Madame Darneuil, elle ne loge pas ici, reprit-il; mais n'êtes-vous pas des Dames nouvellement arrivées de Province; depuis dix ou douze jours, lui dîmes-nous? Eh bien ayez la bonté d'attendre un instant, repartit-il; je vais vous faire parler à une des femmes de Madame qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez.

Et là-dessus, il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme qui descendit, & qui vint nous parler à la portiere de notre carosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous apprendre où est Madame Darneuil? nous avons crû la trouver ici?

Non, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle; mais n'est-ce pas avec vous, Mademoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passés, & qui lui prêtâtes de l'argent, ajouta-t'elle en m'adressant la parole? Oüi, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle? dans le Fauxbourg S. Germain, me dit cette femme, (& c'étoit précisément notre quartier) j'ai même été avant hier chez elle; mais je ne me souviens plus du nom de sa rue, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le Marquis & de Madame, de m'infor-

former où vous logez si on venoit de votre part, & de remettre en même tems ces deux louis d'or que voici.

Je les pris : tâchez lui dis-je, de la voir demain, retenez bien, je vous prie où elle demeure, & vous me le ferez sçavoir par quelqu'un que j'envoyerai ici dans deux ou trois jours. Elle me le promit, & nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé. Tout le monde étoit aux fenêtres ; il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur, ou quelque accident considérable, & nous demandâmes ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions, arriva notre Hôtesse, grosse Bourgeoise d'assez bonne mine, qui sortoit du milieu de cette foule de l'air d'une femme qui avoit eu part à l'avanture. Elle gesticuloit

beaucoup, elle levoit les épaules. Une partie de ce peuple l'entouroit, & elle étoit suivie d'un petit homme assez mal arrangé, qui avoit un tablier autour de lui, & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc, Madame, lui dîmes-nous, dès qu'elle se fut approchée ? Dans un moment, nous répondit-elle, j'irai vous le dire, Mesdames, il faut auparavant que je finisse avec cet homme ci, qu'elle mena effectivement chez elle.

Un demi quart d'heure après, elle revint nous trouver ; je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée, nous dit-elle ; celui que vous avez vû avec moi tout à l'heure est le Maître d'une Auberge d'ici près, chez qui depuis dix ou douze jours est venuë se loger une femme passablement bien mise, qui même par ses discours & par ses manieres, n'a pas

trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, & j'en ſuis encore toute émûë.

Imaginez-vous, Meſdames, que la fiévre la priſe deux jours après être entrée chez cet homme qui ne la connoît point, qui lui a loué une de ſes chambres, & lui a fait crédit juſqu'ici ſans lui demander d'argent, quoique dès le lendemain de ſon entrée chez lui, elle eut promis de lui en donner. Vous jugez bien que dans ſa fiévre, il lui a fallu des ſecours qui ont exigé une certaine dépenſe, & il ne lui en a refuſé aucun, il a toujours tout avancé; mais cet homme n'eſt pas riche, elle ſe porte un peu mieux aujourd'hui, & un Chirurgien qui l'a ſaignée, qui a eu ſoin d'elle, qui lui a tenu lieu de Medecin, un Apoticaire qui lui a fourni des remedes, demandent à préſent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle, elle n'a pû

les satisfaire, & sur le champ, ils se sont adressés au Maître de l'Auberge qui les a été chercher pour elle. Celui-ci effrayé de voir qu'elle n'avoit pas même de quoi les payer, a non-seulement eu peur de perdre aussi ce qu'elle lui devoit, mais encore ce qu'il continueroit à lui avancer.

Sur ces entrefaites, est arrivée un petit Marchand de Province qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées, il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vuide, parce qu'elle ne lui donnoit point d'argent ; là-dessus il a pris son parti, & a été lui parler pour la prier de se pourvoir d'une chambre ailleurs, attendu qu'il se présentoit une occasion de mettre dans la sienne quelqu'un dont il étoit sûr, & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courses qu'il étoit allé faire dans Paris. Vous me de-

vez déja beaucoup, a-t'il ajouté, & je ne vous dis point de me payer; laissez-moi seulement quelques nippes pour mes sûretés, & ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

A ce discours, cette femme qui est un peu rétablie, mais encore trop foible pour sortir & pour déloger ainsi à la hâte, l'a prié d'attendre quelques jours, lui a dit qu'il ne s'inquiétât point, qu'elle le payeroit incessamment, qu'elle avoit même intention de le recompenser de tous ses soins, & que dans une semaine au plûtard, elle l'envoyeroit porter un billet chez une personne de chez qui il ne reviendroit point sans avoir de l'argent, qu'il ne s'agissoit que d'un peu de patience, qu'à l'égard des gages, elle n'en avoit point à lui laisser qu'un peu de linge & quelques habits dont il ne feroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires,

ceſſaires, qu'au ſurplus s'il la connoiſſoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce diſcours tel qu'elle le lui a repeté devant moi lorſque je ſuis arrivée; mais il l'avoit déja forcée de ſortir de ſa chambre, & de fermer une caſſette qu'il vouloit retenir pour nantiſſement, deſorte que la querelle alors ſe paſſoit dans une ſalle où ils étoient deſcendus, & où cet homme & ſa fille crioient à toute voix contre cette femme qui réſiſtoit à s'en aller. Le bruit ou plutôt le vacarme qu'ils faiſoient avoit déja amaſſé bien du monde, dont une partie étoit même entrée dans cette ſalle. Je revenois alors de chez une de mes amies qui demeure ici près, & comme c'eſt de moi que cet homme tient la maiſon qu'il occupe, & qui m'appartient; je me ſuis arrêtée un moment en paſſant pour ſçavoir d'où venoit ce bruit. Cet

homme m'a vûë, m'a prié d'entrer, & m'a exposé le fait ; cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire, elle pleuroit, je la voyois plus confuse & plus consternée que hardie, elle ne se défendoit presque que par sa douleur, elle ne jettoit que des soupirs avec ũn visage plus pâle & plus défait que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée à quartier, m'a suppliée si j'avois quelque pouvoir sur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'elle lui demandoit, m'a donné sa parole qu'il seroit payé ; enfin m'a parlé d'un air & d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié, j'ai même senti de la consideration pour elle ; il n'étoit question que de dix écus, si je les perds, il ne me ruineront pas, & Dieu m'en tiendra compte, il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que

j'allois les payer ; je l'ai fait remonter dans ſa chambre où l'on a reporté ſa caſſette, & j'ai emmené cet homme pour lui compter ſon argent chez moi. Voilà, Meſdames, mot pour mot l'hiſtoire que je vous conte toute entiere à cauſe de l'impreſſion qu'elle m'a faite, & il en arrivera ce qui pourra ; mais je n'aurois pas eu de repos avec moi ſans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fûmes pas inſenſibles à ce récit, Madame Darcire & moi. Nous nous ſentîmes attendries pour cette femme qui dans une avanture auſſi douloureuſe avoit ſçu moins diſputer que pleurer ; nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre Hôteſſe, & nous voulûmes toutes deux y avoir part.

Le Maître de cette Auberge eſt appaiſé, lui dîmes-nous, il attendra, mais ce n'eſt pas aſſez ; cette

femme eſt ſans argent apparamment, elle ſort de maladie, à ce que vous dites, elle a encore une ſemaine à paſſer chez cet homme qui n'aura pas grand égard à l'état où elle eſt, ni aux menagemens dont elle a beſoin dans une convaleſcence auſſi récente que la ſienne. Ayez la bonté, Madame, de lui porter pour nous cette petite ſomme d'argent que voici (c'étoit neuf ou dix écus que nous lui remettions.)

De tout mon cœur, reprit-elle, j'y vais de ce pas, & elle partit; à ſon retour, elle nous dit qu'elle avoit trouvée cette femme au lit, que ſon avanture l'avoit extrêmement émûë, & qu'elle n'étoit pas ſans fiévre; qu'à l'égard des dix écus que nous lui avions envoyés, ce n'avoit été qu'en rougiſſant qu'elle les avoit reçus, qu'elle nous conjuroit de vouloir bien qu'elle ne les prit qu'à titre d'emprunt, que l'obligation qu'elle

nous en auroit en ſeroit plus grande, & ſa reconnoiſſance encore plus digne d'elle & de nous ; qu'elle devoit en effet recevoir inceſſamment de l'argent, & qu'elle ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplût point, au contraire, il nous confirma dans l'opinion avantageuſe que nous avions d'elle. Nous comprîmes qu'une ame ordinaire ne ſe ſeroit point aviſée de cette honnête & généreuſe fierté-là, & nous ne nous en ſçûmes que meilleur gré de l'avoir obligée, je ne ſçai pas même à quoi il tint que nous n'allaſſions la voir, tant nous étions prévenuës pour elle. Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que je penſai le propoſer à Madame Darcire, qui de ſon côté m'avoua depuis, qu'elle avoit eu envie de me le propoſer auſſi.

En mon particulier, je plaignis

beaucoup cette Inconnuë dont l'infortune me fit encore ſonger à ma mere que je ne croyois pas à beaucoup près dans des embarras comparables, ni même approchans des ſiens ; mais que j'imaginois ſeulement dans une ſituation peu convenable à ſon rang, quoique ſupportable & peut-être douce pour une femme qui auroit été d'une condition inférieure à la ſienne ; je n'allois pas plus loin, & à mon avis, c'étoit bien en imaginer aſſez pour la plaindre, & pour penſer qu'elle ſouffroit.

L'impoſſibilité de la trouver m'avoit déterminée à laiſſer paſſer huit ou dix jours avant que de retourner chez le Marquis ſon fils, qui devoit dans l'eſpace de ce tems être revenu de la Campagne, & chez qui je ne doutois pas que je n'euſſe des nouvelles de ma mere qui auroit auſſi attendu qu'il fut de retour pour ne pas reparoître inutilement chez lui.

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette Inconnuë, nous sortîmes entre onze heures & midi Madame Darcire & moi pour aller à la Messe (c'étoit un jour de Fête), & en revenant au logis, je crus appercevoir à quarante ou cinquante pas de notre carosse une femme que je reconnus pour cette Femme de chambre à qui nous avions parlé chez le Marquis de Viry rue S. Louis.

Vous vous souvenez bien que je lui avois promis de renvoyer le sur-lendemain sçavoir la demeure de Madame Darneuil qu'elle n'avoit pû m'apprendre la premiere fois, & j'avois exactement tenu ma parole; mais on avoit dit qu'elle étoit sortie, & par distraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eut été mon dessein; aussi fus-je charmée de la rencontrer si à propos, &

je la montrai auſſi-tôt à Madame Darcire qui la reconnut comme moi.

Cette femme qui nous vit de loin parut nous remettre auſſi, & reſta ſur le pas de la porte de l'Aubergiſte chez lequel nous jugeâmes qu'elle alloit entrer.

Nous fîmes arrêter quand nous fûmes près d'elle, & auſſi-tôt elle nous ſalua. Je ſuis bien aiſe de vous revoir, lui dis-je; je ſoupçonne que vous allez chez Madame Darneuil, ou que vous ſortez de chez elle, auſſi vous me direz ſa demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aye dit un mot à une Dame qui loge dans cette Auberge, je reviendrai ſur le champ répondre à votre queſtion, Mademoiſelle, & je ne ſerai qu'un inſtant.

Une Dame? reprit avec quel-

que étonnement Madame Darcire, qui ſçavoit du Maître de l'Auberge que notre Inconnuë étoit la ſeule femme qui logea chez lui ; he quelle eſt-elle donc, ajouta-t'elle tout de ſuite ? & puis ſe retournant de mon côté ; ne ſeroit-ce pas cette perſonne pour qui nous nous intéreſſons, me dit-elle, & à qui il arriva cette triſte avanture de l'autre jour ?

C'eſt elle-même, repartit ſur le champ la Femme de chambre, ſans me donner le tems de répondre ; je vois bien que vous parlez d'une querelle qu'elle eut avec l'Aubergiſte qui vouloit qu'elle ſortit de chez lui.

Voilà ce que c'eſt, reprit Madame Darcire, & puiſque vous ſçavez qui elle eſt, par quel accident ſe trouve-t'elle expoſée à de ſi étranges extrêmités ? nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit, que ce doit être une femme de quelque choſe.

Vous ne vous trompez pas, Madame, lui répondit-elle, elle n'eſt pas faite pour eſſuyer de pareils affronts, il s'en faut bien, auſſi en eſt-elle retombée malade. Je ſuis d'avis que nous allions la voir, ſi cela ne lui fait pas de peine, dit Madame Darcire, montons-y ma fille, (c'étoit à moi à qui elle adreſſoit la parole.)

Vous le pouvez, Meſdames, reprit cette femme, pourvû que vous vouliez bien d'abord me laiſſer entrer toute ſeule, afin que je la previenne ſur votre viſite, & que je ſçache ſi vous ne la mortifierez pas, il ſe pourroit qu'elle vous fit prier de lui épargner cette confuſion là.

Non, non, dit Madame Darcire, qui étoit peut-être curieuſe, mais qui aſſurement l'étoit encore moins que ſenſible; non, nous ne riſquons point de la chagriner; elle a déja entendu parler de nous,

il y a une perſonne qui ces jours paſſés l'alla voir de notre part, & je ſuis perſuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant ſi vous le jugez à propos, nous allons vous ſuivre, mais vous entrerez la premiere, & vous lui direz que nous demeurons dans ce grand Hôtel preſque attenant ſon Auberge, que c'eſt notre Hôteſſe qui vint la voir, & que nous lui envoyâmes il y a quelques jours. Elle ſçaura bien là-deſſus qui nous ſommes.

Nous deſcendîmes auſſi-tôt de carroſſe, & tout s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit eſcalier à monter, & c'étoit au premier ſur le derriere. La Femme de chambre ſe hâta d'entrer, elle avoit en effet des raiſons d'avertir l'Inconnuë qu'elle ne nous diſoit pas ; & nous nous arrêtâmes un inſtant aſſez près de la porte de la chambre vis-à-vis

de laquelle étoit le lit de la malade, de façon que lorſqu'elle l'ouvrit nous vîmes à notre aiſe cette malade qui étoit ſur ſon ſéant qui nous vit à ſon tour, malgré l'obſcurité du paſſage où nous étions arrêtées, que nous reconnûmes enfin, & qui acheva de nous confirmer qu'elle étoit la perſonne que nous imaginions, par le mouvement de ſurpriſe qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eûmes elle & nous tout le tems de nous examiner, c'eſt que cette porte qui avoit été un peu trop pouſſée, étoit reſtée ouverte.

Eh mon Dieu, ma fille, me dit tout bas Madame Darcire, n'eſt-ce pas là Madame Darneuil ? & pendant qu'elle me parloit ainſi, je vis la malade qui joignoit triſtement les mains, qui me les tendit enſuite en ſoupirant, & en jettant ſur moi ſes regards languiſ-

ſans & mortifiés quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage, & pour lui ôter ſa confuſion à force de careſſes, je courus toute émûë l'embraſſer d'un air ſi vif & ſi empreſſé qu'elle fondit en pleurs dans mes bras, ſans pouvoir prononcer un mot dans l'attendriſſement où elle étoit.

Enfin, quand ſes premiers mouvemens, mêlés ſans doute pour elle, d'autant d'humiliation que de confiance, furent paſſés; je m'étois condamnée à ne vous plus revoir, me dit-elle, & jamais rien ne m'a tant coûté que cela, c'eſt ce qu'il y a eu de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de careſſes là-deſſus; vous n'y ſongez pas, lui dis-je, en lui prenant une main, pendant qu'elle donnoit l'autre à Madame Darcire, vous n'y ſongez pas, vous ne nous avez donc crûës,

ni ſenſibles, ni raiſonnables ? eh, Madame, à qui n'arrive-t'il pas des chagrins dans la vie ? penſez-vous que nous nous ſoyons trompées ſur les égards & ſur la conſideration qu'on vous doit ; & dans quelque état que vous ſoyez, une femme comme vous peut-elle jamais ceſſer d'être reſpectable ?

Madame Darcire lui tint à peu près les mêmes diſcours, & effectivement il n'y en avoit point d'autres à lui tenir ; il ne falloit que jetter les yeux ſur elle pour voir qu'elle étoit hors de ſa place.

La Femme de chambre avoit les larmes aux yeux, & étoit à quelques pas de nous qui ſe taiſoit. Vous avez grand tort, lui dis-je, de ne nous avoir pas averties dès la premiere fois que vous nous vîtes ; je n'aurois pas mieux demandé, nous dit-elle, mais je n'ai pû me diſpenſer de ſuivre les ordres de Madame, j'ai été dix-ſept

ans à ſon ſervice, c'eſt-elle qui m'a miſe chez Madame de Viry, je la regarde toujours comme ma Maîtreſſe, & jamais elle n'a voulu me donner la permiſſion de vous inſtruire quand vous viendriez.

Ne la querellez point, reprit la malade, je n'oublierai jamais les témoignages de ſon bon cœur; croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours paſſés tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinq ou ſix perſonnes de la premiere diſtinction à qui je me ſuis adreſſée, & avec qui j'ai vêcu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une ſomme médiocre qui m'auroit épargné les extrêmités où je me ſuis vûë, & ſe ſont contentées de ſe défaire de moi avec de fades & honteuſes politeſſes. Il eſt vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille; heureuſement le vôtre étoit venu alors; votre Hôteſſe même m'a-

voit déja tirée du plus fort de mes embarras, & je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours; mais ma reconnoiſſance ſera toujours éternelle.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, qu'un Laquais vint dire à Madame Darcire qu'il venoit de mener ſon Procureur à la porte de cette Auberge, & qu'il l'y attendoit pour lui rendre une réponſe preſſée. Je ſçai ce que c'eſt, répondit-elle, il n'a qu'un mot à me dire, & je vais lui parler dans mon caroſſe, après quoi je reviens ſur le champ. Madame, ajouta-t'elle en s'adreſſant à l'Inconnuë, ne penſez plus à ce qui vous eſt arrivé depuis que vous êtes ici; tranquilliſez-vous ſur votre état préſent, & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reſte de vos affaires; votre ſituation doit intéreſſer tous les honnêtes gens, & en vérité on eſt

trop

trop heureux d'avoir occaſion de ſervir les perſonnes qui vous reſſemblent.

L'Inconnuë ne la remercia que par des larmes de tendreſſe, & qu'en lui ſerrant la main dans les ſiennes ; il faut avouer, me dit-elle enſuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je ſonge par qui je ſuis ſecouruë, que ce n'eſt ni par mes amis, ni par mes alliés, ni par aucun de ceux avec qui j'ai paſſé une partie de ma vie, ni par mes enfans mêmes ; car j'en ai, Mademoiſelle, toute la France le ſçait, & tout cela me fuit & m'abandonne, j'aurois ſans doute indignement péri au milieu de tant de reſſources ; ſans vous, Mademoiſelle, à qui je ſuis inconnuë, ſans vous qui ne me devez rien, & qui avec la ſenſibilité la plus prévenante, avec toutes les graces imaginables, me tenez lieu, toute à la fois, d'amis,

d'alliés & d'enfans ; ſans votre amie que je rencontre avec vous dans cette Voiture ; ſans cette pauvre fille qui ma ſervie (ſouffrez que je la compte ; ſon zéle & ſes ſentimens la rendent digne de l'honneur que je lui fais) ; enfin ſans votre Hôteſſe qui ne m'a jamais connuë, & qui n'a paſſé ſon chemin que pour venir s'attendrir ſur moi ; voilà les perſonnes à qui j'ai l'obligation de ne pas mourir dans les derniers beſoins, & dans l'obſcurité la plus étonnante pour une femme comme moi ; qu'eſt-ce que c'eſt que la vie ? & que le monde eſt miſerable !

Eh mon Dieu, Madame, lui répondis-je, auſſi touchée qu'il eſt poſſible de l'être ; commencez donc, comme vous en a tant prié Madame Darcire, commencez par perdre de vûë tous ces objets-là ; je vous le repete auſſi-bien qu'elle, donnez-nous le plaiſir de vous voir

tranquille, consolez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

Eh bien, voilà qui est fini, me dit-elle ; vous avez raison, il n'y a ni adversité, ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurement faire cesser ; parlons de vous, Mademoiselle, où est cette mere que vous êtes venuë retrouver, & qu'il y a si long-tems que vous n'avez vûë, dites-m'en des nouvelles, est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle ? est-ce qu'elle est absente ? Ah, Mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous ; le Ciel m'en a donné une aussi ; mais ce n'est pas d'elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême serrement de cœur.

Helas, Madame, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez

de la tendreſſe de ma mere ; ſi je vous diſois que je n'oſe pas me flatter qu'elle m'aime, & que ce ſera bien aſſez pour moi ſi elle n'eſt pas fachée de me voir, quoiqu'il y ait près de vingt ans qu'elle m'ait perdu de vûë ; mais il ne s'agit pas de moi ici ; nous nous entretiendrons de ce qui me regarde un autre fois ; revenons à vous, je vous prie ; vous êtes ſans doute mal ſervie ? vous avez beſoin d'une garde, & je dirai à l'Aubergiſte en deſcendant, de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je lui diſois ; mais je fus bien étonnée de la voir tout-à-coup verſer une abondance de larmes ; & puis revenant à ce nombre d'années que j'avois paſſées éloignée de ma mere.

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vûe, s'écria-t'elle d'un air penſif & pénétré, je ne ſçau-

rois entendre cela qu'avec douleur ! juſte Ciel ! que votre mere a de reproches à ſe faire auſſi bien que moi ; eh dites-moi, Mademoiſelle, ajouta-t'elle, ſans me laiſſer le tems de la réflexion ; pourquoi vous a-t'elle ſi fort négligée ; dites-m'en la raiſon je vous prie ?

C'eſt, lui répondis-je, que je n'avois tout au plus que deux ans quand elle ſe remaria, & que trois ſemaines après, ſon mari l'emmena à Paris où elle accoucha d'un fils qui m'aura ſans doute effacée de ſon cœur, ou du moins de ſon ſouvenir. Et depuis qu'elle eſt partie, je n'ai eu perſonne auprès d'elle qui lui ait parlé de moi, je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ſes lettres, & il n'y a pas plus de quatre mois que j'étois chez une tante qui eſt morte, qui m'avoit reçûë chez elle, & avec qui j'ai paſſée ſix ou ſept

ans ſans avoir eu de nouvelles de ma mere à qui j'ai pluſieurs fois écrit inutilement, que j'ai été chercher ici à la derniere adreſſe que j'avois d'elle ; mais qui depuis près de deux ans qu'elle eſt veuve de ſon ſecond mari, ne demeure plus dans l'endroit où je croyois la voir, qui ne loge pas même chez ſon fils qui eſt marié, qui eſt actuellement en campagne avec la Marquiſe ſa femme, & dont les gens même n'ont pû m'enſeigner où eſt ma mere, quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours, deſorte que je ne ſçais pas où la trouver, quelques recherches que j'ai faites, & que je faſſe encore, & ce qui acheve de m'allarmer ; ce qui me jette dans des inquiétudes mortelles, c'eſt que j'ai lieu de ſoupçonner qu'elle eſt dans une ſituation difficile ; c'eſt que j'entends dire que ce fils qu'elle a tant chéri, à qui elle avoit donné tout

ſon cœur, n'eſt pas trop digne de ſa tendreſſe, & n'en agit pas trop bien avec elle ; il eſt du moins ſûr qu'elle ſe cache, qu'elle ſe dérobe aux yeux de tout le monde, que perſonne ne ſçait le lieu de ſa retraite, & ma mere ne devroit pas être ignorée ; cela ne peut m'annoncer qu'une femme dans l'embarras, qui a peut-être de la peine à vivre, & qui ne veut pas avoir l'affront d'être vûë dans l'état obſcur où elle eſt.

Je ne pûs m'empêcher de pleurer en finiſſant ce diſcours, au lieu que mon Inconnuë qui pleuroit auparavant, & qui avoit toujours eu les yeux fixés ſur moi pendant que je parlois, avoit paru ſuſpendre ſes larmes pour m'écouter plus attentivement ; ſes regards avoient eu quelque choſe d'inquiet & d'égaré ; elle n'avoit, ce me ſemble, reſpiré qu'avec agitation.

Quand j'eus ceſſé de parler,

elle continua d'être comme je le dis là, elle ne me répondoit point, elle se taisoit interdite ; l'air de son visage étonné me frappa ; j'en fus émûe moi-même, il me communiqua le trouble que j'y voyois peint, & nous nous considérâmes assez long-tems dans un silence, dont la raison me remuoit d'avance, sans que je la sçusse, lorsqu'elle le rompit d'une voix mal assûrée pour me faire encore une question.

Mademoiselle, je crois que votre mere ne m'est pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils chez qui vous avez été la chercher ? A la Place Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le sien. Et son nom, reprit-elle vîte, comme épuisée de respiration ? Monsieur le Marquis de..... repartis-je toute tremblante. Ah ! ma chere Tervire, s'écria-t-elle, en

en ſe laiſſant aller entre mes bras! A cette exclamation, qui m'apprit ſur le champ qu'elle étoit ma mere, je fis un cri qui épouvanta Madame Darcire, que ſon Procureur venoit de quitter, & qui montoit en cet inſtant l'eſcalier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri ſignifioit dans une Auberge de cette eſpece, qui ne pouvoit guere être que l'aſile ou de gens de peu de choſe, ou du moins d'une très-mince fortune, elle cria à ſon tour pour faire venir du monde, & pour avoir du ſecours s'il en falloit.

Et en effet au bruit qu'elle fit, l'Hôte & ſa fille, tous deux effrayés, monterent avec le Laquais de cette Dame, & lui demanderent de quoi il étoit queſtion; je n'en ſçais rien, leur dit-elle, mais ſuivez-moi, je viens d'entendre un grand cri qui eſt parti de la chambre de cette Dame malade, chez

qui j'ai laiſſé la jeune perſonne que j'y ai menée, & je ſuis bien aiſe, à tout hazard, que vous veniez avec moi, de façon qu'ils l'accompagnerent, & qu'ils entrerent enſemble dans cette chambre où j'avois perdu la force de parler, où j'étois foible, pâle & comme dans un état de ſtupidité, enfin où je pleurois de joye, de ſurpriſe, & de douleur.

Ma mere étoit évanouie, ou du moins, n'avoit encore donné aucun ſigne de connoiſſance, depuis que je la tenois dans mes bras; & la Femme de chambre, à qui je n'aidois point, n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à elle.

Que ſe paſſe-t'il donc ici, me dit Madame Darcire en entrant? qu'avez-vous, Mademoiſelle? pour toute réponſe, elle n'eut d'abord que mes ſoupirs & mes larmes, & puis levant la main, je lui mon-

trai ma mere comme ſi ce geſte avoit dû la mettre au fait ; qu'eſt-ce que c'eſt, ajouta-t'elle ? eſt-ce qu'elle ſe meurt ? Non, Madame, lui dit alors la Femme de chambre, mais elle vient de reconnoître ſa fille, & elle s'eſt trouvée mal ; ouï, lui dis-je alors, en m'éforçant de parler, c'eſt ma mere.

Votre mere, s'écria-t'elle encore en approchant pour la ſecourir ? quoi la Marquiſe de... ? qu'elle avanture !

Une Marquiſe ! dit à ſon tour l'Aubergiſte qui joignoit les mains d'étonnement ; ah mon Dieu ! cette chere Dame ! que ne m'a-t'elle appris ſa qualité, je me ſerois bien gardé de lui cauſer la moindre peine.

Cependant à force de ſoins, ma mere inſenſiblement ouvrit les yeux, & reprit ſes eſprits. Je paſſe le récit de mes careſſes & des ſiennes. Les circonſtances attendriſ-

ſantes où je la retrouvois, la nouveauté de notre connoiſſance & du plaiſir que j'avois à la voir, & à l'appeller ma mere, le long oubli même où elle m'avoit laiſſée, les torts qu'elle avoit avec moi, & cette eſpece de vengeance que je prenois de ſon cœur par les tendreſſes du mien ; tout contribuoit à me la rendre plus chere qu'elle ne me l'auroit peut-être jamais été, ſi j'avois toujours vêcu avec elle ; ah Tervire ! ah ma fille, me diſoit-elle, que tes tranſports me rendent coupable !

Cependant cette joye que nous avions elle & moi de nous revoir enſemble, nous la payâmes toutes deux bien chere. Soit que la force des mouvemens qu'elle avoit éprouvés euſſent fait une trop grande révolution en elle ; ſoit que ſa fievre & ſes chagrins l'euſſent déja trop affoiblie ; on s'apperçut quelques jours après d'une para-

lyſie qui lui tenoit tout le côté droit, qui gagna bien-tôt l'autre côté, & qui lui reſta juſqu'à la fin de ſa vie.

Je parlai ce jour-là même de la tranſporter dans notre Hôtel. Mais ſa fiévre qui avoit augmenté, jointe à ſon extrême foibleſſe ne le permirent pas, & un Medecin que j'envoyai chercher nous en empêcha.

Je n'y vis point d'autre équivalent que de loger avec elle, & de ne la point quitter, & je priai la Femme de chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeller l'Aubergiſte pour lui demander une chambre à côté de la ſienne; mais ma mere m'aſſura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fut occupée; je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre, lui dis-je? non, me répondit-elle, cela n'eſt pas poſſible, non, & c'eſt à quoi il ne faut pas ſonger; celle-ci eſt trop petite

comme vous voyez, gardez-moi votre santé ma fille, vous reposeriez mal ici, ce seroit une inquiétude de plus pour moi, & je n'en serois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez, & une Garde me suffira.

J'insistai vivement, je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & miserable gîte, mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle, en attendant qu'on pût la transporter ailleurs; aussi dès que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en sortois que le soir. J'y dînois même le plus souvent, & fort mal; mais je la voyois, & j'étois contente.

Sa paralysie m'auroit extrêmement affligée, si on ne nous avoit

pas fait eſperer qu'elle en guériroit ; cependant on ſe trompa.

Le lendemain de notre reconnoiſſance, elle me conta ſon hiſtoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dix-huit ou dix-neuf mois que le Marquis ſon mari étoit mort accablé d'infirmités. Elle avoit été fort heureuſe avec lui, & leur union n'avoit pas été alterée un inſtant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vêcu enſemble.

Ce fils qu'il avoit eu d'elle, cet objet de tant d'amour qui étoit bien fait, mais dont elle avoit négligé de régler le cœur & l'eſprit, & que par un excès de foibleſſe & de complaiſance elle avoit laiſſé s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueïl & de la vanité ont de plus ſot & de plus mépriſable ; ce fils enfin qui étoit un des plus grands partis qu'il y eut en France, avoit à peu près dix-

huit ans, quand le pere, qui étoit extrêmement riche, & qui souhaitoit le voir marié avant que de mourir, proposa à la Marquise, sans l'avis de laquelle il ne faisoit rien, de parler à M. le Duc de... pour sa fille.

La Marquise qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne respiroit que pour lui, approuva non-seulement son dessein, mais le pressa de l'exécuter.

Le Duc de... qui n'auroit pû choisir un gendre plus convenable de toutes façons, accepta avec joye la proposition, arrangea tout avec lui, & quinze jours après nos jeunes gens s'épouserent.

A peine furent-ils mariés que le Marquis (je parle du pere) tomba sérieusement malade, & ne vêcu plus que six ou sept semaines. Tout le bien venoit de lui, vous sçavez que ma mere n'en avoit point, & que lorsqu'il l'avoit

épouſé, elle ne vivoit que ſur la légitime de mon pere, dont je vous ai déja dit la valeur, & ſur quelques morceaux de terre qu'elle lui avoit apportés en mariage, & qui n'étoient preſque rien.

Il eſt vrai que le Marquis lui avoit reconnu une dote aſſez conſiderable, & de laquelle elle auroit pû vivre fort convenablement, ſi elle n'avoit rien changé à ſon état; mais ſa tendreſſe pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut-être falloit-il auſſi qu'elle fut punie du coupable oubli de tous ſes devoirs envers ſa fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous ſes droits en faveur de ſon fils, & de ſe contenter d'une penſion aſſez modique qu'il étoit convenu de lui faire, de laquelle elle ſe borna d'autant plus volontiers qu'il s'engageoit à la prendre chez lui, & à la défrayer de tout.

Elle se retira donc chez ce fils deux jours après la mort de son mari, on l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passe sans qu'elle ait à se plaindre des façons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en louer ; c'étoit de ces procedés froids quoiqu'honnêtes, dont le cœur ne sçauroit être content ; mais dont on ne pourroit ni faire sentir, ni expliquer le défaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille qui étoit naturellement fiere & dédaigneuse, qui avoit vû par hazard quelques Nobles du pays, venir en assez mauvais ordre rendre visite à sa belle-mere, qui la croyoit elle-même fort au-dessous de l'honneur que feu le Marquis lui avoit fait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour de certains égards

juſqu'alors, & ſe relâcha ſi fort ſur les attentions, qu'elle en devint choquante.

Auſſi ma mere, qui de ſon côté avoit de la hauteur, en fut-elle extrêmement offenſée, & lui en marqua un jour ſon reſſentiment.

Je vous diſpenſe, lui dit-elle, du reſpect que vous me devez comme à votre belle-mere, manquez-y tant qu'il vous plaira, c'eſt plus votre affaire que la mienne, & je laiſſe au public à me vanger là-deſſus; mais je ne ſouffrirai point que vous me traitiez avec moins de politeſſe que vous n'oſeriez même en avoir avec votre égale. Moi, vous manquer de politeſſe, Madame, lui répondit ſa belle-fille en ſe retirant dans ſon cabinet; mais vraiment le reproche eſt conſiderable, & je ſerois très-fachée de le mériter, quand au reſpect qu'on vous doit, j'eſpere que ce public, dont vous menacés, n'y

ſera pas ſi difficile que vous.

Ma mere ſortit outrée de cette réponſe ironique, s'en plaignit quelques heures après à ſon fils, & n'eut pas lieu d'en être plus contente que de ſa belle-fille. Il ne fit que rire de la querelle qui n'étoit, diſoit-il, qu'un débat de femmes qu'elles oublieroient le lendemain l'une & l'autre, & dont il ne devoit pas ſe mêler.

Les dédains de la jeune Marquiſe pour ſa mere ne lui étoient pas nouveaux, il ſçavoit déja le peu de cas qu'elle faiſoit d'elle, & la différence qu'elle mettoit entre la petite Nobleſſe de Campagne de cette mere, & la haute naiſſance de feu le Marquis ſon pere; il l'avoit plus d'une fois entendu badiner là-deſſus, & n'en avoit point été ſcandaliſé. Ridiculement ſatisfait de la juſtice que cette jeune femme rendoit au ſang de ſon pere, il abandonnoit vo-

lontiers celui de ſa mere à ſes plaiſanteries ; peut-être le dédaignoit-il lui-même, & ne le trouvoit-il pas digne de lui, ſçait-on, les folies & les impertinences qui peuvent entrer dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition qui n'a jamais penſé que de travers, y a-t'il de miſeres d'eſprit dont il n'étoit capable !

Enfin ma mere, que perſonne ne défendoit, qui n'avoit ni parens qui priſſent ſon parti, ni amis qui s'intéreſſaſſent à elle ; car des amis courageux & zélés en a-t'on quand on n'a plus rien, qu'on ne fait plus de figure dans le monde, & que toute la conſidération qu'on y peut eſperer eſt pour ainſi dire à la merci du bon ou du mauvais cœur de gens à qui l'on a tout donné, & dont la reconnoiſſance ou l'ingratitude ſont déſormais les arbitres de votre ſort ?

Enfin ma mere, dis-je, aban-

donnée de ſon fils, dédaignée de ſa belle-fille, comptée pour rien dans la maiſon où elle étoit devenuë comme un objet de riſée, où elle eſſuyoit en toute occaſion l'inſolente indifférence des Valets même pour tout ce qui la regardoit, ſortit un matin de chez ſon fils, & ſe retira dans un très-petit appartement qu'elle avoit fait louer par cette Femme de chambre, dont je viens de vous parler tout à l'heure, qui ne voulut point la quitter, & pour qui dans l'accommodement qu'elle avoit fait avec ſon fils, elle avoit auſſi retenu cent écus de penſion dont elle a été près de huit ans ſans recevoir un ſol.

Ma mere en partant laiſſa une lettre pour le jeune Marquis, où elle l'inſtruiſoit des raiſons de ſa retraite, c'eſt-à-dire, de toutes les indignités qui l'y forçoient, & lui demandoit en même tems deux

quartiers de ſa propre penſion dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devenoit abſolument néceſſaire pour l'achat d'une infinité de petites choſes dont elle ne pouvoit ſe paſſer dans cette maiſon où elle alloit vivre, ou plutôt languir. Elle le prioit auſſi de lui envoyer le reſte des meubles qu'elle s'étoit reſervés en entrant chez lui, & qu'elle n'avoit pû faire tranſporter en entier le jour de ſa ſortie.

Son fils ne reçut la lettre que le ſoir à ſon retour d'une partie de chaſſe, du moins l'aſſura-t'il ainſi à ſa mere qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquiſe ſeroit venuë avec lui ſi elle n'avoit pas été indiſpoſée.

Il voulut l'engager à retourner, il ne voyoit, diſoit-il, dans ſa ſortie que l'effet d'une mauvaiſe humeur qui n'avoit point de fondement ; il n'étoit queſtion dans

tout ce qu'elle lui avoit écrit que de pures bagatelles qui ne méritoient pas d'attention ; vouloit-elle paſſer pour la femme du monde la plus épineuſe, la plus emportée, & avec qui il étoit impoſſible de vivre, & mille autres diſcours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à perſuader.

Auſſi ne les écouta-t'elle pas, & les combattit-elle avec une force dont il ne pût ſe tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui diſoit d'illuſions, & qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le reſultat de ſa viſite, après avoir bien levé les épaules & joint cent fois les mains d'étonnement, fut de lui promettre, en ſortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandoit avec tous les meubles qu'il lui falloit, qui lui appartenoient ; mais qu'on lui changea en partie, & auſquels on en ſubſtitua de plus médiocres & de moindre valeur, qui

qui par-là ne furent presque d'aucune ressource pour elle quand elle fut obligée de les vendre pour subvenir aux extrémités pressantes où elle se trouva dans la suite ; car cette pension dont elle avoit prié qu'on lui avança deux quartiers, & sur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la somme, continua toujours d'être si mal payée qu'il fallut à la fin quitter son appartement, & passer successivement de chambres en chambres garnies, suivant son plus ou moins d'exactitude à satisfaire les gens de qui elle les louoit.

Ce fut dans le tems de ces tristes & fréquens changemens de lieux, qu'elle se défit de cette fidelle Femme de chambre que rien de tout cela n'avoit rebutée, qui ne se sépara d'elle qu'à regret, & qu'elle plaça chez la Marquise de Viry.

Ce fut aussi dans cette situation que la veuve d'un Officier, à qui

elle avoit autrefois rendu un ſervice important, offrit de l'emmener pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieuës de Paris, & où elle alloit vivre.

Ma mere qui l'y ſuivit, y eut une maladie, qui malgré les ſecours de cette veuve plus généreuſe que riche, lui coûta preſque tout l'argent qu'elle y avoit apporté. De ſorte qu'après deux mois & demi de ſéjour dans cette Terre, & ſe voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir ſon fils, & pour tirer de lui plus de neuf mois de penſion qu'il lui devoit, ou pour employer même contre lui les voyes de Juſtice, ſi la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la Veuve n'étoit qu'à un demi-quart de lieuë de l'endroit où la Voiture que nous avions priſes s'arrêtoit ; ma mere

l'y joignit comme vous l'avez vû, & nous y trouvâmes Madame Darcire & moi. Voilà de quelle façon nous nous rencontrâmes ; elle n'étoit point en état de faire de la dépenſe ; elle avoit deſſein de vivre à part ; de ſe ſéparer de nous dans le repas, & pour éviter de nous donner le ſpectacle d'une femme de condition dans l'indigence ; elle crut devoir changer de nom, & en prendre un qui m'empêcha de la reconnoître. Revenons à préſent où nous en étions.

Huit jours après notre reconnoiſſance chez cet Aubergiſte, nous jugeâmes qu'il étoit tems d'aller parler à ſon fils, & que ſans doute il ſeroit de retour de ſa Campagne. Madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

Nous nous y rendîmes donc avec une lettre de ma mere qui lui apprenoit que j'étois ſa ſœur dans la ſuppoſition qu'il dîneroit

chez lui, nous obſervâmes de n'y arriver qu'à une heure & demie de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas deſtinées à le trouver ſi-tôt ; il n'y avoit encore que la Marquiſe qui fut de retour, & l'on n'attendoit le Marquis que le ſurlendemain.

N'importe, me dit Madame Darcire, demandez à voir la Marquiſe, & c'étoit bien mon intention. Nous montâmes donc chez elle ; on lui annonce Mademoiſelle de Tervire avec une autre Dame, & pendant que nous lui entendons dire qu'elle ne ſçait qui nous ſommes, nous entrons.

Il y avoit chez elle une aſſez nombreuſe compagnie qui devoit apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi qui m'approchois d'elle, & me regarda d'un air qui ſembloit dire, que me veut-elle ?

Quant à moi à qui ni le rang qu'elle tenoit à Paris & à la Cour,

ni ſes titres, ni le faſte de ſa maiſon n'en impoſoient, & qui ne voyoit tout ſimplement en elle que ma belle-ſœur, qui m'étoit d'ailleurs fait annoncer ſous le nom de Tervire dont j'avois lieu de croire qu'elle avoit du moins entendu parler, puiſque c'étoit celui de ſa belle-mere ; j'allai à elle d'une maniere aſſez tranquille, mais polie, pour l'embraſſer.

Je vis le moment où elle douta ſi elle me laiſſeroit prendre cette liberté là (je parle ſuivant la penſée qu'elle eut peut-être, & qui me parut ſignifier ce que je vous dis.) Cependant toute réflexion faite, elle n'oſa pas ſe refuſer à ma politeſſe, & le ſeul expédient qu'elle y ſçut pour y répondre ſans conſéquence, fut de s'y prêter par un léger baiſſement de tête qui avoit l'air forcé, & qu'elle accordoit nonchalament à mes avances.

Je ſentis tout cela, & malgré

mon peu d'uſage je démêlai à ſa contenance pareſſeuſe & hautaine toutes ces petites fiertés qu'elle avoit dans l'eſprit ; notre orgueïl nous met ſi vîte au fait de celui des autres, & en général les fineſſes de l'orgueïl ſont toujours ſi groſſieres, & puis j'étois déja inſtruite du ſien, on m'avoit prévenu contre elle.

Joignez encore à cela une choſe qui n'eſt pas ſi indifférente en pareil cas ; c'eſt que j'étois, à ce qu'on diſoit alors, d'une figure aſſez diſtinguée ; je me tenois bien, & il n'y avoit perſonne, qui à ma façon de me préſenter, dût ſe faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

Madame, lui dis-je, je juge par l'étonnement où vous êtes qu'on vous a mal dit mon nom qui ne ſçauroit vous être inconnu, je m'appelle Tervire.

Elle continuoit toujours de me

regarder ſans me répondre ; je ne doutai pas que ce ne fut encore une hauteur de ſa part, & je ſuis la ſœur de M. le Marquis, ajoutai-je tout de ſuite.

je ſuis bien fachée, Mademoiſelle, qu'il ne ſoit pas ici, me repartit-elle, en nous faiſant aſſeoir, il n'y ſera que dans deux jours.

On me l'a dit, Madame, repris-je ; mais ma viſite n'eſt pas pour lui ſeul, & je venois auſſi pour avoir l'honneur de vous voir. (Ce ne fut pas ſans beaucoup de répugnance que je finis ma réponſe par ce compliment là ; mais il faut être honnête pour ſoi, quoique ſouvent ceux à qui l'on parle, ne méritent pas qu'on le ſoit pour eux, ) & d'ailleurs, ajoutai-je, ſans m'interrompre, il s'agit d'une affaire extrêmement preſſée qui doit nous intéreſſer mon frere & moi, & vous auſſi Madame, puiſqu'elle regarde ma mere.

Ce n'eſt pas à moi, me dit-elle en ſouriant, qu'elle a coutume de s'adreſſer pour ſes affaires, & je crois qu'à cet égard là, Mademoiſelle, il vaut mieux attendre que M. le Marquis ſoit revenu, vous vous en expliquerez avec lui. Son indifférence là-deſſus me choqua ; je vis aux mines de tous ceux qui étoient préſens, qu'on nous écoutoit avec quelque attention ; je venois de me nommer ; les airs froids de la jeune Marquiſe ne paroiſſoient pas me faire une grande impreſſion ; je lui parlois avec une aiſance ferme qui commençoit à me donner de l'importance, & qui rendoit les aſſiſtans curieux de ce que deviendroit notre entretien, car voilà comme ſont les hommes ; de façon que pour punir la Marquiſe du peu de ſouci qu'elle prenoit de ma mere, je réſolus ſur le champ d'en venir à une diſcuſſion qu'elle vouloit éloigner,

gner, ou comme fatiguante, ou comme étrangere à elle, & peut-être auſſi comme honteuſe.

Il eſt vrai que ceux que j'aurois pour témoins étoient ſes amis; mais je jugeois que leur attention curieuſe & maligne les diſpoſoit favorablement pour moi, & qu'elle alloit leur tenir lieu d'équité.

J'étois avec cela bien perſuadée qu'ils ne ſçavoient pas l'horrible ſituation de ma mere, & j'aurois pû les défier, ce me ſemble, de quelque caractere qu'ils fuſſent, raiſonnables ou non, de n'en être pas ſcandaliſés quand ils la ſçauroient.

Madame, lui dis-je donc, les affaires de ma mere ſont bien ſimples & bien faciles à entendre, tout ſe reduit à de l'argent qu'elle demande, & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne ſçauroit ſe paſſer.

Je viens de vous dire, repartit-elle, que c'eſt à M. le Marquis

qu'il faut parler, qu'il ſera ici inceſſamment, & que ce n'eſt pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-deſſus enſemble.

Mais, Madame, lui répondis-je en tournant auſſi bien qu'elle, tout cet arrangement ne conſiſte qu'à acquitter une penſion qu'on a négligé de payer depuis près d'un an, & vous pouvez, ſans aucun inconvenient, vous mêler des embarras d'une belle-mere qui vous a aimée juſqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

J'ai oüi dire qu'elle tenoit elle-même tout ce qu'elle vous a donné, de feu M. le Marquis, reprit-elle d'un ton preſque mocqueur, & je ne me crois pas obligée de remercier Madame votre mere de ce que ſon fils eſt l'héritier de ſon pere.

Prenez donc garde, Madame, que cette mere s'appelle aujourd'hui la vôtre, auſſi bien que la

mienne, répondis-je, & que vous en parlez comme d'une étrangere, ou comme d'une perſonne à qui vous ſeriez fachée d'appartenir.

Qui vous dit que j'en ſuis fachée, Mademoiſelle? reprit-elle, & à quoi me ſerviroit-il de l'être? en ſeroit-elle moins ma belle-mere? puiſqu'enfin elle l'eſt devenuë, & qu'il a plu à feu M. le Marquis de la donner pour mere à ſon fils.

Faites-vous bien réflexion à l'étrange diſcours que vous tenez-là, Madame, lui dis-je en la regardant avec une eſpece de pitié? que ſignifie ce reproche que vous faites à feu M. le Marquis, de ſon mariage? Car enfin s'il ne lui avoit pas plû d'épouſer ma mere, ſon fils apparemment n'auroit jamais été au monde, & ne ſeroit pas aujourd'hui votre mari; eſt-ce que vous voudriez qu'il ne fut pas né? on le croiroit; mais aſſu-

rement ce n'eſt pas là ce que vous entendez ; je ſuis perſuadée que mon frere vous eſt cher, & que vous êtes bien aiſe qu'il vive ; mais ce que vous voulez dire, c'eſt que vous lui ſouhaiteriez une mere de meilleure Maiſon que la ſienne, n'eſt-il pas vrai ? Eh bien, Madame, s'il n'y a que cela qui vous chagrine, que votre fierté ſoit en repos là-deſſus ; M. le Marquis étoit plus riche qu'elle, j'en conviens, & de ce côté-là vous pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira, je ne la défendrai pas. Quant au reſte ſoyez convaincuë que ſa naiſſance valloit la ſienne, qu'il ne ſe fit aucun tort en l'épouſant, & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ai pas inſtruit lui-même, & Madame Darcire que vous voyez, avec qui je ſuis arrivée à Paris, & dont je ne doute pas que le nom n'y ſoit connu, voudra

bien joindre ſon témoignage au mien. Ainſi, Madame, ajoutai-je, ſans lui donner le tems de répondre, reconnoiſſez-la en toute ſureté pour votre belle-mere, vous ne riſquez rien ; rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refuſés juſqu'ici ; reparez l'injuſtice de vos dédains paſſés, qui ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vû, qui vous ont ſans doute gênée vous-même, qui auroient toujours été injuſtes, quand ma mere auroit été mille fois moins que vous ne l'avez crûë, & reprenez pour elle des façons & des ſentimens dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous a donnés des tendreſſes du ſien, par la confiance avec laquelle elle s'eſt fiée à vous & à ſon fils de ce qu'elle deviendroit le reſte de ſa vie.

Vous feriez vraiment d'excellens

sermons, dit-elle alors, en se levant d'un air qu'elle tâchoit de rendre indifférent & distrait, & j'entendrois volontiers le reste du vôtre ; mais il n'y a qu'à le remettre, on vient nous dire qu'on a servi : dînez-vous avec nous, Mesdames ?

Non, Madame, je vous rends grace, répondis-je, en me levant aussi avec quelque indignation, & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appellez mon sermon. Ma mere qui ne s'est rien réservée, & que vous & son fils avez tous deux abandonnée aux plus affreuses extrêmités, qui a été forcée de vendre jusqu'aux meubles de rebus que vous lui aviez envoyés, & qui n'étoient point ceux qu'elle avoit gardés ; enfin cette mere qui n'a crû, ni son fils, ni vous, Madame, capables de manquer de reconnoissance, qui moyennant une pension très-

médiocre, dont on eſt convenu, a bien voulu renoncer à tous ſes droits par la bonne opinion qu'elle avoit de ſon cœur & du vôtre ; elle que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être ſervie, aimée, reſpectée autant qu'elle le devoit être, qui n'y a cependant eſſuyé que des affronts, qui s'y eſt vûë rebutée, mépriſée, inſultée, & que par-là vous avez forcée d'en ſortir pour aller vivre ailleurs d'une petite penſion qu'on ne lui paye point, qu'elle n'avoit eu garde d'enviſager comme une reſſource, qui eſt cependant le ſeul bien qui lui reſte, & dont la médiocrité même eſt une ſi grande preuve de ſa confiance ; cette belle-mere infortunée, ſi punie d'en avoir crû ſa tendreſſe, & dont les intérêts vous importent ſi peu ; je viens vous dire, Madame, que tout lui manquoit hier, qu'elle étoit dans les

derniers besoins, qu'on l'a trouvée ne sçachant ni où se retirer, ni où aller vivre; qu'elle est actuellement malade, & logée dans une miserable Auberge où elle occupe une chambre obscure qu'elle ne pouvoit pas payer, & dont on alloit la mettre dehors à moitié mourante, sans une femme de ce quartier-là qui passoit, qui ne la connoissoit pas, & qui a euë pitié d'elle; je dis pitié à la lettre, ajoutai-je, car cela ne s'appelle pas autrement, & il n'y a plus moyen de menager les termes (& effectivement vous ne sçauriez croire tout l'effet que ce mot produisit sur ceux qui étoient présens, & ce mot qui les remua tant, peut-être auroit-il blessé leurs oreilles délicates, & leur auroit-il paru ignoble & de mauvais goût, si je n'avois pas compris, je ne sçai comment, que pour en ôter la bassesse, & pour le rendre touchant il fal-

loit fortement appuyer deſſus, & paroître ſurmonter la peine & la confuſion qu'il me faiſoit à moi-même.)

Auſſi les vis-je tous lever les mains, & donner par différens geſtes des marques de ſurpriſe & d'émotion.

Ouï, Madame, repris-je, voilà quelle étoit la ſituation de votre belle-mere quand nous l'avons été voir, on alloit vendre ou du moins retenir ſon linge & ſes habits, quand cette femme, dont je parle, a payé pour elle, ſans ſçavoir qui elle étoit, par pure humanité & ſans prétendre lui faire un prêt.

Elle eſt encore dans cette Auberge dont ſon état ne nous a pas permis de la tirer. Cette Auberge, Madame, eſt dans tel quartier, dans telle ruë, & à telle enſeigne: conſultez-vous là-deſſus, conſultez ces Meſſieurs qui ſont vos amis, je ne veux qu'eux pour juges entre

vous & la Marquiſe votre belle-mere ; voyez ſi vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ſes affaires. Mon frere eſt abſent, voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portois de ſa part, & je vous la laiſſe, adieu, Madame.

Une cloche qui appelloit alors mon amie la Religieuſe à ſes exercices, l'empêcha d'achever cette Hiſtoire qui m'avoit heureuſement diſtraite de mes triſtes penſées, qui avoit duré plus long-tems qu'elle n'avoit cru elle-même, & dont je vous envoyerai inceſſamment la fin avec la continuation de mes propres Avantures.

*Fin de la onziéme Partie.*

# *LA VIE*

# DE MARIANNE.

*Douziéme & derniére Partie.*

# *LA VIE*
# DE MARIANNE,
## OU
## *LES AVANTURES*
## DE MADAME
## LA COMTESSE DE***.

*Par M. de* MARIVAUX.

*Douziéme & derniére Partie.*

A PARIS,

Chez PRAULT, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. LXIV.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# *LA VIE*
# DE MARIANNE,
## OU
## *LES AVANTURES*
## DE MADAME
## LA COMTESSE DE***.

*Par M. de* MARIVAUX.

---

*Douziéme & derniére Partie.*

OILA, Madame, la derniére Partie de ma Vie, quel effort ! direz-vous, après quatre années de silence. Oh ! tant qu'il vous plaira. Il s'agit de la conclusion de mon Histoire & de celle de cette aimable Religieuse, dont les malheurs m'avoient si vivement touchée. Est-ce

donc ſi peu de choſe? Et pouviez-vous ; de bonne-foi, me donner moins de tems pour terminer ſon Hiſtoire & la mienne? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma réputation d'Auteur à ſoutenir, & que j'aurai, peut-être encore trop tôt détrompé le Public ſur mon compte. Un petit génie comme le mien, voit toujours quelqu'imperfection dans ſon Ouvrage, il le corrige & le retouche ſans ceſſe, encore après tout cela, ne ſe hazarde-t-il à le faire paroître qu'après avoir bien prévenu ſes Lecteurs par ſa modeſtie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'Hiſtoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour le Cloître; une idée bien différente me captiva dans le moment. Vous ſouvient-il de cet homme de condition qui m'avoit propoſé de m'épouſer? Oui, ſans doute, cela eſt trop intéreſſant pour l'oublier; ſi ſa maniere aiſée n'étoit pas des plus galantes, du moins étoit-elle franche & naïve, & celle-là vaut bien l'autre, diſois-je en mon petit moi-même. Il a du monde, un grand ſavoir vivre, une converſation aiſée & très-agréable; car il ne m'étoit

rien échapé pendant tous le tems que nous reſtâmes avec lui chez Madame Dorſin. Oh, ça, Marianne, que feras-tu ? (C'eſt toujours moi qui parle) conſentiras-tu à épouſer ce galant homme ? En vérité, je le crois, ſi ma chere mere le veut; mais que lui donnerai-je ? O, ici je mégare, je me trouble; car je n'ai rien, je ne poſſede rien, mon cœur même n'eſt plus à moi, il eſt abſolument à Monſieur de Valville; oui, je dis abſolument, il m'eſt impoſſible de l'oublier; tout ingrat & tout infidéle qu'il eſt : je ſerai donc malheureuſe & ce brave homme auſſi, puiſqu'il me ſera impoſſible de l'aimer.

J'en étois là, Madame, quand une Sœur Converſe vint me dire : on vous attend au Parloir, c'eſt Madame de Miran & Madame Dorſin. Bon dis-je, cela va bien, j'aurai deux conſeilleres au lieu d'une.

Ah ! ma chere Mere, que je ſuis ravie de vous voir, & auſſi tôt je ſaiſis ſa main que je baiſai avec les plus vifs ſentimens de tendreſſe. Ne ſoyez pas fâchée, dis-je à Madame Dorſin, ſi mes tranſports m'empêchent de vous témoigner la plus

ſincere reconnoiſſance. Point de complimens avec moi, chere Marianne, répond-elle, je ſuis charmée de vos attentions pour cette Mere qui vous aime tant.

Hé bien, dit alors Madame de Miran, comment te trouve-tu aujourd'hui, chere fille? Ta triſteſſe continue-t-elle toujours? N'es-tu pas bien en colere contre mon fils? Pour ma triſteſſe, ma chere Mere, repris-je, elle eſt extrême, je ſuis dans un abandon total de moi-même; je croiois devenir véritablement votre fille; cette idée-là m'avoit ravie: mais elle s'évanouit & cauſe tout mon malheur.

Ma chere fille, répondit Madame de Miran, tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils; je le crois encore à Verſailles; on dit qu'il eſt très languiſſant; il ne voit perſonne, j'ignore comment cette affaire-ci tournera. Mais qu'elle aille comme elle pourra, tu ſeras toujours ma chere fille, je ne t'oublirai jamais: non, c'eſt une choſe aſſûrée. Je t'aime plus que mon fils, entens-tu, Marianne, cela eſt vrai, mais très-vrai.

Ah! ma chere Mere, dis-je, vous me raviſſez ; je ne puis plus ſoutenir l'excès de ma tendreſſe pour vous. Et c'étoit la pure vérité, Madame : mon amour pour Madame de Miran, étoit monté au dernier période : l'infidélité du fils avoit réuni toutes les facultés de mon ame en faveur de la mere.

Après un moment de ſilence & avoir eſſuyé nos larmes, ( je dis nos larmes, car nous pleurions toutes trois avec profuſion ) je racontai à ma Mere & à Madame Dorſin la déclaration ſinguliere que l'Officier m'avoit faite ; vous le connoiſſez, ſans doute, ajoutai-je, & même m'a-t-il dit, très-particulierement : alors ces deux Dames ſe regarderent en ſouriant.

Hé bien, ma fille, dit Madame de Miran, que penſe-tu de cette propoſition-là ? Eſt-elle de ton goût? Oui, certainement nous le connoiſſons ; c'eſt un parfaitement honnête homme, d'une famille diſtinguée, Gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini ; je crois que tu ſerois heureuſe avec une perſonne de ce caractere : Je le crois auſſi, dit Madame Dorſin, il n'y a pas à balancer un

moment. Oui : mais Madame, répondit ma mere, que deviendra Valville? après tout continua-t-elle, rien ne presse, je te dirai ma pensée avant que les huit jours qu'il t'a donnés pour te consulter, soient écoulés ; mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même? te plaît-il? l'aime-tu déja, ma fille? (Oh que non, ma chere mere, il s'en faut bien ; mon cœur n'est pas si sujet à l'inconstance ; je raisonne d'une certaine façon, & cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent; car, ajoutai-je, ma chere mere, que puis-je donner à ce généreux Officier pour récompense de son excessive bonté pour moi? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur; il est à votre fils; apporterai-je à un Mari pour toute dot une ame préoccupée & un cœur enflâmé pour un autre? Voilà un beau présent à faire à ce galant homme. Non, ma chere mere, je ne puis m'y résoudre : une pareille ingratitude m'attireroit le mépris des hommes & la colere de Dieu; du moins en n'épousant personne, je ne tromperai personne : je me livrai entierement à ma chere mere, & en disant cela j'arrosois sa main de mes larmes.

Cette fille me charme, disoit-elle à Madame Dorsin, plus je la connois, plus je me sens d'attachement pour elle. Hé qui ne l'aimeroit pas avec de pareils sentimens? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable Enfant.

Nous en étions-là, lorsque nous fûmes interrompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Warthon: cette voix n'échapa point à Madame Dorsin; elle crut reconnoître un Laquais à Monsieur de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle, il me vient une pensée: Madame Dorsin intriguée, prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'avanture. Le Laquais donna une Lettre à Mademoiselle Warthon, qui lui dit d'une voix basse, après un instant de silence; mon ami, informez votre Maître que je ne manquerai pas d'aller chez Madame de Kilnare. Hé, comment se porte-t-il depuis hier? A-t-il vû Madame sa mere? Non, répondit le Laquais, il n'ose encore se présenter devant elle, mais je crois qu'il doit lui parler ce soir. Bon jour, faites-lui bien mes complimens.

Le Laquais étant descendu dans la

cour, Madame Dorſin le vit par la fenêtre, & reconnut *le Factotum* de Monſieur de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence. Hé bien, dit-elle à ma mere, que penſez-vous de tout ceci, Madame? Que dites-vous de l'hypocriſie de cette Demoiſelle Warthon? N'a-t-elle pas voulu vous en impoſer par ſon étalage de fierté & de grandeur d'ame?

Ce que je penſe, répond Madame de Miran, c'eſt que mon fils eſt trés-malheureux d'être tombé dans les filets de cette petite perſonne-là; qu'il s'en repentira; mais peut-être trop tard. Pour moi je vous proteſte qu'il ne l'épouſera jamais de mon conſentement: & tout de ſuite, s'adreſſant à Madame Dorſin: Faites-moi un plaiſir, vous êtes en liaiſon avec Madame de Kilnare; c'eſt une femme de mérite qui entend raiſon; trouvez moyen de lui rendre une viſite imprévue, vous y trouverez mon fils; la Warthon ne pourra conteſter ce rendez-vous, examinez bien leur contenance, enſuite informez Madame de Kilnare de mes deſſeins, de l'inconſtance de mon fils & du manége de cette jeune

fille. Madame Dorſin promit d'exécuter ce projet. C'eſt une dangereuſe petite créature que votre Demoiſelle Warthon, s'écria Madame de Miran, croiroit-on qu'à ſon âge on pût être capable d'une ſi parfaite diſſimulation? Tranquiliſe-toi, ma fille, voyant que mes ſoupirs me ſuffoquoient, cette aventure tournera à ton avantage, je prendrai de fortes meſures là-deſſus.

Ah! ma chere mere, lui dis-je, de grace ne chagrinez point Monſieur de Valville à cauſe de moi, je ne le mérite pas, ſon inconſtance n'eſt point blâmable, ce n'eſt qu'une ſuite des malheurs qu'entraîne l'obſcurité de ma naiſſance. Je me trouvai mal, en diſant cela; mon cœur venoit de faire un effort qui l'avoit épuiſé, il falut me remporter dans ma Chambre. Courage, ma chere fille, s'écria ma chere mere, lorſqu'on me conduiſoit, demain je viendrai te voir, conſole-toi donc, mon enfant: mais je ne pus répondre; on me mit ſur mon lit où je reſtai une heure ſans connoiſſance.

Après cette criſe de chagrin, je me trouvai aſſez tranquille: je dis tranquille, cela eſt vrai, car j'étois incapa-

ble de goûter ni joie ni triſteſſe. Je raiſonnois cependant en moi-même, mais ce raiſonnement-là ne me paroiſſoit ni agréable, ni douloureux; mon état reſſembloit fort à celui d'un imbécille qui fait des diſcours où il ne conçoit rien. M'étant levée je me laiſſai aller négligemment dans un fauteuil, on m'apporte à manger, je mange, on me préſente à boire, je bois, on me parle, j'ouvre de grands yeux & ne réponds rien.

La Sœur Converſe qui me ſervoit, me voyant dans cet abbattement, s'écrioit de tems en tems, bon Dieu! ſainte Vierge! qu'eſt-ce que tout ceci? Je crois que cet Enfant ſe meurt. Hé, Mademoiſelle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal? Point de réponſe.

La Religieuſe mon amie arrive auſſi, elle m'approche, je ne la vois pas; bon ſoir ma fille, je ne réponds rien. Hé, mais, me dit-elle, parlez donc, vous eſt-il encore ſurvenu quelque nouveau ſujet de chagrin? Hé oui, m'écriai-je alors, & je me tus; mais de grace, ma chere Enfant, continue-t-elle, dites-moi donc quelque choſe? enfin, à force

de me tourmenter, elle reveille un peu mes eſprits, la circulation du ſang commence à agir, en un mot, mon anéantiſſement ſe diſſipe peu-à-peu.

Je lui raconte l'aventure de Mademoiſelle Warthon. Hé bien, qu'eſt-ce que cela ſignifie, répond ma Religieuſe? Rien du tout. Quoi! ma Révérende Mere, ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire? Non, rien; au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

Monſieur de Valville cherche à voir & à connoître votre Rivale, tant mieux: c'eſt-là le ſeul moyen de s'en rebuter. Vous penſez bien, ma fille, qu'étant épris de ſes charmes, ces charmes captiveront toujours ſon cœur, s'il ne découvre pas ſes défauts. Hé comment voulez-vous qu'il les connoiſſe, à moins qu'il ne la fréquente: ſes premieres impreſſions ſubſiſteront, que dis-je! ce n'eſt pas aſſez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connoît que médiocrement la perſonne aimée; il n'y a donc que les fréquentes converſations qui puiſſent diminuer ſa tendreſſe pour elle; car je ſuis preſque certaine, qu'il

n'eſt qu'ébloui des graces de la Warthon; de ſorte que ce ſera un bonheur pour vous, puiſque vous vous figurez que c'eſt un bonheur de ramener un infidéle Amant. Oui, je le répete, c'eſt un avantage & un grand avantage qu'il la voie & qu'il la pratique ſouvent. Cette fille eſt ſimple, fiere & coquette tout enſemble, naturellement brouillonne; Monſieur de Valville ne manque point de pénétration, il connoîtra bien-tôt tout ce que vaut ſa nouvelle conquête, & cette connoiſſance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un ſujet qui vous eſt ſi inférieur à tous égards.

Ainſi, ma fille, que ces viſites furtives n'alterent point votre repos, vous devez bien plûtôt vous en réjouir; c'eſt un courrier qui annonce votre triomphe; car vous concevez aiſément qu'une fille, quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ſes appas, quand elle eſt aſſez imprudente d'accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaiſent d'abord à un Amant, cela eſt vrai, mais lorſqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conſéquence; cette trop grande facilité dans une Maîtreſſe lui cauſe toujours des

soupçons ; ces soupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne se borne pas à ces minucies. Un Amant qui a de l'esprit juge par ce premier rendez-vous, qu'il en est aimé, cette idée le porte à d'autres tentatives ; une fille qui commence à s'oublier, passe sur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conséquence ; ces bagatelles, toutes frivoles qu'elles lui paroissent, la menent plus loin, & plus loin encore ; cette aisance rebute bien-vîte un Amant délicat & le rend toujours infidéle.

Monsieur de Valville va tracasser de cette maniere avec la Warthon pendant quelques jours, peut-être quelques mois, après quoi il fera des réflexions ; il comparera votre mérite & votre façon d'agir, avec les manieres & l'esprit de cette nouvelle Maîtresse. L'examen fait, adieu Mademoiselle Warthon, son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue, Madame, que cette bonne Religieuse me raviſſoit, en parlant de la sorte, il me paroissoit qu'elle raisonnoit assez juste, du moins ce raisonnement-là flattoit mon foible cœur par l'endroit

le plus ſenſible; ſon diſcours ſéduiſant me ramena tout-à-fait dans mon bon ſens; de ſorte que je dormis cette nuit d'un profond ſommeil, & que je n'eus preſque plus d'inquiétude ſur les viſites de Mademoiſelle Warthon.

Le matin dès qu'elle entra dans ma chambre, je courus l'embraſſer avec des démonſtrations de joie qui la ravirent: ah! Dieu ſoit beni, ma chere fille, vous voilà à merveille, oui, à merveille, & telle que je vous veux; allons, tout tournera bien, n'eſt-il pas vrai, Marianne?

Je l'eſpere, répondis-je, je me ſens extrêmement ſoulagée; la tranquilité commence à s'emparer de mon ame, ce qui me fait bien augurer pour la ſuite.

J'en ſuis charmée, ma fille, me dit-elle, en collant ſon viſage ſur le mien. Hé bien, puiſque vous êtes mieux, & en effet je vous trouve très-fraiche ce matin, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran, touchant la propoſition de l'Officier.

Rien, chere Amie, dis-je, elle ne s'eſt point encore déterminée ſur ce point, ni moi non plus. D'ailleurs nous fûmes interrompues par le Laquais de

Monſieur de Valville qui apporta la Lettre à Mademoiſelle Warthon; cette triſte cataſtrophe m'obligea de quitter ma mere. Hé bien, reprit-elle, voulez-vous ſavoir ma penſée là-deſſus? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation, je me trouve ſi bien de vos conſeils, que je ſerai charmée d'être inſtruite par vous de ce que je dois faire dans cette occaſion.

Voici donc, Marianne, ce que je penſe à ce ſujet, Sçavez-vous, ma chere fille, qu'un homme de ce caractere mérite votre attention? Vous me direz, & il eſt vrai, que votre cœur eſt prévenu, qee vous ne l'aimerez jamais. Cela ſera faux, Marianne; c'eſt-là votre penſée aujourd'hui, je le crois; mais vous changerez de ſentiment, ma fille, c'eſt moi qui vous le prédits. Vous oublirez Monſieur de Valville, quand vous aurez murement réfléchi ſur le mérite de cet homme-là; la conduite qu'il tiendra, pour s'attirer votre eſtime, fera impreſſion ſur votre ame; ſa déférence, ſes manieres, ſa tendreſſe, tout cela, dis-je, captivera peu-à-peu votre attention. Cette attention-là produira l'eſtime; or,

Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour ; je suppose ici un Hymen & que votre indéle ne revienne plus vers vous.

Oui, chere fille ; je soutiens qu'un homme poli & aimable de cœur & de sentimens, quelqu'âgé qu'il soit, touche toujours notre ame ; c'est d'abord par reconnoissance, ensuite par estime, de l'estime on passe à l'amitié & de l'amitié à la tendresse. Tel est, ma chere fille, tel est le cercle qui enchaîne insensiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet Officier, cependant vous avouez que sa maniere de s'expliquer vous a plû ; vous êtes, outre cela convaincue qu'il a du mérite & une ame noble ; en un mot de très-belles qualités ; vous voilà déja à la premiere démarche qui vous portera à l'aimer. Bien-tôt son respect, je dis son respect ; car sa façon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous, touchera votre cœur. Ajoutez ensuite un amour tendre & constant, des manieres prevenantes, & jugez si vous pourrez y résister. Non, Marianne, je vous connois trop pour me tromper ;

oui

oui je vous le répete, vous ferez heureuſe, Marianne, & même très-heureuſe avec un homme de ce caractere.

Vos raiſons, ma chere Amie, lui dis-je, ſont convaincantes, elles me plaiſent infiniment; j'avoue même que l'eſpérance dont vous me flattez, d'oublier un jour Monſieur de Valville pourroit m'obliger à cette démarche; cependant je vous accorde, que ce galant homme pourroit me rendre heureuſe; mais où trouverai-je une mere ſemblable à Madame de Miran? Et que ferai-je de la tendreſſe exceſſive que j'ai pour elle? Je l'entretiendrai, me direz-vous; oh! qu'il y aura de différence; ſon amitié me tient lieu de tout aujourd'hui; peu-à-peu elle m'oublira, je n'aurai plus beſoin de ſon ſecours, je ne la verrai que rarement; cette idée ſeule, oui cette ſeule idée, ma chere Amie, me retiendroit, quand mon cœur ne ſeroit pas auſſi attaché à Monſieur de Valville; cependant elle eſt la maîtreſſe de mon ſort, je terminerai cet Hymen dès qu'elle me l'ordonnera. Mais laiſſons cette matiere. Faites-moi le plaiſir de finir vos avantures, perſuadée que vos diſgraces adouciront les miennes.

Hé bien, dit-elle, j'y consens; mais promettez-moi que vous ferez vos efforts pour vous tranquilliser, & que vous serez toujours de mes amies, malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je juré une amitié éternelle qu'elle continua ainsi son Histoire,

Ma chere fille, dit-elle, les sentimens de votre ame ont fait de vives impressions sur mon cœur, je vous suis attachée pour toute ma vie par les liens d'une parfaite amitié, & cette amitié feroit tout le bonheur de ma vie, si je pouvois la passer avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parfait retour. Si je ne consultois donc que ma satisfaction, je louerois votre dessein & je vous engagerois par mille façons à embrasser la vie Religieuse, mais ma tendresse à votre égard m'oblige à vous prier de consulter long-tems votre cœur.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive; écoutez avec attention ce qu'il me reste à vous dire, profitez de mon exemple & ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des graces, j'ai aimé & j'ai crû être aimée. Durſan cet Amant chéri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une ſucceſſion conſidérable à laquelle il ne s'attendoit pas; il devoit m'élever à un état brillant, mais mes ſoupçons jaloux firent ſon infortune & la mienne; ſa prétendue inconſtance, car je le croiois infidéle, à cauſé mon entrée dans le Cloître, Je me perſuadois que cette démarche réduiroit mon volage au déſeſpoir, trompée par ces fauſſes images, j'ébauchai & conſommai tout de ſuite mon ſacrifice.

Mais entrons dans un détail plus circonſtancié; il vous ſouvient, ſans doute, Marianne, de la viſite & du diſcours que je fis à ma belle-ſœur. Satisfaite d'avoir un peu mortifié cette fiere Ducheſſe, je revenois triomphante, rien ne flatte plus notre amour propre que d'humilier l'orgueil de ceux qui nous mépriſent, mais hélas! chere Amie, que je payai cher ces mouvemens de ſatisfaction! A peine fus-je de retour à l'auberge où étoit ma mere, qu'elle expira entre mes bras, & ne put proférer que ces paroles: venez venez ma chere fille

embraſſez votre mere, oubliez mon peu de tendreſſe pour vous, ah! que ne puis-je réparer ma faute! j'expire, ma fille, & elle mourut. Vous devez croire, Marianne, que mon déſeſpoir fut auſſi grand qu'il étoit juſte. Madame Darcire pénétrée de mon état, me fit tranſporter dans notre appartement, où je reſtai comme immobile pendant fort long-tems; il eſt même certain que j'aurois fini ma triſte vie ſans le ſecours de cette Dame & de Monſieur Durſan, qui arriva peu de tems après ce funeſte accident. Durſan plein d'une reſpectueuſe tendreſſe, trouva cependant le moyen de me conſoler, il me diſoit ſans ceſſe que notre prochaine union devoit ranimer mon courage, s'il étoit vrai que j'euſſe pour lui quelques ſentimens de compaſſion.

Pendant que je fixois toutes mes penſées ſur cette flatteuſe eſpérance, j'appris que mon frere & ſa femme bien loin d'avoir marqué quelque ſentiment de compaſſion pour ma chere mere, étoient retournés tout-à-coup à la campagne ſans avoir laiſſé aucun ordre pour ſes funérailles; je n'entendis même aucune de leurs nouvelles, mais je m'en

consolai. L'agréable idée que je me formois de m'unir à Dursan me tint lieu de tout, & je compris par-là que ce qui n'est point amour n'occupe pas long-tems un cœur amoureux.

Environ un mois après ce triste événement, Madame Darcire retourna en Province. Me trouvant seule je me déterminai à entrer dans un Monastere, afin de n'être pas exposée aux traits de la médisance. L'Amour ne laissoit pas de s'opposer à ma résolution, il me faisoit envisager les funestes suites du parti que je voulois prendre, & il cherchoit à m'effrayer par les rigueurs de l'absence; mais toujours en garde contre ses mouvemens, il eut beau se faire sentir, mon devoir en triompha. Sûre du cœur de Dursan je pris donc le parti de venir ici pour six mois; la tendresse pour mon infortunée mere ne put obtenir un terme moins long, j'imposai encore silence aux amoureux mouvemens de mon ame, & j'obligeai mon Amant de souffrir ce délai; c'est cependant ce qui a été la source de mes plus cuisans chagrins.

Dursan étoit d'une figure trop aima-

ble pour ne pas bleſſer un cœur, quelqu'indifférent qu'il pût être. Mademoiſelle de L.... très-ſuſceptible d'impreſſion le voioit ſouvent, il occupoit avec ſa mere un quartier de leur Hôtel. Cette Demoiſelle qui poſſédoit des biens immenſes, touchée du mérite de ce jeune & aimable Cavalier, s'étoit laiſſée ſurprendre à un Amour violent, cet Amour impétueux la pouſſa à nous trahir, elle m'inſpira de la jalouſie, elle lui inſinua des ſoupçons.

Une fille éperduement amoureuſe ne ménage rien pour parvenir à ſes fins, elle crut qu'en nous déſuniſſant, elle le rendroit ſenſible à ſes charmes, elle s'abuſa & nous trompa tous deux. Il fut outré de mes froideurs & moi de ſa prétendue inconſtance, il va comme un déſeſpéré joindre ſon Régiment, & je prends le Voile; il ignoroit ma réſolution, je ne ſavois rien de ſa fuite. Cette perfide Amie, car elle avoit gagné mon eſtime & ma confiance par des manieres flatteuſes & infiniment prévenantes, cette perfide, dis-je, profita adroitement de cette ſéparation. Elle informe Durſan par des lettres pleines d'artifices,

qu'un autre me captivoit, & qu'un Hymen alloit bien-tôt nous unir à jamais ; la rage s'empare de ſon eſprit, il ſe marie ſans amour, je me fais Religieuſe ſans vocation ; pendant qu'il forme ſes liens, j'en tiſſus d'autres pour m'aſſervir dans un dur eſclavage. A peine eus-je prononcé mes vœux, que les nuages qui m'avoient environnée juſques-là s'éclipſerent. Je connus, mais trop tard, qu'abuſée par des ſentimens équivoques, mes démarches avoient été un peu précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Durſan de retour à Paris apprend avec ſurpriſe mes engagemens, il ne ſait que penſer de ma conduite, cette idée l'inquiéte, le trouble, il veut s'en éclaircir.

Une Dame de ſes amies avec laquelle je n'avois aucune habitude, vient au Parloir, me demande & m'inſtruit du déſordre de Durſan; j'apprens les motifs qui l'avoient engagé à me quitter bruſquement : frappée de ce dénouement, mes larmes furent les ſeuls interprétes des ſentimens de mon ame, cette Dame lui en fait un récit touchant. Mon Amant, trouve le moyen de me parler,

il se justifie, je m'explique; il connoît la malice de sa pernicieuse Confidente, & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous désunir; ses soupirs, ses sanglots, ne me prouvent que trop son innocence. Alors je sens vivement tout le prix de la perte que j'ai faite. Mon malheur est sans remede, son infortune n'a plus de ressources.

Figurez-vous, belle Marianne, quelle fut notre situation. Pour moi, l'état où je me trouvai réduite seroit impossible d'exprimer. Mon ame alors est agitée des plus cruels transports, la clarté s'éclipse tout-à-coup de mes yeux, je tombe pâmée au milieu du Parloir.

La Tourriere qui entendit le bruit de ma chûte, accourt en diligence. Mon Amant assûré qu'il me venoit du secours se retire pour épargner ma réputation & cacher son désordre; il ne pouvoit me soulager à cause des grilles qui nous séparoient. Revenue de ma foiblesse, je me trouve dans mon lit attaquée d'une fiévre ardente. Que vous dirai-je, chere fille? Je restai six mois malade & languissante, pendant lesquels

je

je reçus nombre de Lettres du malheureux Durſan. Ces Lettres bien loin de me calmer aigriſſoient ma douleur ; plus je réfléchiſſois, plus ces réflexions-là devenoient cruelles. Ah ! diſois-je, perdre ce que l'on aime & ce qui peut rendre heureuſe, c'eſt un malheur ; mais le perdre par ſa faute, c'eſt un ſujet de s'affliger d'autant plus grand qu'on ne peut ſe plaindre que de ſoi-même.

Ces plaintes irriterent mes deſirs, mes deſirs augmenterent mes peines. La ſituation de mon Amant étoit à-peu-près égale à la mienne ; c'eſt une eſpéce de ſoulagement, cela eſt vrai, Marianne : cependant, penſois-je en moi-même, la diverſité des objets pourra calmer ſa triſteſſe : les plaiſirs où ſa naiſſance l'engagent adouciront peu-à-peu ſes amertumes ; il m'oublira, je ne l'oublirai jamais. Je le croiois alors comme vous, ma fille ; oui, répétois-je ſans ceſſe, il ſera toujours gravé dans mon cœur, mon eſprit en eſt tout rempli, je n'ai rien pour me diſtraire. Cependant ma flâme, qui n'étoit qu'aſſoupie, reprit toute ſon activité, mon eſclavage m'effraya ; la dévotion me parut fade & inſipide,

j'enviſageai les auſtérités de ma Regle comme un joug pésant & inſuportable. Ah ciel! que vais-je devenir? Envoyez-moi une grace ſupérieure à mon amour, m'écriois-je à chaque moment : mais penſois-je, l'ai je mérité cette grace? mon foible cœur, plus ſuſceptible de tendreſſe humaine, que d'impreſſions divines, eſt-il capable de la goûter? Ah! chere Amie, comment vous peindre ma détreſſe! Que de plaintes amères! Que de ſanglots cuiſans! Que de ſoupirs échapés!

La diſcipline Religieuſe n'avoit preſque point encore fait d'impreſſion ſur mon eſprit; je n'avois point ces dehors impoſans, ſi néceſſaires à ma profeſſion : ici l'amie dont je vous ai rapporté les diſcours dans la huitiéme Partie de ma vie, informée de la cauſe de mon mal, entreprit de me conſoler, elle y réuſſit peu-à-peu, ſon langage paroiſſoit tendre & pathétique. Elle avoit eſſuyé la même diſgrace; j'écoutai donc ſes conſolations, & ſes conſolations me firent impreſſion. Elle engagea même l'Abbeſſe qui avoit dans ce tems quelque bienveillance pour moi à me donner

une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'occupation. On me fit seconde Maîtresse des Pensionnaires, il falut obéir ; mais cet emploi convoité par plusieurs de nos Sœurs me coûta bien cher. Soyez attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire ; après cela décidez si vous êtes appellée pour le Cloître, & si un volage Amant qui reviendra bien-tôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil sacrifice. Tout volage qu'il est, soyez assûrée qu'il fera réflexion à votre généreux procédé, à cette façon d'agir & de penser qui n'est connue que des grandes ames ; à ces charmes séduisans qui vous captivent tous les cœurs ; à cet esprit orné des plus aimables qualités. Oui, ma fille, cela est certain, il est plus à plaindre que vous, il connoît déja sa faute, & sent plus le poids de son inconstance, que vous ne sentez celui de son infidélité.

Ah ! ma Révérende Mere, lui répondis-je, épargnez mon foible cœur ; ne flattez ni ma vanité, ni mon amour. Si Monsieur de Valville ressent de la mortification, c'est à cause de Madame sa mere qui m'aime & avec laquelle il doit

garder des mesures. Son cœur a encore toute sa tendresse, elle n'a changé que d'objet. Mademoiselle Warthon a des graces, & ces graces me l'ont enlevé; cette espérance me paroît vaine, je n'ose m'en flatter : c'est donc nourrir ma passion de vouloir me repaître de cette chimére; je ne vois aucune apparence de retour : oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette pensée-là me désole. Mais je vous ai interrompue, chere Amie, achevez de graces vos Avantures. La Réligieuse réprit ainsi la suite de son discours.

Rien, dit-elle, ma fille, n'est plus mépriſable que l'envie, rien cependant de plus en vogue dans le siécle où nous vivons : vous devez croire qu'elle régne quelquefois dans les Monasteres, & le malheur est, quand une fois cette passion s'est emparé d'une ame dévote, qu'elle y cause de grands ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner, ne connoît, si j'ose le dire, ni probité ni religion. Une amie vous sacrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous haït, une ennemie vous calomnie, une dévote, ou pour mieux dire, une bigote jalouse

de votre bonheur eſt plus à craindre qu'une Lionne en furie ; elle fait jouer les plus artificieux reſſorts pour vous trahir & vous perdre ; & ces reſſorts-là ne manquent preſque jamais : de-là les cabales, les intrigues dans une Communauté, les eſpionneries pour découvrir vos démarches & empoiſonner vos actions. Les moindres fautes ſont divulguées comme d'énormes ſcandales ; on obſcurcit vos plus droites intentions. Un cœur gâté par ce fatale venin ne ſe reſſent plus de l'humanité : oui, cette paſſion inſpire toujours les moyens de nuire. Tantôt, c'eſt une parole indiſcrete qu'on traite de ſcandaleuſe, une foible irrévérence qu'on nomme impiété. Eſt-on au Parloir, on a entendu, publiera-t-on, des converſations tendres & équivoques, on fait voler ces diſcours de bouche en bouche, c'eſt un ſecret qu'on vous confie, très-perſuadé qu'on ne le gardera pas. En effet celle-ci le dit à une autre, une troiſiéme à une quatriéme, on augmente toujours la narration ; inſenſiblement les Supérieures en ſont informées, elles ſe préviennent & s'indiſpoſent contre vous : vous l'ignorez pen-

dant un certain tems. Leurs soupçons ; qui ne sont encore que de foibles indices se fortifient peu-à-peu ; ensuite on vous tourmente ; la plus légere faute est punie avec la derniere rigueur ; alors votre amour propre s'irrite, le cœur se révolte, vous criez à l'injustice, en un mot, vous devenez le martir de votre tempéramment & la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige & devient tiéde dans la pratique de la vertu ; la piété semble incommode, les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance ; on n'y trouve ni goût ni plaisir, parce que vous ne jouissez pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de votre état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifications qu'on vous fait essuyer, le ressentiment triomphe, & ce ressentiment vous dévore parce qu'il est restraint par l'impuissance de se venger : alors tout vous déplaît, rien ne vous console, adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puérilles municies ; mais elles deviendroient

très-pésantes si vous y étiez exposée. Une ame qui a des sentimens & qui pense d'une certaine façon ne peut digérer ces chagrins-là. Quelque frivoles qu'ils vous paroissent, ils vous troublent, vous inquiétent, vous affligent, & produisent la nonchalance, la froideur. Or, il est rare que la tiédeur n'enfante pas l'indévotion. En bonne-foi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble & sincere, si vous pourriez vous accommoder de cette maniere de vivre? Vous sentez-vous assez de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chere fille.

Non, chere Amie, lui répondis-je, ma piété à ce que je vois n'est pas assez forte, j'ai besoin de faire bien des réflexions, afin de distinguer, qui de la vertu, ou de l'amour propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne, je pense que vous me connoissez & que votre pénétration m'a dévelopée. Elevée d'une certaine maniere j'ai toujours chéri la vertu, & une noble élévation d'ame m'a toujours, grace au ciel, préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terri-

ble. Hélas! déja j'avois éprouvé ſon noir venin, ce ſcélérat d'Abbé, neveu du Baron de Sercour, comme je vous l'ai raconté, m'avoit fait vivement ſentir dequoi la calomnie eſt capable; cependant je n'éprouvai dans cette occaſion qu'une étincelle de ſa malignité, vous allez en juger.

Preſque conſolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais, je commençois à en faire un ſacrifice à Dieu, lorſque de cuiſans chagrins me replongerent dans un tel anéantiſſement que le courage m'abandonna abſolument.

Une de nos Sœurs qui avoit conçu de la jalouſie contre moi à cauſe de ma charge de ſous-Maîtreſſe des Penſionnaires, informée de mon Hiſtoire, de la cauſe de ma maladie, & de cette langueur qui ne me quittoit point, exagera tellement ma ſituation qu'à peine y paroiſſoit-il de la vraiſemblance. On eſt un peu fiére quand on n'a rien à ſe reprocher! Je mépriſai ſes contes, & mes mépris acheverent de la révolter.

Mon Amant ſéjourna à Paris environ deux ans, il m'écrivoit tous les jours des Lettres, & venoit me voir une fois

chaque semaine. Je jouissois alors d'une assez grande liberté ; mais cette liberté ne me faisoit point oublier mon devoir ni ce que je me devois à moi-même. Ma passion étoit encore forte, je l'avoue : celle de Dursan ne paroissoit point ralentie : cependant les conseils de mon Amie m'avoient un peu fortifiée contre les sentimens de ma tendresse. Je n'étois point tout-à-fait tranquille, mais je ne sentois point ce feu ardent qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettois quelquefois sa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde, ma langueur en étoit une preuve ; je ne lui en faisois point un mystere, les soupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétroient. Il m'attendrissoit, il est vrai, mais son respect étoit grand & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant le croirez-vous, Marianne, on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les infortunes.

Cette Sœur jalouse surprit quelques Lettres de mon Amant, qui

n'étoient assurément que tendres. Il est vrai qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareille commerce, & je sçai que c'étoit une imprudence & une démarche peu convenable ; mais je n'ai jamais crû que cette imprudence & cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'infligea.

L'Abbesse déja prévenue contre moi, regarde ces lettres comme une preuve d'un affreux déréglement, & sans nulle autre information, me fait enfermer dans une étroite prison où j'ai resté une année sans pouvoir me justifier ; ma nourriture étoit un peu de pain & d'eau.

Vous devez penser, chere, fille, que ce désastre me terrassa ; j'ignorois les raisons de ma captivité, & cette incertitude causoit mon plus grand supplice ; ma conscience ne me reprochoit point de faute capitale, ni contre mon devoir ni contre mon honneur ; je ne pensois donc pas mériter une pénitence si sévere.

Personne ne m'approchoit, j'étois en opprobre à toute la Communauté ; une Sœur-Converse qui m'apportoit ma nourriture me regardoit avec mépris, jamais

elle ne répondoit à mes queſtions que par d'ameres reproches. Jugez, chere Amie, de mon état ; une dure & rude captivité, ma réputation flétrie, un amour encore mal éteint qui me rongeoit l'ame, des vœux qui m'aſſerviſſoient à vivre toujours dans l'oppreſſion & dans la gêne : ne ſont-ce pas-là de cuiſans déplaiſirs ? Où trouverez-vous un cœur aſſez noble, une ame aſſez dégagée de la matiere qui ſoutienne avec une ferme conſtance de tels revers ? Ah ! Marianne, vos chagrins approchent-ils de ces malheurs-là ? Non ma chere fille, il s'en faut de beaucoup. Qu'en penſez-vous, Marianne ? Mais je finis, vous me paroiſſez trop attendrie ! mon récit vous touche ! hé bien il me reſte peu de choſes à vous dire.

Heureuſement pour moi, l'Abbeſſe qui ne m'aimoit pas, mourut le onziéme mois de ma captivité. La Religieuſe jalouſe qui m'avoit rendu de ſi mauvais ſervices auprès d'elle, tomba auſſi malade, & fut ſur le point de mourir. Touchée de repentir, elle avoua qu'elle m'avoit trop noircie & demanda pardon à toute la Communauté de ſon indigne pro-

cédé à mon égard. La nouvelle Abbeſſe moins prévenue que la précédente, me fit ſortir de priſon : elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes : de ſorte qu'elle ne négligea rien pour me conſoler & pour réparer mon honneur flétri.

Quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce déſaſtre me ſoit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine horreur s'eſt emparée de mon ame, & c'eſt la raiſon qui m'a portée à être preſque toujours ſeule. Vous avez ſçû, belle Marianne, trouver le ſecret de m'attacher ; mais ce n'eſt qu'après bien des réflexions que je me ſuis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chere Amie, profitez-en pour ſonder votre cœur ; ne vous engagez à la vie religieuſe qu'après un ſerieux examen, puiſque c'eſt d'une bonne vocation que dépend la félicité de cette vie & de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin ; la vie eſt ſujette à tant de contre-tems que vous devez regarder la perte d'un Amant comme la moindre de toutes les afflictions : c'eſt ainſi qu'elle finit ſon Hiſtoire.

Je vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religieuſe, je dis aimable, ce n'eſt pas encore lui rendre juſtice; car, outre mille qualités reſpectables, elle avoit beaucoup de piété & de Religion. Dès ce moment, je penſe vous l'avoir déja dit, le Cloître me parut un azile mal aſſuré pour mon repos : mes penſées ſur une ſemblable retraite changerent tout-à-fait, & j'entrevis aſſez que c'étoit moins la piété, qu'un amour propre bleſſé qui avoit produit dans mon cœur le goût de la vie religieuſe. Or, dis-je en moi-même, une vocation de cette eſpéce eſt plus propre à m'attirer la colere de Dieu que ſon amour. Auſſi n'y penſai-je plus dans la ſuite.

A peine la Religieuſe, mon Amie, eut-elle fini ſes Avantures qu'on vint m'avertir que Madame de Miran m'attendoit au Parloir. Je m'y tranſportai avec vîteſſe & criai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles, Ah! bon jour, ma chere mere, hé, comment vous portez-vous? Bon jour, chere fille, me répondit-elle, cela va-t-il mieux qu'hier? Sais-tu bien que j'ai penſé

mourir cette nuit du chagrin que tu m'as causé. Alors me voyant à découvert, Hé mais ! ton visage me paroît tout-à-fait bien. Hé bon Dieu ! tu ris, Qu'est-ce que cela signifie, petite fille ? Vraiment, tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau ? Il le faut bien ; car je te trouve gaie & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Warthon des nouvelles de mon fils ? Est-il venu te voir ? Sais-tu ce qui se passa hier chez Madame de Kilnare ? Pendant ce récit, je raisonnois en moi-même, *mon fils*, répétois-je tous bas, *est-il venu te voir ? Sais-tu ce qui s'est passé hier chez Madame de Kilnare ?* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle : mais il falut cesser mon petit Dialogue intérieur pour répondre.

Hé ! non, ma chere mere, répondis-je avec vivacité, je ne sais rien ; je ne vois plus cette Demoiselle. Tu fais sagement, Marianne, je loue ta fierté. Hé bien, tu en apprendras tantôt des nouvelles chez Madame Dorsin ; elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement ; en attendant je dirai un mot à l'Abesse,

avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit; mais elle ne m'en parla que lorſque nous fûmes en caroſſe. Vous dev-z penſer que je ne reſtai pas long-tems à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mere; ce fut moi qui l'attendis & cela étoit dans l'ordre.

Nous voilà parties, non pas ſans ſoupirer : je n'avois trouvé perſonne avec ma mere, & la perſonne qui s'y trouvoit ordinairement me fuyoit au lieu de m'attendre : en un mot, Monſieur de Valville ne paroiſſoit plus, cette penſée-là me fit rêver.

Ma fille, tu eſt bien rêveuſe, me dit ma chere mere, j'en devine la raiſon; tranquiliſe-toi, ajouta-t-elle, la patience vient à bout de tout. Sçais-tu, petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'Abbeſſe? Non, ma chere mere. Hé bien c'étoit pour te retirer de ce Couvent, tu n'y retourneras plus; tu demeureras avec moi; c'eſt une choſe réſolue; tout eſt terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mere eut prononcé ces dernieres paroles, je me jettai à ſon cou, mal-

gré le mouvement de la voiture. Ah ! m'écriai-je, en fondant en larmes, eſt-il bien poſſible, ma chere Mere? Quel raviſſement pour moi ! comment puis-je reconnoître tant de bontés ? Vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille, calme tes tranſports ; n'en dis rien à perſonne. Mais raconte-moi ce qui a diminué ta triſteſſe depuis hier, car je te trouve très-tranquille. Je lui fis alors un détail ſuccint de l'Hiſtoire de la Religieuſe que j'aimois. En vérité, voilà une aimable perſonne, dit Madame de Miran, je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir ſçû trouver le moyen de te conſoler. En achevant ces mots nous arrivâmes chez Madame Dorſin où il y avoit une nombreuſe compagnie, dans laquelle je diſtinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le perſonnage le plus galant pendant tout le tems que nous fûmes chez cette Dame.

Dès que Madame Dorſin m'eut apperçue, elle vint m'embraſſer. Bon jour, Marianne, me dit-elle. Hé, comment avez-vous paſſé la nuit? Aſſez mal, Madame, répondis-je; mais je ſuis beaucoup

coup mieux préſentement. Il me le paroît ainſi, tant mieux, j'en ſuis ravie ; alors me tirant dans l'embrazure d'une croiſée ; votre mere, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris ? Non, Madame, non. Hé bien ! ce ſoir nous ſouperons enſemble chez elle ; nous ſerons ſeules & nous parlerons de vos affaires.

Alors on vint avertir que le dîner étoit ſervi. Ma mélancolie ſe diſſipa pendant le repas ; la converſation fut relevée par des diſcours ſi nobles, que je fis trêve avec tous mes déplaiſirs. Je parlai peu ; mais le peu que je dis fut écouté & applaudi ; le Gentilhomme, je veux dire l'Officier en queſtion qui s'étoit placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies ; j'avouerai même que ces attentions-là ne me déplurent point. Il brilla infiniment dans les entretiens que l'on eut ſur divers ſujets : je ſentois que mon petit cœur l'applaudiſſoit, & lui diſoit, oh Monſieur, vous avez bien de l'eſprit. Ma vanité, hé oüi, Madame, ma vanité en fut flatté, mon amour propre y prit garde & s'en félicita. Quoi Marianne, penſois-je, cette petite fille ſi mépriſa

ble, avoir captivé un homme si rempli de mérite ! Un homme de qualité, riche, bien-fait ! Oui. Posséder toute l'estime & la bienveillance de cet homme-là, n'est-ce pas une victoire bien complette, un triomphe tout-à-fait glorieux ? Que dois-je donc espérer dans la suite ? mes chagrins, oh ! oui, mes chagrins se dissiperont, & j'envisage un bonheur parfait.

Ce foible raisonnement, tout puérile qu'il étoit, me fit impression ; que dis-je, impression, ce n'est pas assez : il me mena fort loin & je me trouvai dans un moment si favorable pour lui, que si Madame de Miran ma mere m'avoit dit alors, optez, ma fille, entre mon fils & ce galant homme, je crois, en bonne-foi, oui, je suis presque certaine que j'aurois imité Monsieur de Valville en devenant infidelle. Jugez après cela, Madame, si l'on peut compter sur soi & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint-là, de sorte que mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renou-

veillerent tout-à-coup pour Monſieur de Valville, & ces idées-là me cauſerent encore bien des chagrins.

Le ſoir nous allâmes chez ma Mere, qui, en préſence de Mada ne Dorſin me mit en poſſeſſion du riche appartement qu'elle m'avoit montré & dont je vous ai parlé; jugez de mon exceſſive joie? Son portrait y étoit encore, autre redoublement de plaiſir. Mais finiſſons tous mes tranſports. Parlons de Monſieur de Valville & de ſa nouvelle Maîtreſſe. C'eſt Madame Dorſin que vous allez entendre, écoutez-là, s'il vous plaît, elle me vaut bien; oui aſſurément, elle ne vous ennuira pas, je vous le promets; hé bien, elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement; il vous ſouvient, ſans doute de la commiſſion que Madame de Miran me donna hier, après que le Laquais eut apporté la Lettre à Mademoiſelle Warthon. Hé! oui, Madame, répondis-je; cette Avanture-là n'échapera pas ſi-tôt à ma mémoire; elle a penſé me cauſer la mort. Je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantiſſement ſi cruel,

que toutes les facultés de mon ame en furent ſuſpendues pendant un eſpace de tems aſſez conſidérable, & ſans les conſolations de la Religieuſe mon Amie, je ne ſçai comment ma défaillance auroit tourné ; cela eſt bien vrai, Madame, jamais perſonne n'a été ſi triſte.

On le ſeroit à moins, reprit-elle ; chere Marianne, vous me fîtes compaſſion, oui, grande pitié, j'en fus touchée juſqu'aux ſanglots. Hé bien ! continua-t-elle, je me rendis chez Madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus favorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai ſans me faire annoncer & je fus introduite dans la ſalle, où je trouvai Monſieur de Valville aux pieds de votre Rivale. Ma préſence imprévue les déconcerta & leur cauſa un dérangement extrême. A peine Monſieur de Valville eut-il la force de ſe lever de ſa poſture galante, il me ſalua avec une phiſionomie ſi renverſée, que je fus touchée moi-même de ſon état. Ah ! Monſieur, lui dis-je, vraiment je ſuis bien mortifiée de vous diſtraire ; votre atti-

tude auprès de Mademoiſelle étoit trop modeſte pour vous déranger : mon Dieu, que je ſuis fâchée ; mais, oui, fâchée ! Que de douceurs de moins votre Maîtreſſe va perdre par ce contre-tems. Oh ! je m'imagine qu'elle ne me le pardonnera jamais

Hé ! Madame, répondit la petite perſonne en colere, que ſignifie toutes ces railleries ? Qu'avez-vous donc tant vû qui vous ſcandaliſe ? Je crois que ſi vous étiez en ma place, vous en auriez ſouffert bien davantage ; mon honneur eſt-il offenſé parce que vous avez vû Monſieur à mes genoux ?

Tout beau, Mademoiſelle, repartis-je, que votre dépit ne vous faſſe pas oublier la bienſéance & le reſpect que vous me devez ? Je dis reſpect, Mademoiſelle ; ce n'eſt point exagérer : ma naiſſance, mon rang & mon âge l'exigent aſſurément de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous perſuadez que tout vous eſt permis, & cette perſuaſion-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre inſolente apoſtrophe, pourſuivis-je ; quand

une perſonne ſe ſent coupable de diſſimulation & d'hypocriſie, outre qu'elle donne de furieux ſoupçons contre ſa ſageſſe & ſa vertu, c'eſt qu'elle croit que tout le monde lui reſſemble.

Hé ! que voulez-vous dire, Madame, s'écria-t-elle, comme une furieuſe ? Eſt, ce que j'en ai impoſé à quelqu'un ? Monſieur de Valville m'aime, il dit qu'il veut m'épouſer, je le crois, & puis voilà tout. Eſt-ce être hypocrite que de ſupplanter une petite fille inconnue qui n'a ni bien ni naiſſance ?

Tout doux, dis-je, ma belle Demoiſelle, vous vous oubliez exceſſivement. Cette petite fille, que vous dites être ſans bien & ſans naiſſance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille ( puiſqu'il vous plaît de la traiter ainſi ? ) Votre conſcience ne vous reproche-t-elle rien à ſon ſujet ? Ah ! que dis-je ? Je me trompe. Hé bien, Mademoiſelle, vous êtes la plus ſincere du monde ; l'étalage de fierté & de nobleſſe d'ame que vous avez fait à Madame de Miran, en ſa préſence, eſt bien fondé : non, ce n'eſt point

une fourberie ni un jeu pour dupper cette vertueuſe Dame. Il eſt vrai, je me ſouviens que vous la priâtes ſeulement de défendre à ſon fils d'aller vous voir au Couvent ; mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendez-vous chez Madame de Kilnare. Qu'appellez-vous vous donc, rendez-vous, répondit-elle, avec un déſeſpoir qui étoit peint ſur ſon viſage, & cela ſans ajouter le nom de Madame? Suis-je capable de pareilles démarches ? Une fille de ma façon agit-elle de cette maniere-là ? N'eſt-ce pas vouloir de gayté de cœur empoiſonner mes actions, que de me ſuppoſer une ſemblable conduite ?

Hé mais ! répondis-je, ma fille, j'empoiſonne votre conduite ; je crois que vous rêvez : une Lettre que vous avez reçue hier matin de Monſieur, ne vous a-t-elle pas inſpiré de venir dîner ici ? Ne ſçaviez-vous pas que Monſieur s'y trouveroit ? J'étois alors au Parloir avec Madame de Miran & Mademoiſelle Marianne, nous entendimes tout, oſeriez-vous nier ce fait ? cependant vous vous oubliez aſſez pour me traiter

de calomniatrice : en vérité, vous n'y ſongez pas. Alors, voyant que les larmes la ſuffoquoient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pouſſer la converſation plus loin ; je la voyois rendue & mortifiée au poſſible. Valville étoit dans un déſordre inconcevable ; il ouvroit à chaque moment la bouche & ne diſoit rien. A la fin il articula quelques paroles ſans ordre. Mais, mon Dieu, Madame, cela n'eſt pas ; & puis après, quel mal y a-t-il ? enſuite, non, jamais cela n'a été & autres ſemblables propos.

Madame de Kilnare entra dans ce moment : la défaite de ces deux perſonnes la jetta dans une ſurpriſe étonnante. Hé, bon Dieu ! Madame, qu'eſt-ce que tout ceci ? Il me ſemble que votre préſence cauſe à Monſieur & à Mademoiſelle un furieux embarras. Hé ! pourquoi donc ? Dites-m'en je vous ſupplie la raiſon. Ce n'eſt rien. Madame, lui dis-je, ce petit contre-tems ne gâtera point les affaires. Monſieur de Valville eſt devenu amoureux de cette Demoiſelle, contre la volonté de ſa Mere, qui par pure complaiſance pour lui, avoit conſenti, après

après bien des persécutions, à son mariage avec une très-aimable personne, que Madame de Miran aime actuellement avec l'affection la plus tendre, à cause de sa vertu & de son mérite. L'Hymen se devoit conclure dans fort peu de tems. Tout étoit arrêté & terminé. Mais ce violent Amour s'est éteint tout-à-coup, depuis environ huit jours, ou pour mieux dire, s'est transplanté chez Mademoiselle, qui quoique très-amie de cette fille la trompe & la trahit. Pendant qu'elle promet & jure devant elle & Madame de Miran qu'elle ne verra plus Monsieur; qu'elle prie cette Dame de défendre à son fils de ne lui plus rendre de visite, elle donne dès le lendemain à cet Amant un rendez-vous dans votre Maison. En un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues & du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi; son visage s'enflâma tout-à-coup; ses yeux parurent dans un instant tout en feu. Mademoiselle Warthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi & encore plus avec vous-même,

Non assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil écart ; je vous croiois sage, prudente & remplie de sentimens ; vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie une fois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues, & jouer des personnes d'honneur & de la premiere distinction. Je veux bien croire, que vous êtes plus imprudente que maline ; mais comme vos démarches sont tout-à-fait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre Mere. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les chevaux au carrosse pour conduire Mademoiselle dans son Couvent. Ensuite s'adressant à M. de Valville qui gardoit un morne silence & paroissoit comme enseveli dans une noire tristesse ; Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon, que je m'étonne qu'un jeune homme aussi rangé qu'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de posséder la plus estimable de toutes les Meres, ayez si peu de reconnoissance pour elle, & que vous puissiez lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours ; j'ai de la considération

pour vous ; mais infiniment pour Madame de Miran ; elle auroit lieu de me vouloir du mal, & je penſe qu'elle auroit raiſon, ſi je tolerois votre déſobéiſſance, en fourniſſant ma maiſon pour entretenir une paſſion, qui n'eſt point de ſon goût.

Monſieur de Valville nous ſalua auſſitôt aſſez froidement & ſortit comme un homme tout-à-fait anéanti. J'ai appris une heure après, qu'il étoit retourné à Verſailles, d'où il ne reviendra de longtems, il y a du moins toute apparence. Madame de Miran que j'informai hier au ſoir du détail de ma viſite, ſe détermina à vous tirer du Couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire, Marianne, que je fus ravie de cette généreuſe réſolution & que je l'appuyai de tout mon pouvoir. Ainſi, vous reſterez ici préſentement, nous nous verrons ſouvent & j'eſpere que tout ceci tournera en bien ; oui, j'en ſuis preſque certaine, conſolez-vous donc entiérement. Si votre Rivale vous cauſa hier une exceſſive douleur, elle l'a payée cherement. Vous êtes bien vengée.

Que trop, Madame, répondis-je en pleurant. Hé! petite fille, dit Madame de Miran, comme en colere, que signifient donc encore ces larmes? Ah! ma chere Mere, m'écriai-je, en me laissant tomber à ses genoux, je ressens tout le contre-coup des chagrins que cette Avanture à causés à Monsieur de Valville; c'est à cause de moi qu'il a essuyés ces chagrins-là; oui, pour moi qui n'en vaux pas la peine. Qui suis-je, ma Mere? Hé, oui, qui suis-je, pour lui attirer tous ces déplaisirs? Il sçait que Madame Dorsin a de la bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime, il concevra aisément que sa visite chez Madame de Kilnare n'a été préméditée que pour me venger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pareilles avanies. C'est pour cette petite fille, dira-t-il, pour cette inconnue qui n'a ni biens ni parens & qui ne subsiste que par les bienfaits de ma famille. Qu'arrivera-t-il de-là, ma chere Mere? Le voici, l'amour violent qu'il a eu pour moi se changera dans une haine implacable; car, ma chere Mere, quand une fois un cœur

passe de la tendresse à l'indifférence, il est rare que cette indifférence-là n'aille pas au mépris & du mépris à la haine, sur-tout si l'objet autrefois aimé, fait paroître du ressentiment & travaille à se venger. Mais ce n'est pas-là tout, ma Mere, il y a encore autre chose que je prévois qui me perce le cœur; ayez la bonté de m'écouter.

Monsieur de Valville est votre fils; la nature ne perd jamais rien de ses droits; elle parlera toujours en sa faveur, lorsque votre ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre charité; je dis bien vrai, ma Mere. Quand donc Monsieur de Valville reviendra vers vous, que votre colere à son égard sera ralentie, pourrez-vous, ma Mere, lui refuser un pardon qu'il viendra implorer à vos génoux? C'est mon fils, direz-vous, je ne puis sans cruauté le traiter autrement. Je vous connois, ma chere Mere, vous avez le cœur trop tendre & trop bon pour n'être pas attendrie par ses soumissions. Oui, ces soumissions-là lui rendront votre affection,

j'en ſuis aſſurée. Alors, que deviendrai-je? Ah! je perdrai ma chere Mere pour toujours; car Monſieur votre fils ſe vengera aſſurément de Marianne, & cette vengeance, à quoi ſe réduira-t-elle? Ah! ma chere Mere, je ne puis y penſer ſans frémir; à me retirer votre amitié. Vous ne pourrez réſiſter à ſes prieres, & ces prieres tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'eſt infidele, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre lui? Non, ma Mere, il ſe perſuade que je ne dois point ſortir des bornes que la raiſon me preſcrit; & que cette raiſon m'obligeoit à ne point porter mes vûes à un Hymen ſi ſupérieur à mon état; que je devois enfin tolérer ſa tendreſſe & ne point me plaindre de ſon inconſtance. Je l'ai aimée, il eſt vrai, dira-t-il, c'étoit un honneur infini pour elle; je ne l'aime plus, elle doit ſe rabaiſſer à ſa premiere condition, & ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chere fille, répond Madame de Miran, en s'eſſuyant les yeux qu'elle avoit tout mouillés de larmes, peux-tu

avoir de pareilles idées de ta Mere ? Non, non, ma fille, ne crains rien sur cet article-là. Je te promets, oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors Madame Dorsin, que cet enfant me charme & m'afflige ; je ne puis la blâmer, il y a beaucoup de raison & de jugement dans ces idées là. Je vous crois, Madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à ma Mere, incapable d'une telle foiblesse ; votre vertu, votre sincérité ne me permettent point d'en douter ; cependant je ne répondrois point de toute autre, en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne, vous avez une Mere à l'épreuve de cette inconstance ; en tout cas vous serez alors ma fille, je vous l'ai promis, & je vous tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyez jamais ma fille, pendant la vie de Madame, elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain ; vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les hardes de

Marianne; ſera-ce le matin ? Oui, répond ma mere, nous dînerons enſuite ici toutes trois.

Madame Dorſin étant partie, ma mere eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné; je lui ſautai au cou de raviſſement, en lui ſouhaitant le bon ſoir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnaſſe dans le ſien. Je dormis peu cette nuit, je n'étois ni triſte, ni gaye; le chagrin qu'avoit eſſuyé Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avois donné des preuves de ma généroſité à ſon égard; cette ſeule idée me fit quelque plaiſir, je crois même que ſa petite cataſtrophe me cauſa un moment de joie; car j'étois fille, & une fille ſe réjouit volontiers quand on venge ſon cœur mépriſé.

Environ les dix heures du matin, Madame Dorſin arriva & nous partîmes auſſi-tôt pour le Couvent. Je laiſſai ma mere & cette Dame avec l'Abbeſſe, pour aller dans ma chambre arranger mes petits effets. A peine y entrois-je, que la Religieuſe mon Amie, vint m'y trouver. Hé ! bon jour, chere fille, eſt-

il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez? mon Dieu, que j'en ſuis triſte! Que vais-je devenir? Vous étiez toute ma conſolation; rien ne me plaiſoit ici que votre compagnie & j'en ſerai privée pour toujours.

Non, ma Révérende Mere, lui répondis-je en l'embraſſant avec tendreſſe; non, je n'oublirai de ma vie les marques ſinceres que vous m'avez données de votre amitié; je viendrai vous voir ſouvent, je tâcherai de ſoulager vos ennuis par des ſoins aſſidus, & qui ne finiront qu'avec mes jours. Mais, chere Amie, je n'ai qu'une heure à reſter ici, ma Mere & Madame Dorſin m'attendent. Hé bien, dit-elle avec vivacité, vos promeſſes me conſolent, je vais vous aider; fermons votre porte & ne repondez à perſonne; j'ai quelque choſe à vous communiquer, pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes; & ce quelque choſe-là vous fera peut-être plaiſir,

Sçavez-vous, continua-t-elle où la Warthon alla avant-hier? Hé! oui, je le ſçai, répondis-je, pourquoi me faites-

vous cette queſtion ? C'eſt, reprit-elle, que je ſuis inſtruite, que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier qui lui a promis de l'épouſer. Une de nos Meres qui eſt ſa confidente, l'a aſſuré à la Sœur Converſe qui vous ſervoit. Frappée de cette nouvelle, j'avois d'abord penſé que c'étoit Monſieur de Valville ; mais après de plus mûres réflexions, j'ai jugé que ne l'ayant point vû depuis la ſcéne qui s'étoit paſſée chez Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là ; d'autant plus qu'elle proteſta hier, qu'elle n'avoit aucun penchant pour lui ; que ſon infidélité à votre égard l'avoit trop touchée, pour pouvoir la réſoudre à s'unir à lui par l'Hymen.

Ah ! chere Amie, elle vous trompe ; m'écriai-je, en me laiſſant tomber ſur une chaiſe ; c'eſt une hypocrite. Ici mes larmes me couperent la voix ; je fus ſi ſaiſie qu'à peine pouvois-je reſpirer. Cette bonne Amie m'ayant ſecourue, je me ſentis un peu ſoulagée ; c'eſt lui-même, continuai-je, cela n'eſt que trop vrai, me voilà enfin au comble de l'infortu-

ne, & tout de ſuite, je lui raconte ce qui s'étoit paſſé chez Madame de Kilnare.

Ma chere fille, me dit-elle, ne perdez point courage ; c'eſt ici qu'on doit frapper le dernier coup, mais il faut vous poſſéder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire, dans la crainte que cette fille ruſée n'en ait quelque vent. Avertiſſez au plûtôt Madame de Miran du deſſein de ſon fils ; elle a du crédit à la Cour ; elle peut aiſément rompre ce projet.

Ah ! mon Dieu, répondis-je, je me trouve aux abois, je ne puis plus me ſoutenir ; enfin que vous dirais-je, Madame ! cette tendre Amie à force de remontrances ranima mon courage & mon amour. Dès que mon bagage fut préparé, je vas prendre congé de l'Abbeſſe qui étoit avec ma mere & Madame Dorſin ; j'étois accompagnée de la Religieuſe qui ne voulut point me quitter crainte d'accident. Mon viſage parut ſi dérangé à ces Dames qu'elles ſe douterent que j'avois encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu, ma fille, dit Madame de Miran, avec une espéce d'inquiétude qui témoignoit sa tendresse pour moi? Rien, ma Mere, répondi-je; mais ce rien ma mere, fut prononcé si tristement qu'elle se douta presque de l'Avanture; je dis presque, parce quelle ne se seroit jamais imaginée qne son fils eût osé passer en Angleterre, sans une permission du Roi; je dis encore presque, car elle devina que Monsieur de Valville avoit formé le dessein d'enlever cette personne.

Je pris donc congé des Religieuses & cet adieu-là fut très-triste; c'étoit ma situation; vous vous en doutez sûrement, Madame, votre doute est très-vrai. Nous montons en carosse, alors mes soupirs & mes pleurs qui avoient été contraintes prirent un libre cours; il n'y eut plus moyen de dissimuler; il falut décharger mon cœur dans le sein de ma chere mere.

Mon récit ne la troubla pas d'abord; cependant je m'apperçus un moment après qu'il avoit fait une triste impression sur elle: arrivées à l'Hôtel, ses larmes me firent juger que l'égarement de

ſon fils lui tenoit fort au cœur ; mais revenue un peu à elle-même par mes careſſes & les conſeils de Madame Dorſin, elle ſe détermina à prier cette Dame de partir le même jour pour Verſailles, afin d'avertir le Roi du deſſein de Monſieur de Valville, de ſorte que vingt-quatre heures après il fut arrêté & conduit à la Baſtille.

Comme cette affaire fut tenuë fort ſecrette, elle ne tranſpira point juſqu'à Mademoiſelle Warthon, Enfin le jour marqué pour ſon départ, elle plia bagage & ſortit du Couvent, dans le deſſein de n'y plus revenir, croyant paſſer à Londres avec Monſieur de Valville ; mais elle ſe trompa, il falut revenir au Monaſtere très-triſte & très confuſe, n'ayant eu aucune nouvelle de ſon Amant. Le ſilence de ce Cavalier l'inquieta ſi fort qu'elle tomba dans une eſpece de délire qui penſa lui coûter la vie ; c'eſt ce que j'apris par une lettre de ma bonne Amie la Religieuſe qui me prioit très-fort d'aller la voir ; mais d'autres ſoins m'occupoient trop. M. de Valville en priſon, enſuite dangereuſement malade ; voilà

des afflictions trop ameres pour avoir la liberte de penſer à autre choſe. En effet, à peine eut-il été trois jours à la Baſtille que ſa maladie commença : déja ſes forces épuiſées par pluſieurs contretems facheux ne purent réſiſter à ce dernier malheur ; nous apprîmes qu'il étoit en danger, preſqu'auſſi-tôt que ſon incommodité.

Je crois, Madame, que vous ſerez bien-aiſe de ſçavoir ce qui m'occupa pendans ces trois jours, car ces trois jours-là ſont remarquables, vous allez en convenir.

Deux affaires importantes, oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur ; premierement la priſon de Monſieur de Valville, & c'étoit-là la plus eſſentielle, ou plutôt la ſeule qui dirigeât tous mes mouvemens ; ſecondement la viſite de l'Officier qui m'avoit propoſé de l'épouſer : les huit jours étoient écoulés, il déſiroit une réponſe déciſive, & il ne l'eut point cependant cette réponſe. La premiere affaire m'affligeoit infiniment, la ſeconde ne me fit aucun plaiſir, parce que j'étois incapable d'en prendre.

Quand Madame Dorſin à ſon retour de Verſailles vint apprendre à ma mere & à moi que Monſieur de Valville avoit été conduit à la Baſtille par Ordre du Roi, je fus ſi ſaiſie que je tombai de ma chaiſe ſur le parquet. Après un évanouiſſement de ſix heures, je ne ſentis plus rien, ni bien, ni mal, ni joie ni douleur, quoiqu'en tombant je m'euſſe fait une contuſion à la tête aſſez conſidérable. Pour ne pas vous ennuyer, je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai dépeint, après la Lettre que le Laquais de Monſieur de Valville apporta à Mademoiſelle Warthon, vous en ſouvient-il ? je penſe que oui, avec cette différence que l'anéantiſſement dont je parle ici fut plus long, car il fut de deux fois vingt-quatre heures : les larmes de ma chere mere, celles de Madame Dorſin ne me toucherent point, ni leurs conſolations non plus ; j'étois inſenſible à tout, il m'en eſt reſté une langueur pendant plus de cinq ans.

Après ces deux jours & ces deux nuits là, je commençai à me lever & à prendre des forces ; ma chere mere ne

me quitta pas d'un instant; Madame Dorsin restoit tous le jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus fort de cette crise, l'Officier qui avoit été au Couvent me chercher, arrive chez Madame de Miran : c'étoit prendre mal son tems, mais il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il fut touché de mon état & même très-touché ; ses larmes me le disoient. Vous devez penser qu'il étoit trop poli, pour parler du sujet qui l'amenoit & vous penserez comme il faut de ce galant homme; au contraire, dès qu'il apprit la prison de Monsieur de Valville & les raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chere mere ; il raisonna en homme sage & prudent ; il fit convenir Madame de Miran, qu'il n'étoit point à propos de laisser son fils dans cet endroit ; il s'offrit encore d'aller lui parler afin de lui adoucir la dureté de cette Avanture & lui faire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort, j'aurois été extasiée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale ; mais

je

je n'y fis aucune attention, & ce manque d'attention le surprit infiniment, Il crut comme il me l'à avoué par la suite, que je ne prenois plus de part à ce qui touchoit Monsieur de Valville : il avoit tort, & très-tort de me soupçonner d'une semblable indifférence; il ne me développoit pas ; mais quelques jours après il changea bien de pensées, ou pour mieux dire, je réparai bien cette faute là, en lui faisant en même-tems sentir toute l'estime que sa façon d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable Ami, oh ! oui, Ami, il n'en fut jamais de pareil, cela est très-vrai, Madame, aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis donc que cet aimable Ami s'étant offert de rendre une visite à M. de Valville, il ne la differa pas d'un instant. Il court à la Bastille, dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui faisoit plaisir ; il voit son cher fils qu'il trouva incommodé & très-raisonnable ; il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité ; ce qui m'auroit fait un plaisir infini, si j'eusse été

ſuſceptible de quelques ſentimens. Cependant, une heure après j'y fis réflexion, car je commençois à revenir à moi-même; mais cette réflexion-là diminua ma joie; la nouvelle de ſon incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchiſſois encore à cela, mon Ami l'Officier entre, & me trouvant beaucoup mieux, il me dit, ah! je vois bien, Mademoiſelle, que je n'ai rien à eſpérer; Monſieur de Valville reconnoît déja ſa faute, je m'en ſuis apperçu; oui, je vous perds, Belle Marianne, & je perds un tréſor ineſtimable.

Vous vous trompez, Monſieur, répondis-je, ce n'eſt plus la tendreſſe qui a fait parler Monſieur de Valville, lorſqu'il vous a demandé de mes nouvelles; c'eſt la haine; car il doit ſe perſuader que je ſuis la cauſe de tous ſes chagrins; cela n'eſt pas vrai, du moins de mon conſentement; mais il le croit & il a quelque raiſon, car toutes les apparences ſont contre moi. Cette haine-là eſt juſte, je ne puis la blâmer; je ſuis très-diſpoſée à me ſoumettre à tout ſon reſſentiment; je le mérite, parce que j'ai été aſſez té-

méraire de toucher ſon cœur, & il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, Monſieur, vous me faites un honneur infini ; votre généreux procédé à mon égard m'a pénétrée de la plus vive reconnoiſſance, & cette reconnoiſſance durera autant que ma vie ; elle pourra même faire bien des progrès ſur mon ame ; la ſituation où je me trouve ne me permet pas de pouſſer plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez, la maladie de Monſieur de Valville, la triſteſſe de ma chere mere, voilà bien des contre-tems à digérer ; mes forces ſont épuiſées. Que deviendrai-je ! Je n'en ſçai rien. Vous m'aviez donné huit jours pour me déterminer ; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidens qu'il m'a été tout-à-fait impoſſible de réfléchir. Je dis vrai, Monſieur ; ainſi ayez donc la bonté d'attendre que je ſois plus tranquille & en état d'opter ſur ce que vous m'avez fait la grace de me propoſer.

Vous me raviſſez, Mademoiſelle, reprit-il ; plus je vous connois, plus je vous

reſpecte : je pourrois même me ſervir ici de termes plus énergiques, pour vous exprimer la ſituation où vous avez mis mon ame; mais cela ſeroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous ſerez toujours la maitreſſe d'accepter mes offres quand vous le jugerez à propos; ces offres-là ſont ſi peu de choſes pour vous, que j'attendrai autant de tems qu'il vous plaira; & tout de ſuite, je vous demande ſeulement une grace, Mademoiſelle, & cette grace eſt de m'accorder quelque fois l'honneur de vous voir & de jouir du plaiſir de votre converſation.

Ah ! Monſieur, répondis-je toute émuë, vous me ferez toujours un honneur & un plaiſir infini; je ne puis que profiter; oui, je le repete, & beaucoup profiter dans la compagnie d'une perſonne de votre mérite. Mais, Monſieur, il ſe fait tard, je vous retiens; ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de M. de Valville, car cette maladie m'inquiéte furieuſement.

Ce galant homme prit auſſi-tôt congé de moi : il revint le lendemain tout

effrayé nous dire, que Monſieur de Valville étoit griévement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah ! ma chere mere, dis-je alors, en me jettant aux pieds de Madame de Miran, laiſſerez-vous mourir votre fils dans ce funeſte lieu ? De grace, faites ceſſer au plutôt ſa captivité. Monſieur, m'écriai-je, comme une perſonne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma mere; mais il ne fallut pas faire de grands efforts : Madame de Miran étoit trop attendrie pour reſiſter davantage à mes prieres. Elle ſe diſpoſa preſque auſſi-tôt à aller le ſecourir. Madame Dorſin arriva dans ce moment, notre Ami n'eut garde de nous quitter; de ſorte que nous partîmes tous les quatre pour la Baſtille.

Pendant le chemin je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit ſi extraordinairement, que j'avois de la peine à reſpirer. La crainte, le plaiſir, la douleur l'agitoient tour à tour violemment. Ah ! diſois-je en moi-même, Monſieur de Valville pourra-t-il ſupporter ma préſence ſans colere? Quelle poſture tiendrai-je devant lui ? Je ſuis le

ſujet de toutes ſes peines, pourra-t-il m'enviſager ſans effroi ? Mon Dieu, que je ſuis à plaindre ! Enſuite de plus doux mouvemens ſuccédoient à ceux-là. Peut-être auſſi, continuai-je, me rendra t-il plus de juſtice. Il connoît la bonté de mon cœur ; je lui en ai donné des preuves un nombre de fois, ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois-je prendre en ſa préſence ? Il me ſera impoſſible de contraindre ma douleur, de ne pas lui laiſſer entrevoir le feu violent qui me dévore, malgré ſon infidélité. Que ſçai-je enfin ce qui va arriver !

Ces penſées-là me tourmentoient cruellement, j'eus tous le tems de les faire, perſonne ne m'interrompoit, nous gardions tous un triſte ſilence ; je pleurois, ma chere mere ſanglotoit, Madame Dorſin rêvoit, l'Officier étoit triſte.

Enfin, nous voici, Madame, arrivés la Baſtille & introduits dans l'appartement du priſonnier. Repreſentez-vous ici Monſieur de Valville, pâle, abatu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres

(c'eſt ce qu'il me raconta dans la ſuite) & que ces idées-là l'avoient jetté dans une eſpéce de frénesie qui le rendoit incapable de nous voir & de nous connoître. En vain, ma chere mere mouilloit-elle ſon viſage de ſes larmes ; l'Officier qui lui tenoit la main ne put lui arracher aucune parole ſenſée (toutes ſe ſentoient du dérangement total de ſon eſprit) Madame de Miran paroiſſoit inconſolable, Madame Dorſin prête à s'évanouir, l'Officier ſoupiroit amerement ; & moi, Madame, ſans ſentiment étenduë dans un fauteuil.

Il ne ſera pas difficile, Madame, de vous perſuader qu'un auſſi parfaitement honnête homme que l'Officier mon Ami (car vous ſçavez qu'il poſſedoit toutes les qualités d'un cœur noble & généreux) ne s'arrêta pas long-tems à donner à Monſieur de Valville des marques infructueuſes de compaſſion ; il nous quitte bruſquement, vole chez deux habiles Médecins qu'il amene avec lui & qui par de prompts ſecours rendent la connoiſſance & la tranquillité à cet aimable Cavalier

Pendant cet intervale, revenuë un peu à moi-même, je pouſſois d'ameres plaintes, je m'accuſois ſans menagement d'être la cauſe en quelque ſorte de cette funeſte maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher Amant, il me tend la main, je m'approche, il ſaiſit la mienne qu'il arroſe de ſes larmes. Ah ! chere & aimable Marianne, me dit-il, d'une voix foible, il ſemble que le Ciel n'ait permis que j'aye été privé quelque tems de ma raiſon, que pour m'en rendre un uſage plus parfait. Pendant l'égarement de mes ſens, cent images auſſi diſtinctes que diverſes m'ont fait connoître clairement toute l'injuſtice de mon infidélité & tout l'éclat de votre vertu. Mon aveuglement eſt fini, & depuis que mes yeux ſe ſont ouverts, je vois qu'il n'eſt point de punition que ne mérite un homme auſſi coupable que moi.

Ne parlons plus du paſſé, lui répondis-je, pénétrée de cette déclaration, il ſuffit que vous me rendiez votre eſtime & votre bienveillance ; n'allez pas vous livrer à des ſouvenirs qui ne feroient que troubler votre repos

& retarder votre guériſon, ſongez à votre ſanté & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés, je ſerai charmée de poſſéder votre amitié ſans gêner vos inclinations ; je me connois trop pour vouloir régner dans votre cœur ; je vous quitte de vos promeſſes, & me contente de votre eſtime.

Ah ! Marianne, je ſçai que je ne mérite plus votre tendreſſe, je vois à préſent toute la noirceur de mon procédé envers vous ; je ſens que quand j'aurois un ſiécle de vie & que j'en employerois tous les momens à réparer par mes careſſes, par mes reſpects & par mes ſervices les chagrins que je vous ai cauſés, je ſerois encore bien éloigné d'en mériter le pardon.

A ! Monſieur, m'écriai-je, noyée de larmes, ceſſez donc de vous dire coupable, puiſque vous reconnoiſſez votre faute ; c'eſt moi ſeule qui le ſuis : oui, c'eſt moi qui ſuis la ſeule cauſe de tous vos chagrins ; ſi vous n'aviez point reconnu dans mon caractere & dans mes manieres mille défauts rebutans, vous m'auriez toujours aimée : la connoiſſan-

ce de ces défauts a fait que vous m'avez ôté votre cœur, & quoique je n'aye contribué en rien à m'attirer cette disgrace, c'eſt être aſſez coupable, que d'avoir oſé vous aimer.

Que vous dirai-je, Madame, cette tendre converſation cauſa un ſi grand dérangement dans mes ſens ; oui, Madame, je fus ſaiſie & agitée de tant de mouvemens de tendreſſe & de chagrin, que je tombai dans un évanouiſſement ſi terrible qu'on me crut morte, je dis abſolument morte. On me tranſporta auſſi-tôt chez Madame de Miran, où je reſtai encore plus de vingt-quatre heures ſans donner aucun ſigne de vie.

Ce funeſte accident fut ſuivi d'une févre violente & d'un épuiſement extrême ; je fus pendant plus de quinze jours ſans connoiſſance. Mes yeux fermés, ma voix éteinte, mon ſang glacé, pour ainſi dire, dans mes veines, ne laiſſerent aucune eſpérance de gueriſon. Cependant une criſe heureuſe me rappella encore à la vie. Le premier objet qui me frappa fut Monſieur de Valville : oui, je remarquai d'abord que ce

cher Amant tenoit une de mes mains qu'il arrosoit de ſes larmes. Ah Ciel ! m'écriai-je, quelle action de grace n'ai-je pas à vous rendre d'avoir conſervé Monſieur de Valville ! Mais ne ſeroit-ce point un ſonge, ou plutôt l'effet des cruels vapeurs qui me travaillent depuis ſi long-tems? Hélas ! ne fût-ce que ſon ombre, il faut que je l'adore. Je lui ſerre la main, je fais mes efforts pour lever la tête, je lui parle, il me répond, ou pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois, & cette confuſion avoit quelque choſe de ſi touchant, qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Les témoins de cette tendre ſcéne fondoient en larmes, ſans ménagement & ſans précaution ; de ſorte que ne pouvant ſe contenir, ils pouſſerent des cris perçans qui furent entendus de toute la maiſon & qui attirerent Madame Dorſin occupée à conſoler Madame de Miran que la douleur de me perdre tenoit allitée. Madame Dorſin, croyant que j'avois rendu le dernier ſoupir, venoit impoſer ſilence aux aſſiſtans dans la crainte d'expoſer les jours de ma chere mere ; ſa joie ne put ſe mo-

dérer, en me voyant recevoir les caresses de mon Amant, avec un sourire & une tranquillité qui ne sont propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle si peu espérée lui arracha des larmes; mais c'étoit des larmes agréables & paisibles, produites par l'amitié : aussi Madame de Miran, en la voyant rentrer dans sa chambre, soupçonna-t elle ce qui les avoit causées. Ah ! Madame, lui dit-elle, je vois que Marianne est hors de danger; Dieu en soit loué : je jouïrai donc encore du doux plaisir de voir ma fille. Cependant cette espéce d'allarme l'avoit tellement émuë, qu'elle fut quelques jours sans pouvoir sortir de son appartement,

Il me semble, Madame, vous entendre dire. Hé ! bon Dieu, Marianne, finissez ces tristes récits, cela m'ennuye, me fatigue, & jette mon esprit dans une mélancolie qui me rend sauvage. Eh bien, j'y consens; quoi qu'à vous dire vrai, j'aime à me rappeller sans cesse ce moment critique de ma maladie, puisqu'il a été le commencement de mon bonheur, & que depuis ce tems je n'ai que

des éloges à faire de Monſieur de Valville.

Je paſſe donc légerement ſur cet endroit, je me perſuade que vous le voulez; encore deux ou trois petites phraſes & j'ai fini. Car vous n'ignorez pas qu'une fille, quelque modeſte qu'elle ſoit, ne ſe tait pas volontiers ſur l'amitié & la tendreſſe qu'elle a ſû inſpirer; il en coûte trop à ſon amour propre. Nous aimons, nous autres femmes, à nous applaudir des graces que nous avons, & il n'y a point de preuves plus convainquantes qu'on a infiniment de ces graces, que quand les perſonnes mêmes les plus aimables, nous aſſûrent que nous en ſommes bien pourvûës. Tenez-moi donc compte, Madame, de l'effort que je fais, pour impoſer ſilence à mon amour propre, en paſſant légerement ſur deux articles auſſi importans. Je dirai donc ſimplement que la vûë & la ſanté de Valville, quoiqu'encore convaleſcent, ranimerent preſque tout-à-coup mes eſprits; que mon tranſport amoureux produiſit dans le cœur de ce tendre Amant tant de joie & d'amour, qu'il fut en état de

prendre poſſeſſion de ſa charge quatre jours après, afin de m'offrir ſa main quand je ſerois guerie; qu'enfin la triſteſſe de Madame de Miran s'éclipſa comme un ſonge.

Hé bien, ne me féliciterez-vous pas d'avoir ſçû faire de pareils prodiges en ſi peu de tems? Oh! oui, Marianne, dites-vous, je veux bien convenir que vous êtes une ſainte à miracles; mais finiſſez, une fois pour toutes, vos langueurs, car je ne puis plus y tenir.

Volontiers, Madame, cela eſt fait pour le coup, je n'y reviendrai plus, tous mes chagrins ſont finis. Ma ſanté ſe fortifia peu-à-peu, ſi bien qu'au bout d'un mois, je me vis enfin au comble de mes vœux. Vous penſez ſans doute, que je veux parler de mon mariage avec Monſieur de Valvilie: vous penſez juſte, Madame; il ſe célébra cet heureux Hymen avec une pompe & une magnificence ſans égale, trente jours après cette époque, car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, & c'eſt une choſe que je n'oublirai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous,

parvenuës à la fin de votre Roman ; oui c'eſt par-là qu'ils finiſſent tous ; il eſt juſte que le vôtre ait la même concluſion.

Pas tout-à-fait, Madame, j'ai encore quelque choſe d'aſſez intéreſſant à vous dire, avant de terminer mes Avantures. Ne les traitez pas de Romaneſques, s'il vous plaît, il n'en fut jamais de plus vraies. Celles qui me reſtent à vous raconter ne le ſont pas moins, quoiqu'auſſi extraordinaires. Ce n'eſt plus de Marianne, cette petite orpheline, ſans pere, ſans mere, ſans parens, inconnuë à tout le monde, & qui n'appartient à perſonne, dont je vais vous parler ; c'eſt de Marianne petite-fille du Duc de K.... Seigneur très-diſtingué d'Ecoſſe, iſſu d'une des plus illuſtres & des plus anciennes Familles du Royaume, Allié à cette Madame de Kilnare dont je vous ai parlé, & oncle de Madame Warthon, mere de ma Rivale. C'eſt à cette terrible Rivale à qui j'ai obligation de la découverte de ma naiſſance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame, & ce n'eſt pas le moins frappant

de l'Hiſtoire de ma vie. Oui, ſoyez aſ-ſurée, que vous prendrez plaiſir à lire ce grand dénouement ſi avantageux pour moi, & ſi glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon Epoux.

Souvenez-vous, Madame, que j'ai laiſſé à la Baſtille Monſieur de Valville. Je vais encore vous rappeller des idées fâcheuſes. Je veux dire le triſte état où nous nous trouvâmes tous.

J'ai dit que pendant mon évanouiſſement, on me tranſporta chez Madame de Miran. Valville malgré ſon mal & ſa foibleſſe voulut me ſuivre : il étoit ſi touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles ſentimens, & de la force de ma tendreſſe, qu'il réſolut dès cet inſtant de me ſuivre au tombeau, ou de réparer les maux & les chagrins qu'il m'avoit cauſés. Sa jeuneſſe & la bonté de ſon tempéramment le tirerent d'affaire en moins de ſix jours ; mais la douleur amére que lui cauſoit ma maladie retardoit ſon parfait rétabliſſement : ma convaleſcence fit encore chez lui un miracle, elle opéra plus que toute la Pharmacie. Enfin, Madame, touchée de ſon répentir ; entraînée par mon tendre amour, je lui

donnai la main, comme je vous l'ai déja dit, un mois après notre entrevuë à la Baſtille. Ici le myſtere de ma naiſſance ſe dévoila, le Duc de K.... s'étoit tranſporté à Paris & me reconnut pour la fille de ſon fils. Voici ce qui donna lieu à cet heureux évenement.

Rappellez-vous, Madame, cet endroit où la Warthon avoit quitté le Couvent pour paſſer en Angleterre avec Monſieur de Valville. Cette fille, au déſeſpoir de n'avoir point trouvé ſon Amant au rendez-vous, le crut infidelle, & cette idée ſe fortifiant par le ſilence de Valville, elle ſe détermina à prendre le Voile.

Madame de Kilnare, inſtruite des écarts de ma Rivale & de ſa reſolution, fit partir un Exprès pour Londres. La lettre qu'elle écrivoit à ſa Mere renfermoit un détail circonſtancié de mon Hiſtoire & de ſes amours avec mon Amant. Madame de Warthon communiqua la Lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de connexité, comme il me le raconta enſuite, entre la cataſtrophe qui avoit cauſé la mort d'un fils unique

qu'il aimoit tendrement & la mort de mon pere; & ſe ſentit tellement touché de mes infortunes, qu'il ſe détermina tout-à-coup d'accompagner ſa Niéce en France.

Depuis plus de dix-huit ans, il pleuroit ſon cher fils & n'avoit pû en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il ſçavoit, & qu'il avoit ſouvent raconté à Madame Warthon, c'eſt que ce fils s'étoit marié à Veniſe, ſans ſon conſentement & malgré ſa volonté, à une Demoiſelle nommée Julie Moroſini; qu'il étoit venu à Paris avec elle, où il demeura quatre à cinq ans; que peu ſatisfait de ſon Mariage, il avoit réfuſé de lui envoyer de l'argent; qu'enfin réduit à une fortune très-médiocre, il étoit parti pour Bordeaux, dans le caroſſe de voiture, dans le deſſein de trouver des amis qui lui facilitaſſent le moyen de paſſer en Angletere avec ſon Epouſe, une petite fille de deux ans & demi, une femme-de-Chambre & un Laquais; que le caroſſe avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouant, village ſitué ſur la riviere de Loire, entre

Orléans & Blois, & que plusieurs personnes avoient perdu la vie dans cette occasion. Il étoit encore informé du jour, de l'année & du mois auquel cette triste avanture étoit arrivée. Il se doutoit bien que son fils avoit été tué; mais il ne pouvoit se persuader que son Epouse & sa fille eussent eu le même sort; cependant il n'en avoit aucune nouvelle, & c'est ce qui lui causoit d'ameres déplaisirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent fois la Lettre de Madame de Kilnare à Madame Warthon; de sorte que ne doutant presque plus, que je ne fusse les tristes restes de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

Ils s'embarquerent pour Nantes, ensuite ayant côtoyé la Riviere de Loire, ils arriverent à Nouant, environ trois semaines après l'évenement de la Bastille

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, que j'ai dit dans la premiere Partie de ma Vie, qu'il y avoit dans le carrosse de voiture où je fus trouvée, un Chanoine de Sens qui s'enfuit; que cinq ou six Officiers, qui courroient la poste, passerent quelques momens après que le

caroſſe eut eté attaqué ; & qu'ils me tranſporterent dans un petit village ; qu'il y eut un procès-verbal de fait par un eſpéce de Procureur Fiſcal du lieu. Vous penſez-bien que le Duc, mon grand-pere n'oublia pas de ſe faire donner une copie de ce procès. Ayant auſſi appris, que quelques Dames des environs qui m'avoient eſtimée & careſſée juſqu'à mon départ pour Paris avec la ſœur du Curé, pourroient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit viſible. Elles l'informerent, qu'ayant fait conſulter les Regiſtres du nom des voyageurs, elles avoient appris que le Monſieur & la Dame inconnuë y étoient inſcrits ſous le nom du Chevalier de Flacourt, & de Julie M....; qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille & deux autres pour un laquais & une femme-de-chambre. A peine le Duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour, qu'il s'écria, ah ! c'eſt mon fils, j'en ſuis très-perſuadé. Cependant pour n'avoir aucun doute ſur cet article, il réſolut d'aller à Sens chercher le Chanoine qui ſeul s'étoit ſauvé de la fureur des

voleurs. Cet Eccleſiaſtique avoit encore l'idée ſi préſente de cette funeſte avanture, qu'il fit un portrait très-reſſemblant du Chevalier de Flacourt, de ſon Epouſe & de moi; il ajouta que, malgré la jeuneſſe où j'etois alors, il me reconnoîtroit aiſément, ayant rémarqué, que j'avois, auſſi bien que mon pere, une marque à côté de l'œil droit, c'eſt-à-dire, une fraiſe imperceptible, mais ſi parfaitement formée, que rien n'étoit plus facile de me reconnoître par ce ſigne.

Vous l'avez remarquée mille fois, Madame, cette jolie fraiſe, en m'aſſurant que c'étoit un agrément de plus pour mon viſage. En un mot, le Duc fit tant de perquiſitions, & prit de ſi juſtes meſures, qu'il fut abſolument perſuadé que j'étois ſa petite fille. Impatient de me voir, il ſe tranſporte à Paris & ſe rend avec Madame Warthon au Monaſtere, où elle avoit laiſſé ſa fille & où ils croioient me trouver On ne peut nier, Madame, que ma Rivale ne poſſedât de très-bonnes qualités. Non, elle n'étoit point méchante, elle n'étoit qu'imprudente & amoureuſe. On doit

même dire, que ſa tendreſſe pour Monſieur de Valville étoit très pardonnable; vous l'avez connu en ce tems-là, Madame, c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Warthon, ſurpriſe au poſſible de voir ſa mere & de la ſçavoir inſtruite de ſes amours, ne put lui refuſer l'aveu de ſes intrigues avec Valville : oh ! cela ne pouvoit ſe faire ſans raconter juſqu'aux moindres particularités de mon Hiſtoire, & comme elle rendoit intérieurement juſtice à ma droiture, à mon bon cœur & à mes graces, elle attendrit de nouveau le Duc ſon oncle qui, ayant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller ſur l'heure chez Madame de Miran, accompagné du Chanoine, de ſa Niéce & de ma Rivale, perſuadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivés enſemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville & qu'on le béniſſoit dans une ſalle où il ſe trouvoit une compagnie nombreuſe & choiſie. Ce vénérable vieillard, ayant percé la foule, pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, ſauta à mon cou

en arrosant mon visage de ses larmes. Ah! ma chere fille, s'écrie-t-il, reste malheureux d'un fils unique chéri, je vous retrouve enfin. Que vous m'avez coûté de douleurs & de soupirs! Là, les sanglots lui couperent la parole. Jugez, Madame, de mon étonnement; vous pensez bien qu'il fut extrême. Tous les convives, attentifs à un évenement si extraordinaire, ne purent refuser leur attention au récit qne fit le Duc. Le Chanoine ayant confirmé que j'étois certainement la petite fille qui étoit dans le carrosse de voiture, il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissemens de toute la Compagnie: celle du Duc, sur tout, fut inexprimable; oui, j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassemens, ravissante joie, expression touchante; tout fut employé pour me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces, que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses. Je passe légerement sur cette heureuse entrevue, les termes m'échapent pour en faire sentir toute la douceur.

La haute naiſſance & les grands biens que le Duc de Kilnare poſſédoit & qui devoient me revenir après ſa mort, me donnerent de nouvelles graces ; tout le monde avouoit que je méritois un tel pere : mais tous n'étoient pas contens de cette étrange métamorphoſe. Ceux qui m'avoient mépriſée & perſécutée avoient trop de confuſion pour voir avec un œil indifférent une élévation auſſi imprévue : je ſentois parfaitement que leur orgueil en ſouffroit ; mais bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchois d'effacer par mes careſſes le reproche intérieur qu'ils ſe faiſoient à eux-mêmes. Enfin, je puis dire, ſans vanité, que Marianne, petite-fille d'un Duc, ne fut pas plus fiere que Marianne inconnue & ſans parens.

Cependant, Madame, croirez-vous ; que, malgré ma conduite ſimple & telle qu'elle avoit été juſques-ici, Monſieur de Valville me parut fâché ; mais je dis très-fâché, de la découverte de ma naiſſance Il ſe perſuada, que la tendreſſe pourroit faire place à l'ambition ; que mon grand-pere, informé de ſon inconſtance

ſtance & des vifs chagrins qu'il m'avoit fait eſſuyer, refuſeroit d'approuver notre Hymen. Rempli de ces funeſtes penſées, un extrême triſteſſe s'empara de ſon eſprit; ce changement ne m'échappa point: je voulus en ſçavoir la cauſe, il obéit & me communiqua ſes ſoupçons, d'un ton ſi douloureux & avec un deſeſpoir ſi marqué, que je m'écriai en pleurant amerement, Ah! cher Epoux quelle injuſtice horrible me faites-vous? Eſt-il poſſible que vous ne connoiſſiez point encore mon cœur? Ne vous ai-je pas répété cent fois, que ce n'eſt ni votre fortune, ni votre naiſſance qui m'ont porté à vous aimer avec la derniere tendreſſe, mais uniquement votre perſonne & votre mérite? Soyez donc perſuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'Univers ne ſeroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée; ſi je ne pouvois être à vous, je ne ſerois jamais à perſonne; & ſans attendre ſa réponſe je courus avec vîteſſe trouver le Duc de K.... mon grand-pere, qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ſes pieds & lui fis

un portrait ſi expreſſif de ma tendreſſe pour Monſieur de Valville & des obligations que j'avois à Madame ſa Mere, que le Duc en fut attendri, & qu'il convint ſur l'heure avec Madame de Miran, de me reconnoître pour ſa fille & ſon unique héritiére.

Je puis vous dire, Madame, que jamais union n'a parut faite, ſous de meilleures auſpices; oui, je me flatte, que l'Amour a allumé le flambeau de l'Hymen d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux Amans qui ne connoiſſent d'autres plaiſirs que de s'aimer, de ſe dire qu'ils s'aiment & de ſe le répéter ſans ceſſe. L'Officier dont je vous ai parlé, qui m'avoit fait des propoſitions de mariage, eſt preſque toujours dans notre compagnie: Madame de Miran ne me perd, pour ainſi dire, jamais de vûe, tant ſa tendreſſe eſt extrême. Madame Dorſin ne ſauroit être deux jours ſans nous, ni nous ſans elle. En un mot nous paſſons la vie la plus délicieuſe qu'il ſoit poſſible d'eſpérer dans cette vie.

Telles ſont, Madame, les Avantures

de ma vie, c'eſt une choſe que vous avez exigée de mon amitié; ſoyez ſatisfaite, j'ai rempli fidélement le plan que vous m'avez preſcrit. Enfin mon ouvrage eſt fini, voilà, ſans doute, un livre de plus dans le monde. Les Jugemens que l'on en fera ſeront divers; il choquera les uns, ils ſatisfera les autres, tout cela, ſelon leur goût, plûtôt que ſelon la qualité de l'Ouvrage.

Quand un Livre ſeroit mauvais, il riſque, au moins pour un tems, de paſſer pour bon, ſi l'Auteur a un parti formé dans la République des Lettres. De même il riſque de paſſer pour mauvais, quand même, il ſeroit bon, ſi l'Auteur eſt un inconnu. Quoiqu'il en ſoit, je vous ai donné mon Hiſtoire pour ce qu'elle vaut, ſoit qu'elle plaiſe au public, ſoit qu'elle ne plaiſe pas, je ſerai très-contente ſi elle vous a amuſée. Adieu, Madame, & tenez-moi compte de ma complaiſance.

*Fin de la derniere Partie de la Vie de Marianne.*

PQ 2003 V5 1756 Pt.10-12
Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de
La vie de Marianne Nouv. ed.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY